

James Hadley

carré  
noir



# Chase



Un tueur passe



Bibliothèque nationale du Québec  
475, boulevard De Maisonneuve Est  
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

# Chase



## Un tueur passe

L'homme au complet brun écarta les rideaux d'un coup d'épaule et fit un pas en avant. Vif comme l'éclair, il passa la cordelière par-dessus la tête de la fille et la serra autour de son cou. Lui appuyant un genou au creux des reins, il la projeta en avant, à quatre pattes. Il se laissa alors tomber sur elle et la maintint au sol. La cordelière mordit dans la chair, transformant le hurlement d'angoisse en un gémissement presque imperceptible. Il accentua la pression de son genou entre les omoplates et l'étreinte de la cordelière. Il mâchait toujours régulièrement son chewing-gum.

Bibliothèque nationale du Québec



3 2002 5005 7568 1

Illustration de François de Corta  
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 430338

ISBN 2-07-043033-2 A 43033  catégorie 1

JAMES HADLEY CHASE

# Un tueur passe...

COLLECTION SÉRIE NOIRE  
créée par Marcel Duhamel

*Nouveautés du mois*

- 2135 — LA DAME BLANCHE  
(EUGENE IZZI)
- 2136 — LES DENTS LONGUES  
(MARVIN ALBERT)
- 2137 — LE SPECTRE DE LA ROSE  
(THOMAS HAUSER)
- 2138 — LE FOU AU FLINGUE  
(MICHAEL COLLINS)

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR J. HÉRISSON

*nrf*

GALLIMARD

Photographie de l'auteur :  
© Max Feissel, Vevey (Suisse).

*Titre original :*  
I'LL BURY MY DEAD

© Éditions Gallimard, 1953, pour la traduction française.

## CHAPITRE PREMIER

### I

Harry Vince pénétra dans le bureau de réception et referma précipitamment la porte derrière lui, étouffant ainsi le brouhaha qui régnait dans l'autre pièce.

— Quel chahut! On se croirait au zoo; et dans la cage aux fauves, encore! dit-il en se pinçant le nez.

Il traversa le bureau et se dirigea vers Lois Marshall, installée au standard. Il tenait à la main une bouteille de champagne et deux verres qu'il déposa sur une table, en s'essuyant le front avec son mouchoir :

— Vous ne savez pas ce que vous loupez, à rester ici. A côté, l'atmosphère est à couper au couteau. M. English tient à ce que vous buviez du champagne. Alors, je vous en amène.

Lois lui sourit. C'était une jolie fille, d'une sobre élégance, à peine maquillée, âgée d'environ vingt-six ans, brune, avec de beaux sourcils épais et des yeux marron au regard assuré.

— Je n'y tiens pas beaucoup, au champagne, vous savez. Vous aimez ça, vous?

— Seulement quand on m'en offre, répondit Vince en faisant habilement sauter le fil de fer et en décollant le

bouchon du goulot. D'ailleurs, il faut fêter notre victoire. Ce n'est pas tous les jours qu'on gagne le championnat des poids mi-lourds.

Le bouchon jaillit avec un « plop » retentissant et Vince versa rapidement la mousse dans un des verres.

— Heureusement, rétorqua Lois. Vous croyez qu'ils en ont encore pour longtemps, à côté?

— Jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à boire. Et ils ne sont pas prêts d'avoir liquidé le whisky. Buvons à Joey Ruthlin, le nouveau champion. Qu'il continue à les écrabouiller comme il l'a fait ce soir!

— Buvons à M. English, dit paisiblement Lois en levant son verre.

Vince sourit :

— D'accord. A M. English.

Ils burent et Vince fit une grimace :

— Vous avez raison, je crois. Je préfère un bon whisky. Au fait, pourquoi n'avez-vous pas laissé Trixie s'occuper du standard? C'est son boulot, après tout.

Lois haussa ses jolies épaules :

— Vous vous rendez compte des types qu'elle aurait rencontrés ici? Ils savent bien qu'il ne faut pas s'attaquer à moi, mais Trixie...

— Trixie aurait été ravie. Elle ne déteste pas les familiarités un peu osées. Elle prend ça pour un hommage à son sex-appeal. D'ailleurs, toutes ces grandes brutes sont assez inoffensives. Trixie se serait fort bien défendue.

— Peut-être, mais c'est encore une gosse. Ce n'est pas de son âge de traîner dans un bureau passé minuit.

— Vous parlez comme ma grand-mère, rétorqua Vince en souriant. S'il y a des heures supplémentaires à faire, c'est toujours vous qui restez.

— Ça ne me gêne pas.

— Et votre petit ami, ça ne le gêne pas, lui?

— Ne dites pas de bêtises, dit Lois, le regard soudain glacial.

Vince s'empressa de changer de sujet :

— Vous étiez déjà avec M. English, n'est-ce pas, quand il a débuté?

— Oui. Nous avons un tout petit bureau, une machine à écrire de location et quelques meubles pas même payés. Et nous voilà maintenant avec trente bureaux et quarante employés. En cinq ans, c'est pas si mal, vous ne trouvez pas?

— Ça, il faut reconnaître, il se débrouille formidablement. Il réussit tout ce qu'il entreprend. Un championnat de boxe cette semaine. Un cirque la semaine dernière. Un spectacle de music-hall la semaine d'avant. Qu'est-ce que ça va être, la prochaine fois?

Lois se mit à rire :

— Oh! il trouvera bien quelque chose.

Elle examina Vince; âgé d'environ trente-trois ans, de taille moyenne, les épaules larges, les cheveux en brosse, il avait des yeux inquiets, couleur tabac, une belle bouche, un menton ferme, un nez droit et mince.

— Vous n'avez pas mal réussi vous-même, Vince.

Il acquiesça :

— Grâce à M. English; je ne me fais pas d'illusion. Sans lui, je serais encore un malheureux comptable sans avenir. Quelquefois, je n'arrive pas à me persuader que je suis son fondé de pouvoir. Je me demande vraiment pourquoi il m'a confié ce poste.

— Il sait reconnaître les gens de valeur. Et, s'il vous a choisi, ce n'est sûrement pas pour vos beaux yeux, Harry. Vous ne volez pas l'argent que vous gagnez.

— Non, bien sûr, fit Harry en passant la main dans ses cheveux courts. On travaille jusqu'à des heures impossibles. (Il consulta sa montre.) Onze heures et quart. Ce ramdam va continuer jusqu'à deux heures, au moins. (Il vida son verre et lui tendit la bouteille de champagne.) Vous en voulez encore?

— Non, merci. Est-ce qu'il a l'air de s'amuser?

— Oh! vous savez comment il est. Il se contente de regarder les autres boire. Il prononce un mot de temps en temps. On dirait plutôt que c'est lui qui est en visite. Il y a une heure qu'Abe Mendelssohn essaye de le coincer, mais il n'y a pas mèche.

Lois se mit à rire :

— Il voudrait que M. English finance ses luttes féminines.

— Ça ne serait pas une mauvaise idée. J'en ai déjà vu, de ces combats de bonnes femmes. Moi, je leur servirais bien d'entraîneur; je leur montrerais quelques bonnes prises.

— Parlez-en à M. English. Il vous donnera peut-être une chance.

Le téléphone se mit à sonner.

Lois brancha une fiche et mit son casque :

— Les Entreprises English à l'appareil, dit-elle. Bonsoir.

Elle écouta et Vince la vit froncer les sourcils d'un air surpris.

— Je vais l'appeler, inspecteur, dit-elle (et elle déposa l'écouteur). Harry, voudriez-vous dire à M. English que l'inspecteur Morilli, de la Brigade criminelle, veut lui parler?

— Ah! ces sacrés flics, fit Vince. Il a un service à demander, je parie. Deux fauteuils de ring, ou des places à l'œil pour le prochain spectacle. Vous croyez vraiment qu'il faut que je dérange le patron?

Elle acquiesça, le visage sérieux :

— Dites-lui que c'est urgent, Harry.

Il lui jeta un bref regard et descendit de la table sur laquelle il s'était installé :

— D'accord.

Il se dirigea rapidement vers le bureau privé de Nick English et le brouhaha des voix s'enfla quand il ouvrit la porte.

— Je vais vous passer M. English, dit Lois dans l'appareil.

— Vous feriez bien de lui faire préparer sa voiture, Miss Marshall, grogna Morilli à l'autre bout du fil. Quand il aura entendu ce que j'ai à lui dire, il sera pressé de partir.

Lois brancha une autre fiche et pria le gardien du garage d'amener immédiatement devant l'entrée de l'immeuble la voiture de M. English.

Au moment où elle retirait la fiche, M. English, suivi de Vince, pénétra dans le bureau de réception.

English était un personnage massif, très grand, épais, mais sans graisse superflue. Il approchait de la quarantaine, et, sans être exactement beau, il retenait l'attention et donnait immédiatement une impression de force et de dureté.

— Vous pouvez prendre l'inspecteur sur cette ligne, monsieur English, lui dit Lois.

English porta l'écouteur à son oreille :

— Qu'est-ce qui ne va pas, inspecteur?

Lois s'approcha silencieusement de Vince :

— Vous feriez bien d'aller chercher Chuck, Harry. Je crois qu'on aura besoin de lui.

Vince opina du bonnet et sortit.

Lois entendit English qui demandait :

— Quand est-ce que c'est arrivé?

Elle regardait avec anxiété la haute silhouette de son patron, penché sur la table, les sourcils froncés, tapotant le buvard de ses longs doigts.

Il y avait maintenant cinq ans qu'elle travaillait pour Nick English. Elle l'avait rencontré à l'époque où il venait d'ouvrir un petit bureau à Chicago afin de lancer une invention à lui, une boussole gyroscopique pour le forage des puits de pétrole. Il l'avait engagée pour garder le bureau pendant qu'il battait le pavé à la recherche de capitaux pour fabriquer la boussole.

Les débuts avaient été difficiles, mais elle s'était rapidement aperçue que les difficultés et les échecs ne faisaient que redoubler l'ardeur d'English. La première année de

travail en commun, où elle s'était souvent passée de salaire et lui de nourriture, avait créé entre eux un lien qu'elle n'était pas près d'oublier, encore qu'elle se demandât parfois si lui-même n'avait pas oublié. La boussole avait été enfin financée et s'était révélée un succès.

L'argent ayant commencé à affluer, il avait formé des sociétés, loué deux théâtres et acheté une douzaine de boîtes de nuit. Par la suite, ne sachant que faire de ses revenus, il s'était lancé dans la politique. C'était grâce à ses capitaux que Henry Beaumont avait été nommé sénateur et toujours grâce à ses subsides qu'il conservait son poste.

Evoquant la carrière fulgurante de son patron, Lois se prenait à regretter le temps où elle était vraiment son bras droit. A présent, elle n'était plus qu'une employée parmi tant d'autres.

Vince revint dans le bureau, suivi de Chuck Eagan qui servait de chauffeur et de factotum à English.

Chuck était un petit gars, taille jockey, qui approchait de la quarantaine. Il avait des cheveux filasse, un visage rouge constellé de taches de rousseur, des yeux froids, une démarche rapide et souple. Pour le moment, il n'était pas à son avantage : le smoking ne lui allait guère.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il du coin des lèvres en s'avançant vers Lois. Je m'amusais bien, moi.

Elle lui indiqua d'un signe de tête English qui disait dans l'appareil :

— J'arrive tout de suite. Ne touchez rien, en attendant. Je serai là dans dix minutes au maximum.

Chuck étouffa un grognement :

— La voiture? demanda-t-il à Lois.

— Devant la porte.

English raccrocha. Il se tourna vers les trois autres qui se raidirent légèrement, attendant ses instructions. Son visage massif et bronzé ne leur révéla rien de ses sentiments, mais son regard était dur.

— Va chercher la voiture, Chuck, dit-il. Il faut que je parte immédiatement.

— Elle est devant la porte, patron, répondit Chuck. Je vous retrouve en bas.

English se tourna vers Vince :

— Laissez tous ces gaillards liquider la caisse de whisky et débarrassez-vous d'eux. Dites-leur que j'ai dû partir.

— Bien, monsieur English, dit Vince.

Il alla ouvrir la porte donnant sur l'autre bureau. Un vacarme assourdissant se fit entendre. English fronça les sourcils.

— Voudriez-vous rester un moment? demanda-t-il à Lois. J'aurai peut-être besoin de vous. Si je ne vous ai pas fait signe d'ici une heure, rentrez chez vous.

— Entendu, fit-elle en le dévisageant intensément. Il est arrivé quelque chose, monsieur English?

Il la regarda, puis, s'approchant d'elle, il lui posa la main sur la hanche et lui sourit :

— Vous connaissiez mon frère Roy?

Surprise, elle fit un signe de dénégation.

— Eh bien, vous n'avez pas grand-chose à regretter. (Il lui donna une petite claque sur la hanche.) Il vient de se tirer une balle dans la tête.

Elle poussa une exclamation :

— Oh!... Je suis désolée...

— Il n'y a pas de quoi, fit-il en gagnant la porte. Il ne mérite pas votre pitié et ne voudrait pas de la mienne. Cette affaire risque de mal tourner. Ne partez que dans une heure. Au cas où les journalistes téléphoneraient, arrangez-vous pour les tenir en échec. Dites-leur que vous ne savez pas où je suis.

Il prit son pardessus et son chapeau dans le placard.

— Harry vous a apporté du champagne?

— Oui, monsieur English.

— Très bien. Au revoir alors. Je vous rappellerai peut-être.

Il mit son pardessus sur son bras et sortit.

## II

Chuck Eagan engagea la longue Cadillac étincelante dans une petite rue du centre et ralentit.

Un peu plus loin, sur la droite, il aperçut deux voitures de patrouille arrêtées devant un haut immeuble plongé dans l'obscurité, à l'exception de deux fenêtres allumées au septième étage.

Il stoppa derrière les voitures de police, coupa le moteur et sortit au moment où Nick English ouvrait sa portière et extirpait ses longues jambes de la Cadillac.

Chuck lui jeta un regard interrogateur :

— Je monte avec vous, patron?

— Si tu veux. Mais reste tranquille et boucle-la.

English s'approcha de l'immeuble. La porte d'entrée était gardée par deux flics qui le reconnurent et le saluèrent.

— L'inspecteur vous attend, monsieur English, dit l'un d'eux. Il y a un ascenseur; c'est au septième.

L'inspecteur Morilli l'attendait en effet sur le seuil. C'était un homme trapu qui frisait la cinquantaine. Son visage maigre était blême, et sa petite moustache noire ressortait sur la pâleur de son teint.

— Désolé de vous avoir arraché à votre réception, monsieur English, dit-il d'une voix basse. Mais j'ai pensé que vous préféreriez venir. (Il parlait d'une voix contenue et déférente, comme un entrepreneur de pompes funèbres s'adressant à un riche client.) Une bien triste affaire.

— Qui l'a trouvé? grommela English.

— Le concierge. Il vérifiait si tous les bureaux étaient bien fermés. Il m'a téléphoné et je vous ai appelé immédiatement. Il y a à peine vingt minutes que je suis arrivé.

English fit signe à Chuck de rester où il était et pénétra

dans une petite pièce pauvrement meublée qui servait de bureau de réception. Sur la porte en verre dépoli se lisait :

### AGENCE ECLAIR

Enquêteur : Roy ENGLISH

Le mobilier était composé d'un bureau, d'une table de dactylo, d'une machine à écrire recouverte de sa housse, d'un classeur et d'un carré de tapis.

— Il est dans l'autre pièce, dit Morilli en suivant English dans le petit bureau.

Deux flics en civil se trouvaient là, l'air gêné.

— Bonsoir, monsieur English, firent-ils en chœur.

L'un d'eux toucha le bord de son chapeau.

English leur adressa un signe de tête, traversa la pièce et s'arrêta sur le seuil du bureau.

Deux grands classeurs garnissaient le mur, en face de la fenêtre. Un tapis usé et poussiéreux recouvrait le sol. Une grande table de travail occupait toute la pièce. Un fauteuil miteux, destiné aux clients, était placé à côté.

English enregistra rapidement tous ces détails avec une moue dégoûtée.

La mort avait surpris son frère à sa table de travail. Il était affalé en avant, la tête reposant sur le buvard, un bras pendant, les doigts morts effleurant le tapis, l'autre bras était replié sur la table. Son visage baignait dans une mare de sang qui avait atteint le bord du bureau et avait, par un étrange hasard, dégouliné juste dans la corbeille à papiers qui se trouvait en dessous.

Le visage impassible, le regard sombre, English examina un moment la scène. Morilli l'épiait du seuil.

English s'approcha de la table de travail et se pencha pour mieux voir la tête du mort. Sa chaussure heurta un objet dur sur le plancher. Un .38 spécial de police gisait à quelques centimètres des doigts du cadavre.

English se redressa :

— Il y a longtemps qu'il est mort? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Environ deux heures, répondit Morilli. Personne n'a entendu le coup de feu. Il y a une agence de presse, au bout du couloir. Le bruit des téléscripteurs a assourdi la détonation.

— C'est son pistolet?

— C'est bien possible, fit Morilli en haussant les épaules. Il avait un permis de port d'armes. Je vais faire vérifier. (Ses yeux scrutaient le visage d'English.) Il s'est bien suicidé, n'est-ce pas, monsieur English? Je suppose qu'il n'y a aucun doute à ce sujet?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça?

Morilli hésita, puis il pénétra dans la pièce et referma la porte derrière lui.

— Oh! des bruits qui courent. Il paraît qu'il n'avait plus le sou.

English cessa d'arpenter la pièce et fixa sur Morilli son regard dur et froid :

— Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, inspecteur. Vous avez probablement des mesures à prendre.

— J'ai préféré attendre votre arrivée, dit Morilli, mal à l'aise.

— Je vous en remercie. Mais j'ai vu tout ce que je voulais voir. Je vais attendre dans ma voiture. Quand vous aurez fini ici, dites-le-moi. J'aimerais jeter un coup d'œil sur ses papiers.

— J'en ai bien pour une heure, monsieur English. Vous voulez attendre tout ce temps-là?

English fronça les sourcils :

— Avez-vous déjà prévenu sa femme?

— Je n'ai prévenu que vous, monsieur English. Mais je peux me charger de sa femme, lui envoyer un agent?

English hocha la tête :

— Il vaut mieux que j'y aille moi-même. (Il hésita et son regard se fit plus sombre encore.) Je ne sais pas si vous êtes

au courant, mais Roy et moi n'étions plus en très bons termes, ces derniers temps. Je ne connais même pas son adresse.

— Je l'ai, répondit Morilli, le visage vide d'expression. (Il prit un portefeuille sur la table.) J'ai regardé dans ses poches, pour le bon ordre. (Il tendit une carte à English.) Vous savez où c'est?

English lut la carte :

— Chuck le saura. Il avait de l'argent sur lui?

— Quatre dollars.

English prit le portefeuille des mains de Morilli, y jeta un coup d'œil et le glissa dans sa poche.

— Je vais aller voir sa femme. Pourriez-vous demander à un de vos hommes de nettoyer ici? Je vais peut-être envoyer quelqu'un pour vérifier ses dossiers.

— Je vais m'en occuper, monsieur English.

— Alors, vous avez entendu dire qu'il était à court d'argent? reprit English. Qui a bien pu vous dire ça, inspecteur?

— Le commissaire m'en a parlé. Il savait que je le connaissais et voulait que j'aie une explication avec lui. Je devais venir le voir demain.

English ôta son cigare de ses lèvres et en fit tomber la cendre à terre :

— Une explication? A quel sujet?

Morilli détourna les yeux :

— Il avait essayé de soutirer de l'argent à certaines personnes.

English le dévisageait intensément :

— Quelles personnes?

— Deux ou trois clients pour lesquels il avait travaillé l'année dernière. Ils sont venus se plaindre au commissaire général. Je suis désolé de vous dire ça, monsieur English, mais il allait perdre sa licence à la fin de la semaine.

— Parce qu'il a essayé de soutirer de l'argent à d'anciens clients? demanda English d'un ton froid.

— Il devait vraiment être aux abois. Il a menacé une de ses clientes. Elle n'a pas voulu porter plainte officiellement, mais disons le mot, c'était du chantage.

English crispa brusquement les mâchoires :

— Nous parlerons de tout ça une autre fois. Je ne veux pas vous retenir longtemps. Je vous verrai demain matin.

— Très bien, monsieur English.

Pendant qu'English gagnait la porte, Morilli ajouta :

— J'ai appris que votre poulain avait gagné son combat. Félicitations.

English s'immobilisa :

— C'est exact. Au fait, j'avais dit à Vince de parier pour vous. Cent dollars qui vous en ont rapporté trois cents. Passez voir Vince demain. Il vous règlera en espèces. D'accord?

Morilli devint cramoisi :

— C'est très aimable à vous, monsieur English. Je voulais justement parier, mais...

— Mais vous n'avez pas eu le temps. Je sais ce que c'est. Eh bien! moi, je ne vous ai pas oublié. J'aime bien rendre service à mes amis. Je suis content que vous ayez gagné.

Il traversa le bureau de réception, sortit dans le couloir, fit un signe de tête à Chuck et pénétra dans l'ascenseur.

Du seuil, Morilli et les deux détectives regardèrent l'ascenseur descendre.

— Ça n'a pas eu l'air de le frapper beaucoup, dit l'un des détectives en retournant dans le bureau.

— Qu'est-ce que tu croyais? rétorqua Morilli d'un ton froid. Qu'il allait se mettre à chialer?

### III

English n'avait vu la femme de Roy qu'une fois, et par hasard, à un cocktail, plus d'un an auparavant.

Il se rappelait une jeune femme de dix-neuf ou vingt ans, au visage de poupée et à la voix stridente, qui avait la désastreuse manie d'appeler tout le monde « mon chou ». Mais il était évident qu'à l'époque, elle était très éprise de Roy et tout en roulant dans la Cadillac, il se demandait si cet amour avait persisté.

— On y est, patron, dit soudain Chuck. La maison blanche près du lampadaire.

Il ralentit et s'arrêta au bord du trottoir devant un petit bungalow blanc.

Une fenêtre était allumée au premier étage.

English descendit, courbant ses larges épaules sous le vent froid. Il laissa son pardessus et son chapeau dans la voiture et jeta son cigare dans le caniveau. Pendant un instant, il examina la maison d'un air à la fois surpris et irrité.

Pour un homme tellement à court d'argent, Roy s'était choisi une bien luxueuse résidence. « Aucun sens des responsabilités, ce « Roy », pensa amèrement English. Quand il avait envie de quelque chose, il se le procurait et ne s'inquiétait qu'ensuite du mode de paiement; si tant est qu'il s'en inquiétât.

English poussa la grille et suivit l'allée bordée de rosiers, de jonquilles et de narcisses qui menait à la porte d'entrée.

Il appuya sur un bouton et fit retentir un carillon dans la maison. English fronça les sourcils: ce genre de raffinement avait le don de lui taper sur les nerfs. Au bout d'un moment, la porte, retenue par une chaîne, s'entrouvrit légèrement.

— Qui est là? demanda une voix de femme d'un ton brusque.

— Nick English.

— Qui?

Il perçut une note de surprise dans la voix.

— Le frère de Roy, répondit-il, irrité de devoir s'associer à Roy.

On ôta la chaînette, la porte s'ouvrit, et une lumière s'alluma sur le perron.

Corrine English n'avait pas changé d'un iota depuis qu'il l'avait vue la dernière fois. Il se dit que dans trente ans, elle serait probablement toujours la même. Elle était petite, très blonde et son corps agréablement charnu avait des courbes provocantes. Elle portait un déshabillé de soie rose par-dessus un pyjama noir. S'apercevant qu'il l'examinait, elle porta rapidement la main à ses boucles dorées et les tapota tout en l'examinant de ses grands yeux bleus surpris et plutôt inexpressifs qui lui rappelaient ceux d'un bébé craintif.

— Bonsoir, Corrine, dit-il. Puis-je entrer?

— Eh bien! je ne sais pas, répondit-elle. Roy n'est pas encore là. Je suis toute seule. C'est lui que vous vouliez voir?

Il fit un effort pour refréner son irritation :

— Je crois qu'il vaut mieux que j'entre, dit-il aussi courtoisement qu'il le put. Je vais attraper froid à rester ici. J'ai malheureusement une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

— Ah! (Ses grands yeux s'écarquillèrent.) Il vaudrait peut-être mieux vous adresser à Roy. Je n'ai pas envie d'apprendre de mauvaises nouvelles. Roy n'aime pas que je me fasse du souci.

— Vous allez prendre froid, dit-il en avançant d'un pas, la forçant ainsi à reculer. (Il referma la porte derrière lui.) J'ai bien peur, d'ailleurs, que la mauvaise nouvelle ne soit que pour vous, et pour vous seule.

Il vit son visage se crispier d'appréhension, mais avant qu'elle ait eu le temps de parler, il poursuivit, en se dirigeant vers une porte :

— C'est par là, le living-room? Allons nous asseoir un instant.

Elle le précéda dans une longue pièce dont les meubles modernes, neufs et d'assez pauvre qualité, faisaient quand même leur petit effet.

Le feu, dans la cheminée, était prêt à s'éteindre. Il l'attisa avec le tisonnier et y remit une bûche. Corrine s'approcha de lui. A la lumière crue du lampadaire, il remarqua que le déshabillé rose était un peu douteux aux poignets et au col.

— Il vaudrait mieux attendre le retour de Roy, dit-elle en croisant et en décroisant ses petits doigts dodus.

Elle essayait désespérément d'éviter toute responsabilité ou toute décision à prendre.

— C'est justement à propos de Roy que je suis revenu, répondit-il calmement. Asseyez-vous, je vous prie. Je voudrais pouvoir vous épargner ceci, mais il faudra bien que vous sachiez, tôt ou tard.

— Oh!

Elle s'assit brusquement comme si ses jambes refusaient de la porter et son visage blêmit sous son savant maquillage.

— Il... il a des ennuis? demanda-t-elle.

Il hocha la tête :

— Non, il n'a pas d'ennuis. C'est pire que ça.

Il aurait voulu être brutal et lui dire que Roy était mort, mais devant ce visage de poupée, ces yeux de bébé agrandis de terreur, ces lèvres agitées d'un tremblement puéril, ces poings soudain crispés, il hésitait.

— Il est blessé? (Devant son regard, elle eut un mouvement de recul, comme s'il avait essayé de la frapper.) Il... il n'est pas mort?

— Si, il est mort, répondit English. Je suis désolé, Corrine, de devoir vous annoncer ça. Si je peux faire quelque chose...

— Mort? répéta-t-elle. Mais ce n'est pas possible!

— Si.

— Mais ce n'est pas possible! répéta-t-elle d'une voix qui se faisait aiguë. Vous dites ça pour me faire peur. Vous n'avez jamais pu me sentir, je le sais bien. Pourquoi serait-il mort?

— Il s'est suicidé, répondit sobrement English.

Elle le regardait fixement et il comprit immédiatement que cette fois, elle le croyait. Son visage de poupée se décomposa.

Elle se laissa tomber en arrière sur le divan, une main sur les yeux. Les sanglots qui l'étouffaient faisaient palpiter sa gorge très blanche.

English s'approcha d'un petit bar installé le long du mur. Il l'ouvrit, remplit un verre de cognac et revint vers la jeune femme.

— Buvez ça, dit-il.

Elle porta le verre à ses lèvres et réussit à lui faire avaler une gorgée d'alcool avant qu'elle l'écartât de la main.

— Il s'est suicidé? demanda-t-elle.

Il acquiesça et, inquiet de l'expression hagarde qu'il lisait dans son regard, il lui demanda :

— Vous n'avez personne qui puisse passer la nuit ici? Vous ne pouvez pas rester toute seule.

— Mais je suis toute seule, maintenant! répondit-elle, et les larmes se mirent à couler sur son visage, délayant son maquillage. Oh! Roy, Roy! Comment as-tu pu faire une chose pareille! Comment as-tu pu m'abandonner comme ça?

On aurait dit un enfant angoissé criant son chagrin. English se sentit ému. Il lui posa doucement la main sur l'épaule mais elle le repoussa si violemment qu'il fit un pas en arrière, déconcerté.

— Pourquoi s'est-il suicidé? demanda-t-elle en levant les yeux sur lui.

— Essayez de ne pas y penser ce soir, dit-il d'un ton apaisant. Voulez-vous que je vous envoie quelqu'un? Ma secrétaire...

— Je n'en veux pas, de votre secrétaire! (Elle se remit péniblement sur pieds.) Et vous non plus, je ne veux pas vous voir ici. C'est vous qui avez tué Roy! Si vous vous étiez conduit comme un frère à son égard, il n'aurait jamais fait ça!

Il fut tellement interloqué par la soudaineté de cette attaque et par la haine qui brillait dans le regard de Corinne qu'il demeura immobile, se contentant de la regarder.

— Vous et votre argent! poursuivit-elle d'une voix stridente. C'est la seule chose qui vous intéresse! Ça vous était

bien égal, ce qui pouvait arriver à Roy! Vous ne vous êtes jamais inquiété de savoir comment il se débrouillait! Et quand il est allé vous demander de l'aider, vous l'avez flanqué dehors! Et maintenant, vous l'avez forcé à se tuer. Eh bien, j'espère que vous êtes satisfait! Que vous êtes content d'avoir économisé un peu de votre sale galette! Sortez! Et ne remettez jamais les pieds ici. Je vous hais!

— Vous êtes injuste, rétorqua calmement English. Si j'avais su que Roy était dans le pétrin, je l'aurais aidé. Mais je ne savais pas.

— Allons donc! Ça vous était bien égal! hurla-t-elle. Il y a six mois que vous ne lui avez même pas adressé la parole. Quand il vous a demandé de lui prêter de l'argent, vous lui avez répondu que vous ne lui donneriez pas un sou. Vous l'auriez aidé? C'est ça que vous appelez aider quelqu'un?

La voix d'English se fit plus sèche :

— Je n'ai pas cessé de dépanner Roy depuis qu'il a fini ses études. Je pensais qu'il était grand temps qu'il se débrouille tout seul. Il ne s'attendait tout de même pas à ce que je l'entretienne toute sa vie?

— Sortez! (Elle gagna la porte en titubant et l'ouvrit toute grande.) Sortez et n'essayez pas de revenir! Et n'essayez pas non plus de m'offrir un peu de votre sale fric, parce que je ne l'accepterais pas. Et maintenant, filez!

English haussa ses robustes épaules d'un geste résigné. Sachant qu'elle allait s'effondrer dès son départ, il hésitait encore à partir.

— Vous n'avez pas quelqu'un... commença-t-il.

Mais elle lui coupa la parole et hurla :

— Foutez-moi le camp! Je ne veux ni de votre aide ni de votre pitié. Vous êtes pire qu'un meurtrier. Sortez!

Renonçant à faire quelque chose pour elle, il gagna le hall. Au moment où il ouvrait la porte d'entrée, il entendit les sanglots de Corrine et se retourna. Elle s'était jetée à plat ventre sur le divan, la tête dans les bras.

Il hochâ la tête, hésita un instant, puis il sortit et regagna sa voiture.

#### IV

L'inspecteur Morilli se leva en voyant English entrer dans son petit bureau. Le détective en civil qui se trouvait avec lui quitta la pièce, et Morilli avança une chaise à son visiteur :

— Je suis content de vous voir, monsieur English, dit-il. Asseyez-vous, je vous prie.

— Puis-je donner un coup de fil, inspecteur ?

— Mais je vous en prie, allez-y. Je reviens dans cinq minutes. Je veux aller vous chercher le rapport du service de balistique.

— Est-ce que vous avez fait nettoyer le bureau ?

— Tout est en ordre, répondit Morilli en gagnant la porte.

Après que l'inspecteur eut refermé la porte sur lui, English appela son propre bureau.

Lois Marshall répondit.

— Je voudrais que vous alliez au bureau de mon frère pour y jeter un coup d'œil, dit English. Emmenez Harry. Est-ce que vous pourriez y aller tout de suite ou bien est-ce trop tard ? (Il consulta sa montre : minuit et quart.) Je ne pense pas que vous en ayez pour longtemps. Harry vous reconduira chez vous.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur English, répondit Lois. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse là-bas ?

— Consultez les dossiers. Regardez s'il n'avait pas un livre de comptabilité quelconque, et si oui, apportez-le-moi au bureau demain matin. Essayez de définir un peu l'atmosphère de l'endroit. C'est ça surtout qui est important.

Cette affaire était censée être solide et bien établie, quand je l'ai achetée pour lui. Je veux savoir pourquoi elle a périclité.

— Je vais m'en occuper, monsieur English.

— Merci, mon petit. Désolé de vous faire travailler à une heure pareille, mais c'est urgent.

— Ça ne fait rien, monsieur English.

— Emmenez Harry avec vous. Je ne veux pas que vous alliez là-bas toute seule.

Morilli revint dans la pièce.

— Un instant, je vous prie, dit English dans l'appareil.

Puis il se tourna vers l'inspecteur :

— Vous avez fermé à clé en partant?

— Non. J'ai laissé un flic de faction. Les clés sont dans le tiroir du haut, à gauche, dans son bureau.

English transmit le renseignement à Lois.

— C'est au 1356, Septième Rue. Le bureau est au septième étage. Ça s'appelle l'Agence Eclair.

Elle lui annonça qu'elle se mettait immédiatement en route et raccrocha.

English remit l'écouteur en place, sortit de sa poche son étui à cigares et en offrit un à Morilli. Lorsque leurs deux cigares furent allumés. English demanda :

— C'était son pistolet?

Morilli opina du bonnet :

— Je viens de voir le toubib. Il conclut au suicide. On a retrouvé les empreintes de votre frère sur l'arme, et des traces de poudre sur son visage.

English acquiesça, le regard songeur. Un court silence s'ensuivit.

— Si ça vous suffit, moi je n'en demande pas plus, monsieur English, reprit Morilli.

English acquiesça de nouveau :

— Oui, je pense. Il va y avoir enquête?

— Demain matin, à onze heures et demie. Il avait une secrétaire?

English haussa les épaules :

— Je n'en sais rien. Peut-être. Sa femme pourra vous renseigner, mais n'allez pas la trouver maintenant. Elle est dans tous ses états.

Morilli tripotait le buvard qui se trouvait sur sa table :

— Le coroner va me demander de prouver qu'il était ruiné. A moins que le commissaire n'insiste, je ne tiens pas personnellement à fournir ces preuves, monsieur English. Inutile de dire au coroner ce qui attendait votre frère.

— Le commissaire n'insistera pas, rétorqua English, la bouche mauvaise. Je lui dirai un mot demain matin. Je vais demander à Sam Crail de prévenir Mme English. Inutile de crier sur les toits qu'il avait besoin d'argent. Son geste peut avoir été provoqué par le surmenage.

Morilli ne répliqua pas.

English se pencha en avant et décrocha le téléphone. Il composa un numéro et attendit, les sourcils froncés.

Sam Crail, son avocat, décrocha enfin.

— Sam? Ici Nick. J'ai du travail pour toi.

— Pas ce soir, j'espère, répondit Sam, inquiet. J'allais justement me coucher.

— Si, ce soir. Tu t'occupes des affaires de Roy, n'est-ce pas?

— En principe, répondit Crail sans enthousiasme, mais il y a des mois qu'il ne m'a pas consulté. Qu'est-ce qui lui arrive, encore?

— Il s'est suicidé il y a deux heures.

— Pourquoi, grands dieux?

— Il semble qu'étant à sec, il se soit mis à faire chanter quelques-uns de ses anciens clients. On allait lui retirer sa licence, alors il a préféré en finir. C'est ce qu'on m'a dit, en tout cas. J'ai annoncé à Corrine qu'il était mort, mais je ne lui ai pas dit pourquoi. Elle est très bouleversée. Je préférerais qu'elle ne reste pas seule, cette nuit. Pourrais-tu demander à ta femme d'aller passer la nuit chez elle?

Crail refréna un grognement irrité :

— Je vais le lui demander. C'est une belle âme. Elle va probablement y aller, mais elle est déjà couchée, bon sang!

— Si elle ne veut pas se lever, il faudra que tu y ailles toi-même. Je ne veux pas que Corrine reste seule. Il vaudrait d'ailleurs mieux que tu y ailles, Sam. Corrine me reproche la mort de Roy. Elle est aux cent coups évidemment, mais j'ai peur qu'elle ne nous cause des ennuis. Elle prétend que j'ai refusé de l'argent à mon frère. Tu ferais bien de la faire changer d'attitude. S'il faut que nous témoignions devant le coroner, nous lui dirons que Roy travaillait trop. Mets bien ça dans la tête de Corrine, veux-tu?

— D'accord, répondit Crail d'un ton résigné. Je me demande bien pourquoi je travaille pour toi Nick. Je vais emmener Helen.

— Empêche les journalistes de l'approcher, Sam. Je ne tiens pas à ce que ça fasse trop de bruit. Viens me voir demain à mon bureau vers dix heures et demie, on arrangera ça.

— D'accord, fit Crail.

— Dépêche-toi d'aller là-bas, conclut English avant de racrocher.

Pendant cette conversation, Morilli avait essayé de faire oublier sa présence en regardant par la fenêtre. Il se retourna après qu'English eut raccroché.

— Si Crail savait où j'ai une chance de trouver la secrétaire de votre frère, au cas il en aurait eu une, je pourrais l'interroger sans déranger Mme English.

— L'interroger à propos de quoi? demanda English d'une voix plate.

Morilli avait l'air mal à l'aise :

— Je voudrais simplement vérifier qu'il était bien à court d'argent ou savoir quelle raison il pouvait bien avoir de se tuer.

— Ne vous inquiétez pas pour sa secrétaire, dit English. J'enverrai Crail à l'enquête. Il fournira au coroner tous les renseignements dont il aura besoin.

Morilli hésita, puis il opina du bonnet :

— Comme vous voudrez, monsieur English.

## V

Chuck Eagan arrêta la Cadillac devant un imposant immeuble qui dominait la rivière.

Il descendit de voiture et ouvrit la portière arrière.

— Je veux savoir si mon frère avait une secrétaire, dit English en descendant à son tour. Tu passeras à son bureau demain matin pour demander au concierge. Je veux l'adresse de la fille. Reviens ici à neuf heures et demie au plus tard. Nous irons la voir avant d'aller au bureau.

— Bien, patron. Je vais m'en occuper. Je ne peux rien faire d'autre?

English eut un bref sourire :

— Non. Va te coucher et sois à l'heure demain.

Il pénétra dans l'immeuble, fit un signe de tête au portier de nuit qui se mit presque au garde-à-vous en l'apercevant, et se dirigea vers l'ascenseur pour monter au seizième étage, à l'appartement à terrasse qu'il avait loué pour Julie.

Arrivé devant la porte, il chercha sa clé et son regard se posa sur la carte de visite : *Miss Julia Clair*.

Il ouvrit et pénétra dans un petit hall. Comme il déposait son pardessus et son chapeau sur un fauteuil, la porte qui lui faisait face s'ouvrit et une jeune femme apparut sur le seuil.

C'était une grande fille aux épaules larges, aux hanches étroites, aux longues jambes fines. Ses cheveux acajou soyeux étaient ramenés sur le dessus de la tête. Ses grands yeux en amande étaient verts et brillants. Elle portait un pyjama d'appartement vert olive à passepoil rouge et ses pieds menus étaient chaussés de mules rouges à talons hauts.

English, en la contemplant, se dit qu'elle était bien différente de Corrine. Elle était beaucoup plus belle et son visage plein de personnalité lui semblait plus attirant que n'importe quel autre visage de femme. Son maquillage, même à cette heure indue, était un chef-d'œuvre de subtilité.

— Tu es en retard, Nick, lui dit-elle en souriant. Je commençais à me demander si tu viendrais.

Il s'approcha d'elle, lui posa les mains sur les hanches et l'embrassa sur la joue.

— Je suis désolé, Julie, répondit-il, mais j'ai été retenu.

— Alors, c'est Joey qui a gagné? reprit-elle en levant les yeux sur lui. Tu dois être content?

— Ne me dis pas que tu as écouté la retransmission du match, fit-il en la conduisant vers le living-room.

Un grand feu brillait dans la cheminée et les abat-jour des lampes rendaient l'atmosphère de la pièce intime et confortable.

— Non, mais j'ai écouté les informations.

— Harry et toi, vous iriez bien ensemble, dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil et en attirant la jeune femme sur ses genoux. (Elle lui passa un bras autour du cou et appuya son visage contre le sien.) Figure-toi qu'il n'est même pas allé au match, bien que ce soit lui qui se soit occupé de tout et qu'il ait travaillé comme un chien pendant des semaines. C'est une petite nature dans ton genre.

— Je trouve ça affreux, la boxe, fit-elle avec une petite grimace. Harry a eu bien raison de ne pas y aller.

Il contemplant les flammes éclatantes qui léchaient les morceaux de charbon et sa main caressait la cuisse de Julie à travers la soie du pyjama.

— C'est peut-être affreux, mais ça rapporte gros. Et ton numéro, ça a marché?

Elle haussa les épaules avec indifférence :

— Oui, je pense. Le public avait l'air satisfait. Je n'ai pas chanté particulièrement bien, mais personne n'a eu l'air de s'en apercevoir.

— Tu as peut-être besoin de vacances. Je pense arriver à me libérer le mois prochain. On pourrait aller faire un tour en Floride.

— On verra.

Il lui jeta un coup d'œil pénétrant :

— Je pensais que ça te ferait plaisir, Julie.

— Oh! je ne sais pas. Je n'ai pas envie de quitter le club tout de suite. Parle-moi un peu du match, Nick.

— Il y a autre chose dont je voudrais te parler. Tu te souviens de Roy?

Il la sentit se raidir.

— Oui, bien sûr. Pourquoi me demandes-tu ça?

— Cet idiot s'est suicidé tout à l'heure.

Elle essaya de se lever, mais il la retint sur ses genoux.

— Reste ici, Julie.

— Il est mort? demanda-t-elle en lui agrippant le bras.

— Oui, il est mort. Voilà un boulot qu'il n'a pas loupé, pour une fois.

Elle frissonna :

— Ne dis pas ça, Nick! C'est épouvantable. Quand est-ce arrivé?

— Vers neuf heures et demie. Morilli m'a téléphoné au beau milieu de la réception. Tu penses s'il jubile. De tous ces sacrés flics de la Criminelle, il faut que ce soit lui qui ait trouvé Roy! Et il m'a bien laissé comprendre qu'il me rendait service.

— Je n'aime pas cet homme, dit Julie. Il y a quelque chose en lui...

— C'est tout simplement un flic qui a envie de se remplir les poches.

— Mais pourquoi est-ce que Roy...?

— Oui, c'est ça qui m'intrigue. Tu permets que je bouge un peu? Tu m'empêches de réfléchir sérieusement. (Il la prit dans ses bras, se leva, et la déposa doucement dans le fauteuil avant de se diriger vers la cheminée.) Mais voyons Julie, tu es toute pâle.

— C'est à cause de ce que tu viens de me dire. Je m'attendais si peu à une nouvelle de ce genre... Je ne sais pas si ça te fait de la peine, Nick, mais si tu en as, j'en suis désolée.

— Ça ne me fait aucune peine, répondit English en sortant son étui à cigares. J'ai été extrêmement surpris, bien entendu, mais je ne peux pas dire que cette mort me touche particulièrement. Depuis sa naissance, Roy n'a fait qu'empoisonner tout le monde. Il est né paresseux, je suppose. Il n'arrête pas d'avoir des histoires. Comme mon vieux père, d'ailleurs. Je ne t'ai jamais parlé de mon père, Julie?

Enfoncée dans son fauteuil, les mains croisées sur un genou, elle contemplait le feu. Elle hocha la tête.

— C'était un mauvais sujet, enchaîna English. Comme Roy. Si ma mère ne s'était pas mise à travailler, quand on était gosses, on serait tous morts de faim. Si tu avais vu notre logement! Un taudis de trois pièces dans le sous-sol d'un meublé. L'eau dégoulinait sur les murs en hiver, et en été, ça puait comme dans un égout.

Julie se pencha pour déposer une bûche dans le feu, et English lui effleura la nuque de la main.

— Enfin, tout ça, c'est le passé, dit-il. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi Roy s'est suicidé. Morilli m'a dit qu'il était à court d'argent et avait essayé d'en trouver en menaçant deux ou trois de ses anciens clients. On allait lui retirer sa licence à la fin de la semaine. J'aurais bien parié que Roy ne se serait jamais tué à cause de ça. Je ne l'aurais jamais cru assez courageux pour faire ça, même dans le pétrin où il se trouvait. Cette histoire est bizarre. La version du suicide satisfait Morilli, mais moi, je ne suis toujours pas convaincu.

Julie leva vivement les yeux :

— Mais enfin, Nick, si la police le dit...

— Oui, je sais, mais ça me turlupine. Pourquoi n'est-il pas venu me voir, s'il était tellement aux abois? Je sais bien que je l'ai mis à la porte la dernière fois, mais ça n'est pas ça qui l'empêchait de revenir, d'habitude.

— Il avait peut-être sa fierté, dit calmement Julie.

— Ma pauvre chérie, tu le connais bien mal! Il avait une peau de rhinocéros. Il aurait encaissé n'importe quelle injure, pourvu que je lui donne du fric. (English alluma son cigare et se mit à arpenter la pièce.) Je ne comprends pas pourquoi son affaire a fait faillite. Quand il a réussi à me convaincre de la lui acheter, j'ai pris la peine de faire une enquête approfondie. Elle marchait très bien, à ce moment-là. Il ne peut pas l'avoir fichue en l'air si rapidement, à moins de l'avoir fait exprès. (Il eut un geste d'impatience.) J'ai été un imbécile de m'en occuper. J'aurais dû savoir qu'il était bien incapable de la faire marcher. Tu te rends compte, Roy détective privé! C'est risible! Je me suis conduit comme une buse en lui donnant l'argent.

Julie le regardait marcher de long en large. Il y avait dans ses yeux une expression inquiète, tendue, qui échappa à English.

— J'ai envoyé Lois à son bureau faire une petite enquête, poursuivit-il. Elle a du flair pour ce genre de choses. Elle va pouvoir me dire ce qui a cloché.

— Tu as envoyé Lois là-bas ce soir?

— Je voulais qu'elle jette un coup d'œil avant que Corrine se mêle d'y aller elle-même.

— Autrement dit, elle est là-bas en ce moment?

Surpris par le ton agressif, English s'immobilisa et regarda la jeune femme.

— Oui. Harry l'a accompagnée. Ça lui est égal de travailler si tard. Tu as l'air étonnée?

— Eh bien! il est près d'une heure et demie, après tout. Ça aurait pu attendre à demain matin, non?

— Corrine risque d'aller là-bas, répondit English en fronçant les sourcils. (Il n'aimait pas qu'on discutât ses ordres.) Je veux savoir ce qui est arrivé à Roy.

— Elle doit être amoureuse de toi, dit Julie en se détournant.

— Amoureuse de moi? répéta English, estomaqué. Qui ça? Corrine?

— Lois. Elle se conduit comme si elle était ton esclave. Aucune autre fille ne supporterait de travailler pour toi, Nick.

English se mit à rire :

— Mais tu es absurde! Je la paie bien. D'ailleurs, ce n'est pas le genre de fille à tomber amoureuse de qui que ce soit.

— Il n'y a pas une fille au monde qui ne risque de tomber amoureuse, si elle en a l'occasion, rétorqua Julie à voix basse. Je te croyais plus perspicace.

— Enfin, peu importe Lois, fit English, légèrement impatienté. Nous parlions de Roy. Je suis allé voir Corrine tout à l'heure. Elle m'a dit que j'étais responsable de la mort de Roy et m'a mis à la porte.

— Nick!

Elle leva vivement les yeux sur lui, mais fut rassurée par son sourire.

— Elle était dans tous ses états, bien sûr, mais j'ai quand même préféré sortir Sam du lit pour qu'il aille la chapitrer. Il ne faut pas que cette histoire tourne au scandale, Julie. J'ai de gros intérêts en jeu en ce moment. (Il glissa sa main bronzée par-dessus l'épaule de la jeune femme et lui caressa doucement la gorge.) Dans quelques semaines, le sénateur va annoncer officiellement que je suis le fondateur du nouvel hôpital. Le Comité le sait, évidemment, mais pas la presse. Ce qu'on veut, c'est donner mon nom à l'hôpital.

— Lui donner ton nom? répéta Julie, interloquée. Mais pourquoi, mon Dieu?

English eut un sourire un peu confus :

— Ça paraît idiot, n'est-ce pas? Mais j'en ai tellement envie, Julie. Je n'ai jamais rien tant désiré. (Il se leva et se remit à arpenter la pièce.) J'ai réussi dans la vie. Je suis parti de zéro et, en ce qui concerne l'argent, je ne m'en suis pas mal tiré, mais l'argent n'est pas tout. Si je mourais à l'instant, dans une semaine, plus personne ne se souviendrait de moi. Ce qui compte, c'est le nom que les gens laissent

après eux. Si l'hôpital porte le mien, eh bien, je suppose qu'on l'oubliera moins facilement. Et puis il y a autre chose. J'ai promis à ma mère que je deviendrais quelqu'un, et elle m'a cru. Elle n'a pas vécu assez longtemps pour savoir que j'avais démarré. Elle aurait été folle de joie si elle avait su que l'hôpital allait porter mon nom, et j'ai la faiblesse de croire qu'il n'est pas trop tard pour lui faire ce plaisir.

Fascinée, Julie écoutait en silence. Elle n'aurait jamais soupçonné qu'English pût penser et s'exprimer ainsi. Elle avait envie de rire, mais savait d'instinct qu'il lui en voudrait terriblement. Donner son nom à un hôpital! Et toute cette sentimentalité à propos de sa mère! Elle l'avait toujours considéré comme un homme d'affaires impitoyable dont le seul dieu était l'argent. Ce nouvel aspect de sa personnalité qu'elle n'avait jamais soupçonné, la surprenait et l'inquiétait.

— Vas-y, moque-toi de moi, reprit English, souriant. Je sais que c'est comique et je me trouve ridicule, parfois. Mais c'est de ça que j'ai envie et c'est ça que je vais avoir. L'hôpital English! Ça sonne bien, n'est-ce pas? Malheureusement, le suicide de Roy risque de tout fiche par terre.

— Mais pourquoi?

— Figure-toi que je suis très mal vu de la Commission d'Urbanisme. Elle est composée d'une bande d'empaillés, tous issus des familles les plus huppées comme il se doit. Des gens qui n'ont jamais eu à travailler pour vivre. Pour eux, je fais figure de gangster. Morilli en est, le sénateur et le commissaire aussi. Mais eux ont intérêt à étouffer l'affaire. Je leur ai fait comprendre. Ce qui m'inquiète, c'est Corrine. Rien que pour m'embêter, elle est fichue d'aller raconter que je n'ai pas voulu prêter d'argent à Roy et qu'il a été forcé d'avoir recours au chantage. Dans ce cas-là, je suis flambé. Les membres de la Commission feront une jaunisse en apprenant le scandale.

Il jeta son cigare dans le feu et poursuivit d'une voix plus âpre :

— Ce salaud-là aurait bien pu se suicider le mois prochain, une fois l'affaire dans le sac!

Julie se leva.

— Allons nous coucher, Nick, dit-elle en glissant son bras sous le sien. Ne pense plus à tout ça ce soir.

Il lui donna une petite tape affectueuse sur la croupe :

— Excellente idée, Julie. Allons nous coucher.

## VI

Derrière un modeste immeuble situé au 45 de l'East Place, un petit jardin envahi de ronces rejoignait une ruelle bordée de chaque côté par un mur de brique haut d'environ deux mètres.

En été, cette ruelle était très recherchée par les amoureux parce qu'elle n'était pas éclairée et que les passants évitaient de s'y aventurer après la tombée du jour.

Depuis deux heures, un homme s'y trouvait, immobile, les yeux fixés sur une fenêtre illuminée du quatrième étage.

C'était un personnage de taille moyenne, aux épaules larges et puissantes. Il était coiffé d'un feutre marron à larges bords, rabattu sur les yeux et, à la lumière voilée de la lune, on n'apercevait que sa bouche mince et son menton carré. Le reste de son visage se perdait dans l'ombre.

Il était élégamment vêtu. Son costume marron, sa chemise de soie blanche et son nœud papillon à pois lui donnaient un aspect cossu et quand il leva le poignet pour consulter sa montre-bracelet d'or, il découvrit la manchette de sa chemise blanche dans laquelle était glissé un mouchoir de soie blanche.

Il attendait dans la ruelle, parfaitement immobile, tout en mastiquant une plaque de chewing-gum sur un rythme

lent et continu. Il attendait là, depuis deux heures, avec la patience d'un chat guettant une souris.

Peu après minuit, la fenêtre du quatrième s'éteignit et l'immeuble tout entier fut plongé dans l'obscurité.

L'homme resta immobile. Adossé au mur de brique, les mains dans les poches, il attendit encore une demi-heure. Puis, après avoir de nouveau consulté sa montre, il se baissa dans le noir et ramassa un rouleau de cordelette déposé à ses pieds. Un lourd crochet recouvert de caoutchouc était attaché à l'un des bouts de la cordelette.

Il se hissa par-dessus le mur et traversa le jardin en friche pour se rendre derrière l'immeuble. A la lueur de la lune, l'échelle de secours se détachait nettement contre le mur blanc de la maison.

L'homme au complet brun s'arrêta un instant sous la section amovible de l'échelle de secours qui se trouvait à un mètre cinquante environ de sa main tendue. Il déroula la corde et lança son crochet en l'air. Le crochet s'agrippa au dernier barreau de l'échelle. Il tendit alors la corde et tira tout doucement. L'extrémité de l'échelle descendit lentement, silencieusement, et heurta bientôt le sol.

Il ôta le crochet, enroula la corde et la posa à terre.

Il se mit alors à gravir l'échelle, sans hésitation et sans même se retourner pour voir si quelqu'un l'observait. Il atteignit rapidement la fenêtre du quatrième qu'il avait contemplée pendant deux heures, et constata avec satisfaction qu'elle était légèrement entrouverte et que les rideaux étaient tirés. Alors, il s'agenouilla et colla l'oreille à la fente. Au bout de quelques minutes, il glissa les doigts sous le cadre de la fenêtre à guillotine et poussa légèrement. Le panneau remonta sans bruit.

Quand il fut entièrement ouvert, il regarda par-dessus son épaule le jardin obscur et la ruelle plus sombre encore. Rien ne bougeait. Aucun bruit, sauf celui de sa propre respiration, calme et régulière.

Les rideaux étant assez écartés, il put se glisser à l'inté-

rieur sans les déplacer. Il se retourna alors avec précaution et referma doucement la fenêtre. Puis il se redressa et entrouvrit les rideaux. La pièce était plongée dans l'obscurité, mais au parfum refroidi et à l'odeur de poudre de riz qui assaillit ses narines il comprit qu'il ne s'était pas trompé de chambre. Au bout d'un moment, il perçut tout près de lui un souffle léger et rapide.

Il sortit alors de sa poche une minuscule lampe électrique, en voila l'ampoule du bout des doigts et l'alluma. Le faible rayon lumineux lui révéla un lit, un fauteuil recouvert de vêtements et une table de chevet sur laquelle se trouvait une petite lampe et un livre.

La tête du lit était tournée vers la fenêtre. Il distingua une silhouette sous les couvertures. Une robe de chambre en soie était accrochée au montant du lit.

Prenant soin de ne pas braquer sur la personne endormie le faisceau de sa lampe, l'homme au complet brun tira doucement sur la cordelière de soie de la robe de chambre pour la sortir des passants. Il en vérifia la solidité et, satisfait, tendit la main et prit le livre sur la table de chevet.

La cordelière de soie et la lampe de poche à la main gauche, le livre à la main droite, il disparut de nouveau derrière les rideaux. Là, il éteignit la lampe, la remit dans sa poche, et, écartant les rideaux de la main gauche, il lança le livre dans la chambre.

Le livre atterrit sur le parquet avec un bruit mat qui résonna dans le silence.

L'homme au complet brun referma les rideaux et attendit, tout en mâchant son chewing-gum avec régularité. Il entendit le lit craquer. Une voix de femme cria :

— Qui est là?

Il attendit, sans se frapper, la tête un peu penchée de côté pour mieux écouter.

La lampe de chevet s'alluma, projetant un faible halo à travers les rideaux qu'il écarta légèrement pour regarder dans la pièce.

Une mince fille brune vêtue d'une chemise de nuit de nylon bleu était assise dans son lit. Les mains crispées sur les couvertures, elle regardait du côté de la porte. L'homme entendait son souffle court et précipité.

Il prit alors un bout de la cordelière dans la main gauche, l'autre dans la main droite et se tourna de côté, prêt à pousser les rideaux avec l'épaule. Puis il attendit, guettant la fille.

Elle aperçut le livre par terre, regarda la table de nuit, puis de nouveau le livre. Et elle réagit comme il l'avait espéré. Rejetant les couvertures, elle posa les pieds à terre et tendit la main vers sa robe de chambre. Puis elle se leva et commença à glisser les bras dans les manches, le dos tourné à la fenêtre.

L'homme au complet brun écarta les rideaux d'un coup d'épaule et fit un pas en avant. Vif comme l'éclair, il passa la cordelière par-dessus la tête de la fille et la serra autour de son cou. Lui appuyant un genou au creux des reins, il la projeta en avant, à quatre pattes. Il se laissa alors tomber sur elle, et la maintint au sol. La cordelière mordit dans la chair, transformant le hurlement d'angoisse en un gémissement presque imperceptible. Il accentua la pression de son genou entre les omoplates et l'étreinte de la cordelière.

Il mâchait toujours régulièrement son chewing-gum et, sans changer de position, il contempla les sursauts convulsifs du corps et les faibles crispations des mains qui griffaient le tapis. Il prenait soin d'opérer sans brutalité et serrait la corde juste assez pour empêcher le sang d'arriver à la tête et l'air dans les poumons. Il n'avait aucune difficulté à immobiliser la fille, et il constata bientôt avec un intérêt détaché que ses mouvements se faisaient moins convulsifs. Seuls, ses muscles tressaillaient encore en un réflexe d'agonie.

Toujours agenouillé sur elle, la cordelière tendue, il attendit trois ou quatre minutes, puis quand il vit qu'elle ne remuait plus du tout, il relâcha soigneusement la cordelière et mit la fille sur le dos.

Il fronça les sourcils en constatant qu'un filet de sang avait coulé de son nez et taché le tapis. Il lui posa un doigt

sur le globe de l'œil et, constatant l'absence totale de réflexe, il se leva et épousseta ses genoux tout en jetant un regard circulaire.

Il gagna la porte qui se trouvait de l'autre côté du lit, l'ouvrit et pénétra dans une petite salle de bains. Il aperçut un solide crochet au dos de la porte et eut un mouvement de tête satisfait.

Il passa ensuite dix minutes à arranger la mise en scène qu'il avait imaginée. Ses gestes étaient calmes et précis. Quand il eut terminé, il examina son œuvre d'un œil vif, à l'affût du moindre détail compromettant. Rassuré, il éteignit la lampe et retourna à la fenêtre. Il ouvrit, remit soigneusement les rideaux en place, gagna l'échelle de secours et referma la fenêtre, la laissant exactement comme il l'avait trouvée.

Il descendit rapidement et silencieusement l'échelle de secours et regagna le jardin plongé dans l'ombre.

## CHAPITRE II

### I

Le lendemain matin, vers neuf heures et demie, Chuck Eagan arrêta la Cadillac devant chez Julie. Au moment où il descendait de voiture, Nick English franchissait la porte à tambour.

Chuck portait son complet noir préféré, un feutre noir et une cravate blanche. Cette tenue, qui se rapprochait le plus de l'uniforme qu'il n'avait jamais consenti à porter, lui seyait parfaitement. En smoking, il faisait larbin, mais avec ce complet noir, et son feutre rabattu sur l'œil, il avait enfin l'air de ce qu'il était : un dur, un type coriace et dangereux.

— Bonjour, Chuck, dit English en montant en voiture. Quoi de neuf ?

— Je suis allé voir le concierge, comme vous m'aviez demandé, répondit Chuck, appuyé contre la portière. Un nommé Tom Calhoun. Le genre serviable, à condition de lui faire tinter un peu de monnaie aux oreilles. Votre frère avait une secrétaire, une nommée Mary Savitt, qui habite au 45, East Place.

— Parfait. Allons-y. Ne perdons pas de temps, Chuck. Je veux arriver là-bas avant qu'elle ne s'en aille.

Chuck se mit au volant et démarra. English entreprit la lecture des journaux qu'il avait apportés avec lui.

La plupart consacraient de longs articles au suicide de Roy et associaient son nom à celui de Nick. Sam Crail, en tout cas, avait fait du bon travail, songea English; on ne parlait pas de Corrine. Morilli semblait également avoir tenu sa promesse. Il avait annoncé que Roy souffrait de surmenage et s'était suicidé au cours d'une crise de dépression nerveuse. L'histoire semblait un peu mince, mais English pensait qu'elle tiendrait le coup tant que quelqu'un ne s'aviserait pas de la contredire.

Il se demandait avec irritation s'il ne perdait pas son temps en allant voir Mary Savitt. Il avait beaucoup à faire. Il devait voir le sénateur Beaumont, pour calmer ses craintes. Il fallait qu'il ait un entretien avec le commissaire de police. Il voulait voir Sam Crail et, en plus, devait s'occuper des courses de lévriers. Mais il sentait que si quelqu'un savait pourquoi Roy s'était suicidé, c'était vraisemblablement Mary Savitt, sa secrétaire.

— On arrive, patron, dit Chuck. La baraque à gauche.

— Ne t'arrête pas devant la porte, répondit English. Continue un peu; on reviendra à pied.

Chuck obtempéra et arrêta la voiture cent mètres plus loin.

— Tu ferais bien de venir avec moi, dit English.

Sans attendre Chuck, il se mit en route à longues enjambées vers l'immeuble que l'autre lui avait indiqué.

Dans le vestibule d'entrée, la rangée de boîtes aux lettres lui apprit que Mary Savitt logeait au quatrième. Chuck allait appuyer sur le bouton correspondant à son appartement, mais la porte qui donnait accès aux étages s'ouvrit juste à ce moment. Une petite vieille tenant un caniche en laisse passa sans les regarder. Les deux hommes franchirent la porte avant qu'elle ne se fût refermée et grimpèrent au quatrième par l'escalier.

Une bouteille de lait et un journal plié étaient déposés devant la porte de Mary Savitt.

Sur un signe d'English, Chuck frappa. Pas de réponse. Chuck frappa de nouveau. Toujours pas de réponse.

— Tu crois que tu pourrais ouvrir cette porte, Chuck? demanda English à voix basse.

Chuck eut l'air surpris, mais il examina la serrure.

— C'est facile, mais elle va peut-être ameuter les flics.

— Vas-y ouvre.

Chuck sortit de sa poche un petit levier en métal, l'introduisit dans la serrure, tâtonna un instant, et enfin ouvrit la porte.

English pénétra dans un petit salon, propre, agréablement meublé et égayé de bouquets de fleurs.

— Il y a quelqu'un? demanda-t-il en élevant la voix.

Comme personne ne répondait, il traversa la pièce et frappa à une porte qui se trouvait devant lui.

Chuck pénétra à son tour dans la pièce et referma silencieusement la porte d'entrée.

English frappa de nouveau, ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dans une pièce obscure. A la lumière qui filtrait à travers les rideaux tirés, il reconnut une chambre à coucher. Le lit était vide et les couvertures rejetées au pied du lit.

— Elle doit être sortie, dit-il à Chuck.

— Elle prend peut-être son bain, répondit Chuck. Vous voulez que j'aille voir?

Peu sensible à cet empressement, English entra et tourna le commutateur.

Il s'immobilisa brusquement.

A sa droite se trouvait une autre porte. Et contre cette porte, au bout d'un cordonnet de soie blanche amarré derrière, pendait le cadavre d'une jeune femme brune d'une vingtaine d'années. Elle était vêtue d'une robe de chambre de soie blanche, entrouverte sur une chemise de nuit en nylon bleu. Elle avait dû être belle, mais son teint était cireux maintenant, et sa langue gonflée pendait hors de sa bouche ouverte. Un filet de sang coagulé traçait une ligne sombre entre son nez et son menton.

Chuck poussa une exclamation étouffée :

— Vingt dieux! pourquoi a-t-elle fait ça? demanda-t-il d'une voix contenue.

English s'approcha du cadavre et lui effleura la main :

— Il y a à peu près sept heures qu'elle est morte, on dirait. Ça se complique, Chuck.

— Plutôt! Oh! dis donc! C'est exactement le genre de liquette que je voudrais voir porter à ma souris, mais elle aime que les pyjamas.

English n'écoutait pas. Il réfléchissait, tout en contemplant la morte.

— On ferait mieux de se tailler, patron, dit Chuck après un long silence.

— Boucle-la, veux-tu!

English se mit à errer dans la pièce.

Chuck alla se placer devant la porte et attendit, ses petits yeux attentifs fixés sur English.

— Sur la cheminée, patron, dit-il tout à coup.

Parmi tous les bibelots qui encombrant généralement le manteau d'une cheminée, English découvrit en effet une photo de son frère Roy dans un cadre d'argent.

Il s'en empara.

Au bas de la photo, son frère avait écrit à l'encre, de son écriture en pattes d'araignée :

*Regarde-moi de temps en temps, mon amour, et n'oublie pas ce que nous allons être l'un pour l'autre. Roy.*

English se mit à jurer à voix basse :

— Dire qu'il a fallu qu'il s'amourache de cette fille! (Il se tourna vers Chuck.) Il lui a sûrement écrit. Ça serait bien son genre. Regarde si tu peux trouver ses lettres.

Chuck se mit au travail. Il opérait avec une sûreté, une rapidité et une maestria de professionnel. English le regarda fouiller tous les placards et tous les tiroirs de la pièce. Chuck découvrit rapidement un paquet de lettres reliées par une

faveur bleue. Il le tendit à English et continua ses recherches.

English jeta un coup d'œil aux lettres, écrites de la main de Roy. La lecture de deux ou trois d'entre elles lui suffit pour lui apprendre que Roy et Mary avaient été passionnément épris l'un de l'autre et que Roy avait eu l'intention de plaquer Corrine pour partir avec Mary.

English eut une grimace amère et glissa le paquet de lettres dans sa poche au moment où Chuck refermait le dernier tiroir.

— Elles sont toutes là, patron.

— Jette un coup d'œil à côté, dit English qui attendit que Chuck soit sorti de la pièce pour prendre la photo de son frère et la mettre dans sa poche.

Cinq minutes plus tard, English et Chuck quittaient l'appartement, descendaient l'escalier et regardaient la voiture.

— Au bureau, et en vitesse, dit English. Et surtout, garde tout ça pour toi, Chuck.

Chuck inclina la tête, se coula au volant et démarra en trombe.

## II

L'interphone, placé sur le vaste bureau d'acajou d'English, se mit à sonner. English tendit la main et appuya sur le bouton.

— M. Crail est arrivé, monsieur English, lui annonça Lois.

— Faites-le entrer et venez me voir, après son départ, répondit English en repoussant son fauteuil.

La porte s'ouvrit et Sam Crail pénétra dans la pièce.

Crail était presque aussi grand qu'English. D'une corpulence impressionnante, il avait des cheveux noirs et épais abondamment gominés, un teint blême, et des petits yeux perçants. Sa barbe drue bleuissait en permanence ses joues grasses, ses mains courtes étaient recouvertes de poils

et ses ongles étaient soigneusement manucurés. C'était le plus habile avocat de la ville et il s'occupait de toutes les affaires d'English depuis que la réussite de ce dernier avait commencé à s'affirmer.

— Bonjour, Nick, dit-il en s'asseyant dans un fauteuil. Sale affaire.

English poussa un grognement et tendit son étui à cigares à Crail en l'observant attentivement.

— Et Corrine? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Crail fit une grimace. Il choisit un cigare, en coupa le bout avec un petit canif en or et souffla un nuage de fumée vers le plafond.

— Elle est difficile à mater, Nick, et elle va nous attirer des ennuis.

— Pas question! fit brutalement English. Pourquoi t'imagines-tu que je te paie? A toi de l'empêcher de nous embêter.

— Et qu'est-ce que tu t'imagines que je fais, depuis que je suis allé la voir, hier soir? rétorqua Crail, légèrement excédé. Mais elle ne veut rien savoir. Sa version, c'est que Roy était pourri de dettes, qu'il est allé t'emprunter de l'argent et que tu l'as mis à la porte.

— Il est venu m'emprunter de l'argent il y a six mois, répondit English. Ça ne tient pas debout! Sinon, pourquoi ne s'est-il pas suicidé plus tôt?

— Elle prétend qu'il est revenu te voir avant-hier.

— Eh bien, elle ment.

— Roy lui a dit qu'il était allé te voir.

— Alors, c'est lui qui a menti.

Crail examinait le bout de son cigare d'un air pensif :

— Ça ne va pas être facile à prouver, Nick. Tous les journaux sont à l'affût. Elle prétend qu'il a essayé de soustraire du fric à ses anciens clients parce que tu refusais de l'aider. L'un d'eux a prévenu la police. Elle dit aussi que tu as demandé au commissaire de supprimer la licence de Roy. Comme son avenir était compromis, il s'est suicidé.

Cette version de Corrine te rend directement responsable de la mort de Roy.

English fronça les sourcils sans répondre.

Crail reprit :

— C'est dangereux d'avoir l'opinion publique contre soi. Corrine affirme que Roy avait besoin de quatre mille dollars pour se sortir du pétrin. Quatre mille dollars, ça n'aurait même pas écorné ton magot. Elle peut te faire passer pour un type vraiment sordide, tu sais...

— Il voulait dix mille dollars sans me dire pourquoi, rétorqua English. Si j'ai refusé, c'est que j'en avais assez de lui servir de vache à lait.

— Oui, bien sûr, répondit Crail, mais maintenant qu'il s'est suicidé, tout le monde le plaint. Ça risque de faire échouer ton histoire d'hôpital, Nick. Ils ne cherchent qu'une occasion de te faire une crasse.

— Je sais, fit English en revenant vers son bureau. Maintenant, écoute-moi bien : Roy souffrait de surmenage. Son affaire périclitait. Il a essayé de redresser la situation, mais n'a pas pu y arriver. Au lieu de venir me voir, il a voulu se débrouiller tout seul, mais l'effort était trop grand pour lui. Il s'est suicidé au cours d'une crise de dépression nerveuse. C'est ce que j'ai raconté ce matin aux journalistes, et c'est ce que tu vas dire au coroner. Corrine t'accompagnera et n'aura qu'à dire amen.

— Il ne faut pas y compter! s'exclama Crail. Je lui ai parlé et je sais pertinemment qu'elle est bien décidée à nous embêter.

— Elle fera ce qu'on lui dira, insista English, la voix soudain durcie. Si cette version ne lui plaît pas, j'en ai une autre à servir aux journaux, et qui lui plaira beaucoup moins. Roy avait une secrétaire, une nommée Mary Savitt. Elle était sa maîtresse. Ils avaient l'intention de partir ensemble et de laisser Corrine le bec dans l'eau. Il y a quelque chose qui a dû clocher; Roy n'a probablement pas trouvé l'argent nécessaire pour partir, alors, comme c'était

un faible, il s'est suicidé. Cette femme a dû aller au bureau et se trouver devant son cadavre. Elle est rentrée chez elle et s'est pendue.

Crail ouvrit de grands yeux :

— Elle s'est pendue?

— Oui. Je suis allé chez elle ce matin pour lui parler et je l'ai trouvée morte. Personne n'est encore au courant. On finira bien par la trouver, mais j'espère que l'enquête sera déjà terminée.

— Est-ce que quelqu'un t'a vu, là-bas? demanda Crail, anxieusement.

— On m'a vu monter chez elle. Je dirai que j'ai sonné à sa porte et que, n'obtenant pas de réponse, j'en ai conclu qu'elle était partie à son bureau.

— Tu es sûr que c'était sa maîtresse?

English ouvrit un tiroir, en tira la photo trouvée dans la chambre à coucher de Mary Savitt et la fit glisser sur le bureau. Il lança ensuite le paquet de lettres sur les genoux de Crail.

— Voilà les pièces à conviction. Si Corrine s'imaginerait qu'elle peut me traîner dans la boue avec son histoire larmoyante, elle se trompe lourdement. Mets-la au pas. Si elle s'obstine, je remets ça aux journalistes.

Crail lut deux ou trois lettres, puis mit tout le paquet dans sa serviette, ainsi que la photo.

— Ça va lui faire un choc, Nick, dit-il. Elle adorait Roy. English l'observait, le regard dur :

— On n'est pas obligés de la mettre au courant. Ça ne dépend que de toi. Puisque tu as tellement envie de la ménager, tâche de la convaincre de ne pas faire de bêtises.

— J'ai bien peur d'avoir à lui montrer ces lettres, répondit Crail. Mais ça ne me plaît guère.

— Tu n'es pas obligé de te charger de ce travail. Sam. Je peux engager un autre avocat.

Crail haussa ses larges épaules :

— Oh! je m'en chargerai, n'aie crainte. Mais je ne voudrais pas être aussi impitoyable que toi.

— Pas de sentimentalité, veux-tu? Est-ce que Roy a laissé un testament?

— Oui. Corrine hérite de toute sa fortune, qui se compose d'ailleurs d'une tapée de dettes. Il avait un coffre-fort dont je gardais la clé. Je n'ai encore pas eu le temps de vérifier, mais je suis bien sûr de ne rien y trouver.

— Dis-moi à quoi se montaient ses biens, avant d'en parler à Corrine. On pourrait se débrouiller pour trouver une assurance-vie dans son coffre. Arrange-toi pour qu'elle touche deux cents dollars par semaine pour le restant de ses jours. Je paierai.

Un large sourire illumina le visage de Crail :

— Qui est-ce qui fait du sentiment, maintenant? fit-il en se levant.

— Va voir le coroner, rétorqua English d'un ton bref, et débrouille-toi pour que notre histoire tienne debout.

— Ne t'en fais pas, répondit Crail en gagnant la porte. Je te passerai un coup de fil dès que ce sera terminé.

### III

Quelques instants après le départ de Crail, Lois se leva de sa table de travail, et se rendit dans le bureau d'English.

Celui-ci contemplait le bout de son cigare d'un regard morne et, froid. Il leva la tête vers elle et lui fit un petit signe de tête.

— Venez vous asseoir, dit-il en s'accoudant à sa table de travail. A quelle heure vous êtes-vous couchée, ce matin?

Lois sourit en s'asseyant :

— Quatre heures passées, mais je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil.

— Ne soyez pas absurde. Rentrez chez vous après déjeuner et reposez-vous.

— Mais je vous assure, monsieur English... commença-t-elle. Il l'interrompit d'un ton sec :

— C'est un ordre. Le travail attendra. Vous vous surmenez. Laissez Harry faire le nécessaire.

— Harry aussi s'est couché très tard, lui rappela-t-elle paisiblement. Je vous assure que je ne suis pas fatiguée du tout, monsieur English. Nous vérifions en ce moment la recette du match.

English se passa la main dans les cheveux et grogna :

— Oh! bon sang! J'avais complètement oublié le match! Combien a-t-on récolté?

— Harry aura les chiffres dans une demi-heure à peu près.

— Parfait. Alors, parlons un peu d'hier soir. Quelle est votre impression?

— Pas fameuse. J'ai vérifié tous les dossiers. Il n'a pas eu un seul client depuis le mois d'août.

English fronça les sourcils :

— Vous êtes sûre? Voyons un peu : c'est bien en mars que je lui ai acheté cette affaire, non?

— Oui, monsieur English. J'ai trouvé du courrier datant du 31 juillet, mais après ça, plus rien.

— Mais alors, qu'est-ce qu'il a bien pu faire pendant ces neuf mois?

Lois hocha la tête :

— Il aurait aussi bien pu fermer boutique. Pas de courrier ni dans un sens ni dans l'autre, à moins, ajouta-t-elle, que des lettres et des dossiers n'aient été enlevés.

— Vous n'avez pas trouvé trace de papiers qu'on aurait brûlés?

— Non.

— Bon. Eh bien! je vous remercie, Lois. Désolé de vous avoir fait veiller si tard. Maintenant, faites-moi plaisir, et allez

vous coucher après déjeuner. Rien d'important pour moi aujourd'hui?

— N'oubliez pas que vous déjeunez avec le sénateur à une heure et demie, et Harry aimerait que vous jetiez un coup d'œil sur les comptes du match.

— Apportez-moi le courrier, et ensuite vous m'enverrez Harry. (English consulta sa montre.) J'ai encore une heure et demie devant moi avant d'aller retrouver le sénateur.

— Bien, monsieur English.

Elle sortit et revint presque aussitôt avec le courrier. English expédia rapidement le travail et rendit tous les papiers à Lois.

— Envoyez-moi Harry maintenant, dit-il.

Harry Vince entra, l'air fourbu.

English lui jeta un bref coup d'œil et sourit :

— Ça ne vous réussit pas de vous coucher tard, Harry. Vous avez l'air complètement déjeté.

— Ça n'est pas qu'un air, répondit Harry avec un sourire las. Je vous ai apporté les chiffres. Nous faisons un bénéfice net de deux cent soixante-quinze mille dollars.

— Pas mal! Vous aviez parié sur Joey?

— Non, j'ai oublié.

— Mais qu'est-ce qui vous prend? lui demanda English en le regardant avec attention. Ça ne vous dit rien de ramasser de l'argent sans vous fouler? Je vous avais dit que c'était sûr.

Harry rougit :

— Je voulais le faire, monsieur English, mais j'ai été tellement bousculé que ça m'est sorti de la tête.

— Chuck a gagné mille dollars. Est-ce que Lois avait misé sur Joey?

— Je ne crois pas.

— Vous êtes désespérants, tous les deux, fit English en haussant les épaules d'un air résigné. Enfin, ça vous regarde... Tout ce que je peux faire, moi, c'est vous donner l'occasion de gagner un peu d'argent. A propos, Morilli va passer dans la matinée. Donnez-lui trois cents dollars que vous

porterez au débit de mon compte personnel. Il les a gagnés avec le match, en principe.

— Bien, monsieur English.

English éteignit son cigare.

— Vous n'avez jamais songé à vous marier, Harry? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Harry se raidit et détourna les yeux :

— Eh bien, non..., jamais.

— Vous n'avez même pas une petite amie? insista English en souriant.

— Jusqu'à présent, je n'ai encore pas eu le temps de m'occuper des filles, répondit Harry d'une voix neutre.

— Vous voulez rire! Quel âge avez-vous, déjà? Trente-deux ou trente-trois ans?

— Trente-deux.

— Vous feriez bien de vous y mettre, fit English en riant franchement. A seize ans, moi, j'avais déjà toute une ribambelle de filles après moi.

— Oui, monsieur English.

— Je vous fais peut-être trop travailler. C'est ça, la raison?

— Oh! non, monsieur English. Rien de ce genre.

English le regardait, intrigué, puis il haussa les épaules :

— Enfin, vous vivez votre vie comme vous l'entendez. N'oubliez pas d'envoyer la recette à Asprey pour qu'il la signe. Il faut que j'aille déjeuner avec le sénateur et ça ne me dit rien du tout.

Au moment où Harry se dirigeait vers la porte, l'interphone sonna. English appuya sur le bouton.

— L'inspecteur Morilli vient d'arriver, monsieur English, lui dit Lois. Il voudrait vous parler.

— Harry va s'en occuper, répondit English. Il faut que je parte déjeuner.

— Il insiste pour vous voir personnellement, monsieur English. Il dit que c'est urgent et important.

English, les sourcils froncés, hésita :

— Bon, faites-le entrer. J'ai encore dix minutes. Dites à Chuck de préparer la voiture. (Coupant la communication, il se tourna vers Harry.) Préparez-lui son argent; vous le lui donnerez quand il sortira.

— Bien, monsieur English.

Harry ouvrit la porte et s'effaça pour laisser entrer Morilli.

— Vous arrivez au mauvais moment, dit English après le départ de Harry. Je dois partir dans cinq minutes. Qu'est-ce qui se passe?

— J'ai pensé qu'il valait mieux que je vous voie, dit Morilli en s'approchant. On a retrouvé la secrétaire de votre frère; une nommée Mary Savitt.

Le visage bronzé d'English était impassible :

— Et alors? fit-il.

— Elle est morte.

English fronça les sourcils :

— Morte? Quoi... elle s'est suicidée?

Morilli haussa les épaules :

— C'est justement pour ça que je suis venu vous voir. Ça pourrait bien être un assassinat.

#### IV

Pendant une interminable seconde, English dévisagea Morilli, puis il lui indiqua une chaise :

— Asseyez-vous. Je vous écoute.

Morilli s'assit.

— J'ai téléphoné à Mme English, ce matin, pour lui demander si M. English avait une secrétaire. Elle m'a donné le nom et l'adresse de la fille. Je m'y suis rendu avec un policier. Elle a un appartement au 45, East Place.

Il s'interrompit et dévisagea intensément English.

— Je sais, répondit ce dernier, comprenant l'allusion. J'y

suis allé ce matin, moi aussi. Comme personne ne répondait, j'en ai conclu qu'elle était partie à son bureau.

Morilli opina du bonnet :

— C'est bien ça, dit-il. Miss Hopper qui habite au-dessus de chez Miss Savitt m'a dit qu'elle vous avait vu.

— Eh bien, continuez, fit sèchement English. Qu'est-ce qui s'est passé?

— Personne n'a répondu à notre coup de sonnette. Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est qu'il y avait une bouteille de lait et un journal devant sa porte. On est entrés avec un passe et on l'a trouvée pendue à la porte de la salle de bains.

English prit un cigare dans son étui et le poussa vers Morilli.

— Servez-vous, fit-il. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'assassinat?

— A première vue, ça a l'air d'un suicide, répondit Morilli. Pour le médecin légiste, ça ne fait aucun doute. Après l'enlèvement du corps, j'ai jeté un coup d'œil dans la pièce. J'étais tout seul, monsieur English, et c'est moi qui ai découvert la chose. Près du lit, il y avait une trace humide sur le tapis; comme si on l'avait lavé tout récemment. En regardant de plus près, j'ai repéré une petite tache. Je l'ai frottée à la benzine pour vérifier. C'était une tache de sang.

— Je ne prétends pas être aussi intelligent que vous, inspecteur, mais je ne vois vraiment pas pourquoi vous en déduisez qu'il s'agit d'un assassinat.

Morilli sourit :

— Il est souvent difficile de déceler un meurtre camouflé en suicide, monsieur English. Mais, dans notre métier, on repère vite les indices révélateurs. Et cette tache sur le tapis, c'en est un, et de taille! Vous comprenez, quand j'ai décroché la fille, j'ai vu qu'elle avait saigné du nez. Il n'y avait pas de taches sur sa chemise de nuit et je me suis étonné de ne pas trouver au moins une ou deux gouttes de sang sur ses vêtements. Et alors, j'ai découvert la tache

sur le tapis. Ce qui prouvait qu'elle était morte par terre et non pas pendue à la porte.

— D'après vous, elle aurait été étranglée sur le parquet?

— Exactement. Si quelqu'un l'a surprise par derrière, lui a passé la corde au cou et a serré, elle a dû s'évanouir très rapidement. Elle a dû tomber en avant et pendant que l'assassin lui serrait la gorge, il est vraisemblable qu'elle a saigné du nez, d'où cette tache sur le tapis. Après l'avoir tuée, il l'a tout simplement pendue à la porte pour faire croire au suicide.

English réfléchit un instant, puis il eut un signe d'acquiescement :

— Vous avez probablement raison. Alors, c'est un meurtre, d'après vous?

— Je n'en suis pas absolument sûr, mais je ne vois pas comment cette tache serait venue sur le tapis autrement.

— Vous êtes certain que c'était du sang?

— Absolument.

English jeta un coup d'œil à sa montre. Il était déjà de quatre minutes en retard pour son rendez-vous.

— Eh bien, je vous remercie de m'avoir prévenu, inspecteur, dit-il. Je ne m'attendais vraiment pas à ça. Je ne sais qu'en penser. Nous pourrions en reparler une autre fois. Pour le moment, j'ai rendez-vous avec le sénateur. (Il se leva.) Il faut que je m'en aille.

Morilli ne bougeait pas. Il regardait English avec une expression bizarre qui ne plaisait guère à ce dernier.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il d'un ton bref.

— Ça sera comme vous voudrez, monsieur English, mais je pensais que vous préféreriez régler cette question tout de suite. Je n'ai encore pas fait mon rapport, mais il va falloir que je le dépose d'ici une demi-heure.

English fronça les sourcils :

— En quoi votre rapport me concerne-t-il?

— C'est justement à vous de me le dire, répondit Morilli. J'aime bien vous rendre service quand j'en ai l'occasion, mon-

sieur English. Vous avez toujours été très gentil pour moi.

English se dit soudain qu'il y avait quelque chose de tout à fait louche dans la visite de Morilli.

Il se pencha en avant et brancha l'interphone :

— Lois? dit-il. Voudriez-vous prévenir le sénateur que je serai en retard? Je ne pourrai le rejoindre qu'à deux heures.

— Bien, monsieur English.

Il coupa la communication et se rassit.

— Allez-y, inspecteur. Dites ce que vous avez à dire, fit-il d'une voix calme, mais menaçante.

Morilli rapprocha sa chaise et regarda English droit dans les yeux :

— Inutile que je vous parle des sentiments que le district attorney éprouve à l'égard du sénateur Beaumont. Ils sont à couteaux tirés depuis que le sénateur est en place. Tout le monde sait que vous soutenez le sénateur. Si le district attorney peut vous donner du fil à retordre, il le fera pour nuire au sénateur. S'il peut vous compromettre dans un scandale, il ne reculera devant aucun procédé pour y arriver.

— Pour un inspecteur de la Criminelle, vous m'avez l'air très au courant des choses de la politique. C'est bon, disons donc que vous avez raison. Quel rapport cela a-t-il avec Mary Savitt?

— Ça pourrait en avoir beaucoup. Le docteur Richard a dit que votre frère était mort hier soir entre neuf heures et dix heures et demie. Il ne peut pas être plus précis. Il dit que Mary Savitt est morte entre dix heures et minuit. Miss Hopper m'a assuré avoir vu votre frère partir de chez Mary Savitt à dix heures moins le quart, hier soir. Le district attorney va s'empresse de conclure à un double suicide. Votre frère a assassiné la fille, puis il est rentré à son bureau et s'est suicidé. S'il en arrive à cette conclusion, ça va faire un joli scandale dans les journaux et le sénateur, par votre intermédiaire, en pâtira.

English resta un long moment silencieux, tout en fixant Morilli de son regard impassible.

— Et pourquoi me dites-vous tout cela, inspecteur? demanda-t-il enfin.

Morilli haussa les épaules; ses petits yeux noirs évitaient ceux d'English.

— Je ne suis pas seul à savoir que c'est un meurtre, monsieur English. Le docteur Richard prétend qu'il s'agit d'un suicide, mais il n'a pas vu la tache du tapis. S'il était au courant, il changerait d'avis, mais il ne l'est pas, et le district attorney non plus.

— Mais ils seront au courant quand vous aurez fait votre rapport, dit English.

— J'en ai bien peur, à moins que j'oublie de parler de la tache.

English scrutait le visage blême et vide d'expression de Morilli.

— Il y a aussi le témoignage de Miss Hopper, dit-il. Elle a vu Roy quitter l'appartement de la fille, d'après vous. Si elle se met à bavarder, le district attorney fera une enquête. Peut-être même découvrira-t-il la tache.

Morilli sourit :

— Ne vous en faites pas pour Miss Hopper. Je m'en charge. Je sais à quel genre d'activité elle se livre à ses moments perdus. Elle n'a pas la moindre envie de déposer à la barre des témoins. Un avocat futé, genre Sam Crail, risquerait de lui attirer des ennuis. Je lui ai fait comprendre, et elle ne bavardera pas, croyez-moi.

English se pencha en avant :

— Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, qu'il y a fort peu de chances pour que Roy ait assassiné cette fille? Si elle a été effectivement assassinée, et pas par Roy, l'assassin va donc rester impuni?

Morilli haussa les épaules :

— Si le district attorney entend parler de la tache, ce sera votre frère l'assassin, monsieur English. Vous pouvez parier

votre dernier sou là-dessus. D'une façon ou d'une autre, l'assassin s'en tire. A vous de décider. Je parlerai de la tache dans mon rapport, mais étant donné ce que vous avez fait pour moi dans le passé, j'ai pensé que je pouvais bien vous rendre un petit service, puisque j'en avais l'occasion.

— Fort aimable à vous, inspecteur. Je m'en souviendrai. Peut-être vaut-il mieux en effet ne pas mentionner la tache.

— Comme vous voudrez, dit Morilli en se levant. Ravi de pouvoir vous être utile, monsieur English.

— Voyons, reprit English d'un air absent, vous aviez gagné un pari, n'est-ce pas, inspecteur? Combien était-ce, déjà?

Morilli passa l'ongle de son pouce sur sa petite moustache noire avant de répondre :

— Cinq mille dollars, monsieur English.

English sourit :

— Tant que ça?

— Il me semble bien, oui, répondit Morilli, impassible.

— Alors, je vais vous régler. Je suis d'avis qu'il faut toujours payer ses dettes.

— Vous avez bien raison. Et moi je suis d'avis d'en donner aux gens pour leur argent.

— Vous préférez en espèces, je suppose?

— Ça m'arrangerait, oui.

English brancha de nouveau l'interphone :

— Harry? Laissez tomber la commission dont je vous avais parlé tout à l'heure. Je m'occupe de l'inspecteur Morilli.

— Bien, monsieur English.

English se leva et se dirigea vers le coffre-fort encastré dans le mur.

— Votre affaire est bien organisée, monsieur English, dit Morilli.

— Merci du compliment, répondit sèchement English. (Il ouvrit le coffre, en sortit deux liasses de billets qu'il lança sur le bureau.) Je ne vous demande pas de reçu.

— Vous n'en aurez pas besoin, répondit Morilli.

Il s'empara de l'argent, et en vérifia rapidement le montant avant de le fourrer dans sa poche.

English retourna s'asseoir derrière sa table de travail :

— Le district attorney, évidemment, risque de ne pas se fier à votre rapport, dit-il. Il risque d'envoyer quelqu'un perquisitionner chez Mary Savitt, et peut-être même y découvrir la tache.

Morilli sourit :

— C'est peut-être présomptueux de ma part, fit-il avec emphase, mais j'estime que le service que je vous rends vaut son prix. La tache n'existe plus. Je me suis chargé de l'effacer. (Il gagna la porte.) Eh bien! je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Il faut que j'aille au commissariat enregistrer mon rapport.

— Au revoir, inspecteur.

Après le départ de Morilli, English prit une profonde inspiration :

— Eh bien, merde alors! fit-il à mi-voix. C'est du chantage pur et simple! L'enfant de salaud...!

## V

English, du seuil du restaurant, vit le sénateur assis tout seul dans un coin. Son visage maigre trahissait l'impatience et l'irritation.

Le sénateur Henry Beaumont, âgé de soixante-cinq ans, était petit, sec et mince. Son visage ridé avait la couleur du vieux cuir et ses yeux gris d'acier étaient perçants.

Affligé d'une ambition que rien ne pouvait abattre, il espérait bien devenir un jour président. Il avait débuté dans la vie comme laveur de bouteilles dans un drugstore et en tirait un orgueil exagéré. En récompense des services rendus pendant la guerre, on lui avait confié un poste important

dans l'administration des Ponts et Chaussées. C'est à cette époque qu'il avait rencontré Nick English qui cherchait à lancer sa boussole gyroskopique. Beaumont l'avait présenté à des hommes d'affaires influents. Grâce à ces relations, English avait réussi à faire financer son invention.

Quand English s'installa à Essex City, il se souvint de Beaumont et lui écrivit pour lui proposer de le soutenir financièrement s'il voulait bien poser sa candidature comme juge du comté. Beaumont sauta sur l'occasion et, grâce à l'argent d'English, il fut élu.

Mais les réélections devaient avoir lieu dans six mois, et English savait que Beaumont avait des inquiétudes quant au résultat, car l'opposition, qui avait été violente à l'époque de son élection, n'avait pas désarmé.

Le sénateur se leva à demi pour l'accueillir :

— Je croyais que vous ne viendriez jamais, dit-il d'une voix âpre, haut perchée.

— J'ai été retenu, fit English d'un ton sec. (Il s'assit.) Qu'est-ce que nous mangeons ?

Pendant que le sénateur composait son menu, le maître d'hôtel glissa une enveloppe dans la main d'English :

— Ce message est arrivé pour vous il y a dix minutes, monsieur English, murmura-t-il.

English le remercia d'un signe de tête, commanda un steak saignant, des petits pois et une bouteille de bordeaux puis il ouvrit l'enveloppe.

*Tout va bien. Corrine a magnifiquement joué son numéro. Verdict : Suicide au cours d'une crise de dépression nerveuse. Pas de coup dur à craindre. Sam.*

English glissa l'enveloppe dans sa poche et un sourire dur éclaira légèrement son visage.

Dès que le maître d'hôtel eut tourné les talons, le sénateur demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire sur votre frère? Qu'est-ce qu'il fricotait encore, bon Dieu?

English leva sur lui un regard surpris :

— Il y avait des mois que Roy vivait sur les nerfs. Je l'avais prévenu qu'il travaillait trop. Ses nerfs ont flanché et il a choisi la solution la plus facile.

Le sénateur poussa un grognement. Son visage tanné devint cramoisi :

— A d'autres, ce genre d'âneries, fit-il d'un ton féroce, mais sans élever la voix, Roy n'a jamais travaillé dur un seul jour de sa vie. On parle de chantage...

English haussa les épaules et répondit d'un ton détaché :

— Il fallait s'attendre à ce genre de cancons. Trop de gens seraient ravis de faire éclater un scandale. Inutile de vous emballer. Roy s'est suicidé parce qu'il avait des soucis d'affaires. Rien de plus.

— Vraiment? fit Beaumont en se penchant en avant et en regardant English d'un air furibond. J'ai entendu dire qu'il avait essayé de faire chanter une bonne femme et qu'on allait lui retirer sa licence. Est-ce que c'est vrai?

— Parfaitement vrai, mais personne ne s'avisera de le dire à moins qu'il ne veuille être poursuivi en diffamation par moi.

Beaumont se laissa aller en arrière. Une lueur admirative passa dans son regard :

— Ah! c'est comme ça? fit-il.

English acquiesça :

— C'est le commissaire de police qui a commencé l'enquête. Je lui ai parlé. Il n'ira pas plus loin. Ne vous faites donc pas de souci, Beaumont.

Le garçon apportait les steaks. Beaumont attendit qu'il fût parti et reprit :

— Je n'ai peut-être pas de soucis à me faire, mais vous si. Ça va foutre en l'air l'histoire de l'hôpital.

English attaqua son steak et leva les yeux :

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça? Si les types de la

Commission s'imaginaient qu'ils vont me débarquer, ils se font des illusions.

— Ecoutez, Nick, il faut être raisonnable, fit le sénateur avec anxiété. Vous ne pouvez pas vous en tirer comme ça. Des bruits gênants se sont répandus. Vous savez comment ils sont, à la Commission. Si je leur dis que vous voulez donner votre nom à un hôpital, ils vont avoir une attaque.

— Alors attendez que l'affaire soit tassée pour leur proposer la chose. Dans quelques semaines ce sera terminé.

— Mais il y a une réunion la semaine prochaine pour choisir le nom de l'hôpital.

— Eh bien, persuadez-les de retarder la réunion, dit English en levant son verre. Ce bordeaux est formidable. Vous devriez l'essayer, au lieu de boire du scotch à tous les repas.

— Je me fous de votre bordeaux! répliqua le sénateur en s'agitant sur sa chaise. On ne peut pas retarder la réunion. Vous le savez aussi bien que moi.

— Elle sera retardée quand même. Qui a fait construire l'hôpital? Qui l'a financé? Qu'est-ce que ça signifie... la réunion ne peut pas être retardée? Je vous dis, moi, qu'elle le sera et vous pouvez le leur annoncer de ma part!

Beaumont passa son doigt dans son faux col :

— Bon, je vais voir. Mais je vous préviens, Nick, ça va faire du vilain. Rees, le district attorney et la Commission ne peuvent pas vous sentir. S'ils peuvent vous faire du tort, ils ne s'en priveront pas et alors, foutu votre hôpital et tous vos beaux projets!

English repoussa son assiette et sortit son étui à cigares qu'il tendit à Beaumont :

— Ne vous en faites pas pour moi, Beaumont, dit-il calmement. Je suis assez grand pour me défendre.

— Peut-être, mais moi je suis lié à vous, vous comprenez, et s'il vous arrive quelque chose, j'en pâtis également. Je ne peux pas me permettre de prendre de tels risques, même si vous, vous le pouvez.

— Qu'est-ce qui vous arrive? Vous avez peur?

Beaumont haussa les épaules :

— Appelez ça de la peur si ça vous chante. Il faut que je sois prudent. Vous êtes bien sûr d'avoir réglé cette histoire de suicide?

— Celle-là, oui, mais il y a autre chose qui sera dans tous les journaux demain, Roy avait une secrétaire, une certaine Mary Savitt. Elle aussi s'est suicidée, hier soir.

Les yeux de Beaumont manquèrent lui sortir de la tête :

— Bonté divine! Et pourquoi?

English eut un sourire amer :

— Elle était surmenée, elle aussi, peut-être.

— Et vous vous imaginez que quelqu'un va croire ça? Qu'est-ce qu'ils étaient l'un pour l'autre? Est-ce le classique suicide à deux?

— On pourrait appeler ça comme ça, mais il n'y a pas de preuves. Avec un peu de chance, personne n'établira de rapport entre la fille et Roy. J'ai Morilli de mon côté. Il m'a soutiré cinq mille dollars ce matin.

Beaumont avala convulsivement sa salive. Sa pomme d'Adam tressautait dans sa gorge comme une grenouille sur un fourneau.

— Vous avez donné cinq mille dollars à Morilli? Et s'il le dit au commissaire général? C'était peut-être un piège, Nick. Corruption de fonctionnaire, c'est grave, vous savez! Ils seraient ravis de vous coller ça sur le dos. Ça serait le bouquet!

— Ne soyez pas aussi pessimiste, fit sèchement English. Morilli ne dira rien. C'est un ambitieux et il sait bien qu'en se rangeant de mon côté, il risque d'arriver à quelque chose. De toute façon, je l'ai payé en espèces, avec des billets dont on ne peut pas retrouver l'origine. (Il repoussa sa chaise.) Ah! il faut que je retourne à mon bureau. Ne vous cassez donc pas la tête. Tout ça se tassera.

Beaumont se leva :

— Mais pourquoi se sont-ils tués, ces deux-là? demanda-t-il. Il doit y avoir une raison.

English signa la note que lui apportait le garçon et laissa un bon pourboire.

— Bien sûr, il doit y avoir une raison, dit-il. Et j'ai bien l'intention de la découvrir.

## VI

Peu après six heures, ce même jour, Crail passa voir English à son bureau.

— J'ai ouvert le coffre de Roy, commença-t-il sans préambule. Il y avait vingt mille dollars dedans... en liquide.

English n'en revenait pas :

— Vingt mille? répéta-t-il.

— Oui; en billets de cent. Qu'est-ce que tu en dis?

— Alors ça, c'est incroyable! Où a-t-il pris cet argent?

Crail hocha la tête :

— Pas la moindre idée. J'ai pensé que tu préférerais être mis au courant tout de suite.

— Tu as bien fait.

Debout au milieu de la pièce, English regardait fixement le tapis en se frottant la nuque, le regard sombre.

— Demandez-moi l'appartement de Miss Clair, Lois, s'il vous plaît.

Crail tendit la main pour prendre un cigare.

— Je boirais bien un verre si tu avais quelque chose à m'offrir, dit-il. J'ai bien travaillé, aujourd'hui.

English lui désigna le bar installé contre un mur :

— Sers-toi.

Puis il poursuivit au téléphone :

— Julie? C'est Nick. Je vais être retenu de nouveau. Oui, je suis désolé, mais je ne peux pas aller au cinéma. Sam vient de m'apporter une nouvelle, c'est à propos de Roy. Je te raconterai. Je suis désolé, Julie. Je passe mon temps

à te faire faux bond. Dis-moi, est-ce que tu veux que Harry t'accompagne? Il est encore ici au bureau, et il serait fou de joie. (Il écouta un instant, puis fronça les sourcils.) Bon, tant pis. Je pensais que tu avais envie de voir quelqu'un. Je te verrai au club à neuf heures. A tout à l'heure.

Il raccrocha.

Crail lui passa un whisky-soda :

— Tu sais probablement ce que tu fais, Nick, dit-il, mais ce n'est pas moi qui pousserais une jolie fille comme Julie à se faire accompagner au cinéma par Harry Vince : il est trop beau garçon pour qu'on courre un risque pareil.

— Et pourquoi pas? Ça lui aurait un peu changé les idées, à Julie. (Il sourit.) Tu ne t'imagines pas que Julie aurait l'idée de filer avec un gamin comme Harry! Ne dis pas de bêtises. L'ennui chez toi, Sam, c'est que tu as toujours l'esprit aussi mal tourné.

— Tu dois avoir raison, fit Crail en riant. Mais ça rend bien des services, à la longue. Alors, elle sort avec lui?

— Ça ne te regarde pas, répondit English en s'asseyant, mais si ça peut te rassurer, non. Elle préfère attendre que je puisse l'emmener.

— Tu as de la chance, fit Crail envieux. Chaque fois que je veux sortir une fille, il faut au moins que je lui paye un vison pour qu'elle accepte.

— Il faudrait que tu perdes un peu de ton lard. Pour l'instant tu n'es pas très séduisant. Qu'est-ce que tu as trouvé d'autre dans le coffre?

Crail alluma son cigare et souffla avec précaution sur le bout incandescent.

— J'ai l'impression qu'il était sur le point de décamper, fit-il. Il y avait deux tickets d'avion pour Los Angeles, le fric, son testament et une alliance en or et platine.

— Mais comment diable a-t-il fait pour se procurer tout cet argent? demanda English.

— Pourquoi diable s'est-il suicidé? rétorqua Crail. C'est ça qu'il est important de savoir.

English acquiesça. Il resta silencieux un long moment, puis il demanda brusquement :

— Quelle a été la réaction de Corrine, Sam?

— Ça lui a porté un sale coup. Elle ne voulait pas me croire jusqu'à ce que je lui montre une ou deux lettres. Alors, elle s'est effondrée. Je crois qu'elle ne te porte pas dans son cœur. Tu ferais bien de l'avoir à l'œil. Si elle peut te faire une vacherie, elle ne s'en privera pas.

English haussa ses larges épaules :

— Elle n'est pas la seule. Et après? Le coroner, ça lui a suffi?

— Bien sûr, mais il n'est quand même pas tombé de la dernière pluie. Tout ce qu'il voulait, c'était un mobile et je le lui ai donné : dépression nerveuse provoquée par le surmenage.

English prit un cigare, l'alluma et jeta l'allumette dans la corbeille à papiers :

— Mary Savitt a été assassinée, Sam.

Craill se raidit :

— Qu'est-ce qui te fait dire ça?

— J'ai eu la visite de l'inspecteur Morilli. Tu le connais, Morilli?

Craill acquiesça.

— Il a découvert que c'était un meurtre, reprit English qui raconta à Craill l'histoire de la tache de sang sur le tapis.

Le visage poupin de Craill reflétait son anxiété :

— C'est Roy qui a fait le coup?

— Pourquoi dis-tu ça?

— Je ne sais pas, répliqua Craill, les sourcils froncés. Ça m'est tout de suite venu à l'idée. Voyons un peu : ils avaient une liaison. Ils s'apprêtaient à partir ensemble. Elle a peut-être décidé tout d'un coup que ça ne lui suffisait pas. Roy était marié. Il pouvait la plaquer à sa guise. Elle lui explique au dernier moment qu'elle ne veut plus partir. Roy perd la tête, il l'étrangle, camoufle ça en suicide. Il retourne à son bureau, est pris de panique et se tire une balle dans la tête.

English sourit. Son regard était glacial :

— Tu as vite fait d'arranger l'histoire.

— Le district attorney ira tout aussi vite, répondit Crail simplement. C'est une sale affaire, Nick.

— Pas autant qu'on pourrait croire. Morilli m'a promis de la boucler. Pour apaiser les affres de sa conscience, je lui ai allongé cinq mille dollars.

Crail siffla :

— Il n'est pas tombé sur la tête, le poulet! Il a de l'idée.

— Si quelqu'un a tant soit peu de valeur, il a toujours des idées. Je ne regrette pas cet argent. Il m'a sorti d'un drôle de pétrin.

— Tu crois que c'était Roy?

— Pas la moindre chance. Roy n'aurait jamais tué personne. Je le connaissais comme moi-même. Autre chose encore : Roy ne se serait pas non plus suicidé. (Il se leva et se mit à arpenter la pièce.) Si Mary Savitt a été assassinée, Roy l'a été aussi. Qu'est-ce que tu en dis?

— Mais c'est insensé, voyons! La police a dit que Roy s'était suicidé. Il y avait ses empreintes...

— Ne sois pas idiot, Sam. Quelqu'un a camouflé en suicide le meurtre de Mary Savitt. Et celui de Roy également. Ce n'était pas compliqué. Il lui suffisait de se procurer le pistolet de Roy, de tuer Roy avec, d'appuyer les doigts de Roy sur l'arme, et de filer.

— Mais qui pouvait avoir envie de tuer Roy?

— Beaucoup de gens, Sam. Roy n'était pas un personnage sympathique.

— Peut-être, mais pourquoi les tuer, lui et elle? Pourquoi elle?

— Je ne sais pas. Roy faisait peut-être chanter quelqu'un et Mary Savitt pouvait être au courant. Ils travaillaient ensemble au bureau. L'assassin a probablement pensé qu'il était plus prudent de les éliminer tous les deux. C'est dans le domaine du possible.

Crail but une gorgée de whisky :

— Et si c'était Corrine? suggéra-t-il. L'épouse bafouée. Elle avait vraiment un bon mobile, si ces deux-là ont vraiment été assassinés.

English hochâ la tête :

— Non. Corrine n'aurait jamais eu la force d'accrocher cette fille à la porte de la salle de bains. Ce n'est pas le genre de mise en scène qu'une femme imaginerait.

— Elle a peut-être engagé quelqu'un pour le faire.

English hochâ de nouveau la tête :

— Tu oublies les vingt mille dollars, Sam. C'est probablement le produit d'un chantage. Supposons que Roy ait voulu frapper un grand coup avant de s'en aller. Il a peut-être été un peu fort. La victime s'est dit qu'elle allait mettre fin aux activités de Roy une fois pour toutes et, pendant qu'elle y était, elle a supprimé aussi Mary? Qu'en dis-tu?

Crail grattait son cou de taureau d'un ongle soigneusement manucuré.

— Tu as l'intention d'en parler à Morilli?

— Certainement pas. Tu t'imagines que je tiens à ce qu'on sache que Roy était un maître chanteur?

Crail haussa les épaules.

— L'assassin a dû se dire que c'était précisément pour cette raison qu'on étoufferait l'affaire. Et il ne s'est pas trompé.

English eut un sourire amer :

— Ça ne m'étonnerait pas. Tu as parlé de l'argent à Corrine?

— J'ai préféré t'en parler avant.

— Tu as bien fait. Laisse l'argent dans le coffre pour le moment. Et occupe-toi de l'assurance dont je t'ai parlé. Arrange-toi pour que Corrine touche ce qu'il faut, et dis-moi combien je te dois. Si les vingt mille dollars proviennent vraiment d'un chantage, il ne faut pas que Corrine les touche.

— Bon, je vais m'en occuper. Autre chose, Nick. Quel-

qu'un m'a proposé de racheter l'affaire de Roy. Quatre mille dollars cash. Veux-tu que je vende?

English s'immobilisa et fit volte-face :

— Qui est cet acheteur?

Craïl haussa les épaules :

— Hurst. Il n'a pas voulu me donner le nom de son client.

— Il est avocat, n'est-ce pas?

— Mon Dieu... disons marron et n'en parlons plus.

— Quatre mille?

— Oui. Corrine veut vendre.

— Comment se fait-il qu'elle soit au courant avant moi?

— Hurst s'est adressé à elle directement. Il lui a téléphoné à neuf heures ce matin. Il ne voulait pas avoir affaire à moi. Malheureusement, Corrine était en pleine crise de larmes. Elle me l'a envoyé. Je lui ai demandé d'attendre quelques jours et je lui ai dit que nous étions sûrs d'avoir une offre plus intéressante.

— Je me demande qui peut bien avoir envie d'acheter une affaire comme celle-là pour quatre mille dollars sans même demander à consulter la comptabilité.

— Les gens sont cinglés, en général. Il y a longtemps que j'ai cessé de me poser des problèmes à ce sujet.

— Eh bien, pas moi, fit English d'un air sombre. Si quelqu'un offre tout cet argent pour une entreprise qui n'a pas eu un seul client en neuf mois, c'est qu'il en sait plus long sur l'affaire que je n'en sais moi-même. Réponds à Hurst que ce n'est pas à vendre. Je te trouverai un acheteur, et pour sept mille dollars. Dis-le à Corrine et donne-lui un chèque. Occupe-t'en dès demain.

— Et qui est cet acheteur?

— Un nommé Leon. Edward Leon. Il viendra te voir demain dans la journée, te donnera son chèque et tous les détails que tu voudras, répondit English. Et n'oublie pas, Sam : je ne connais pas Leon et il ne me connaît pas. Compris?

— Hé, minute, Nick. Mets-moi au courant, quand même! Qu'est-ce que tu veux faire exactement?

English s'arrêta devant Crail.

— Quelqu'un a tué Roy. Quelqu'un est extrêmement pressé de racheter son affaire. Je veux savoir si l'assassin et l'acheteur sont une seule et même personne. C'est ce qui s'appelle suivre une intuition. C'est Ed Leon qui va me renseigner. Voilà ce que j'ai l'intention de faire.

— Comme tu voudras, mais qu'est-ce que tu feras une fois que tu auras trouvé l'assassin de Roy?

English dévisagea longuement Crail d'un regard sombre.

— Je considère cette affaire comme personnelle. Quelqu'un a tué mon frère et ça ne me plaît pas. Puisque la police ne peut pas s'en occuper j'enterrerai moi-même mes morts. C'est le moins que je puisse faire.

Après le départ de Crail, English se rendit dans le bureau de réception. Lois était toujours là, au standard, occupée à marquer les rendez-vous d'English.

— Essayez de m'avoir Ed Leon au téléphone, Lois, il est quelque part à Chicago, mais je ne sais pas son numéro.

— Tout de suite, monsieur English, dit Lois en s'affairant avec ses fiches.

English retourna à son bureau et ferma la porte. Il se mit à arpenter la pièce, en réfléchissant. Au bout de dix minutes, le téléphone sonna.

— J'ai M. Leon au bout du fil, monsieur English, lui dit Lois.

— Bravo, mon petit.

On entendit un déclic, et English enchaîna :

— C'est toi, Ed?

— En personne, à moins qu'un enfant de salaud ne se soit introduit dans mon costume, répondit une voix. Tu m'as arraché à une séance avec une blonde. Il m'a fallu deux bons mois pour la persuader de venir voir mes estampes japonaises, et voilà que tu t'arranges pour me casser les pieds au moment psychologique. Qu'est-ce que tu veux?

— Toi. Prends le premier avion demain matin. J'ai un boulot qui te va comme un gant.

— J'en veux pas, de ton boulot! Ce que je veux, c'est qu'on me fiche la paix, fit Leon, inquiet. Si t'as rien d'autre à me dire, je vais raccrocher avant que cette sauterelle réussisse à défoncer la porte.

— J'ai besoin de toi, fit English d'une voix sèche. Un boulot important, Ed, et tout à fait dans tes cordes, sinon je ne t'aurais pas appelé. Passe-moi un coup de fil en arrivant. Je te donnerai rendez-vous quelque part. Je veux que personne ne sache que nous travaillons ensemble. Tu as bien compris?

— Pas un mot, soupira Leon. Je vois que je n'ai qu'à me résigner. Ça va me rapporter du fric?

— Cinq sacs, fit English.

Leon émit un sifflement prolongé :

— Ce bruit que tu viens d'entendre, c'est mon hélicoptère qui atterrit sur ton toit, dit-il, tout excité, avant de raccrocher.

## CHAPITRE III

### I

Julie avait depuis longtemps appris à ne pas faire attendre English et elle était toute habillée et prête à partir quand il téléphona pour lui dire qu'il ne pouvait l'accompagner au cinéma.

Quand il eut raccroché, elle déposa lentement l'écouteur et se regarda dans la glace de la cheminée. Elle se dit machinalement qu'elle était très en beauté et que son écharpe verte faisait ressortir ses yeux et ses cheveux roux mieux encore qu'elle n'avait cru.

English lui avait dit qu'il dînerait avec elle au club à neuf heures. Elle consulta sa montre. Il était six heures et quart. Elle avait donc deux heures de libres avant d'aller le rejoindre.

Elle décrocha le téléphone et appela le bureau d'English. Ce fut Lois qui répondit et la bouche de Julie se crispa. Lois lui déplaisait souverainement, et elle avait de bonnes raisons de penser que c'était réciproque. Tout le monde s'était aperçu qu'elle était amoureuse d'English, sauf l'intéressé, naturellement.

— Oh! Lois, ici Julie, dit Julie d'une voix animée. Est-ce que Harry est là? Je voudrais des billets pour le théâtre.

— Oui, il est là, répondit Lois avec froideur. Un instant, Miss Clair.

Elle s'obstinait à l'appeler « Miss Clair », bien que Julie l'eût priée à plusieurs reprises de l'appeler par son prénom.

— Bonsoir, Julie, fit la voix de Harry. J'allais justement partir. Je peux faire quelque chose pour vous?

— Je voudrais deux billets pour la pièce de samedi, Harry, fit Julie, s'efforçant d'être calme. Je voulais demander à Nick de me les apporter, mais notre rendez-vous est décommandé. Il ne sera libre qu'à neuf heures, et je dois voir les gens à qui je les ai promis avant. Est-ce que vous pourriez les déposer au club de Nick? J'irai les chercher.

— Mais oui, bien sûr. Je rentre justement chez moi. Je vais les mettre dans une enveloppe à votre nom.

— Merci mille fois, Harry, fit Julie.

Elle raccrocha, prit rapidement son sac et ses gants et quitta l'appartement. En bas, elle demanda au portier de nuit de lui appeler un taxi. Pendant qu'elle attendait, elle alluma une cigarette et remarqua avec ennui que ses doigts tremblaient.

— Où voulez-vous aller, madame? demanda le portier qui revenait dans le hall.

— A l' Athletic Club.

Il ouvrit la portière du taxi, prit Julie par le coude pour l'aider à monter et donna l'adresse au chauffeur.

Le taxi filait malgré la circulation intense et, au moment où le chauffeur s'apprêtait à tourner dans Western Avenue, Julie se pencha en avant et dit :

— J'ai changé d'idée. Emmenez-moi au 5 de la Vingt-septième Rue, s'il vous plaît.

— Okay, Miss, répondit le chauffeur en lui adressant un sourire par-dessus son épaule. Mon vieux disait toujours que c'est parce que les bonnes femmes changent toujours d'idées qu'elles en ont de plus propres que les hommes.

Julie se mit à rire :

— Il avait probablement raison.

Dix minutes plus tard, le chauffeur ralentit et s'arrêta :  
— Nous y voilà, Miss.

Julie le paya, le remercia et se mit à remonter d'un pas vif une petite rue tranquille et sombre qui aboutissait au fleuve. Elle jetait de temps en temps un coup d'œil derrière elle, mais la rue était déserte. Elle ralentit soudain, et se retourna.

Après un bref coup d'œil à droite et à gauche, elle leva les yeux sur l'immeuble sombre qui se trouvait en face d'elle. S'étant assurée que personne ne l'observait, elle s'engagea dans une ruelle étroite et sombre qui menait à la berge.

Une légère brume blanche montait du fleuve et la sirène d'un remorqueur hulula tristement au loin.

Elle s'arrêta de nouveau, inspecta encore les environs, franchit la porte d'entrée d'un immeuble haut et étroit et se retrouva dans un vestibule obscur. Elle avança sans hésiter dans le noir comme si les lieux lui étaient familiers.

Une porte s'ouvrit tout près d'elle.

— Julie?

— Oui.

Elle franchit la porte dans le noir. La lampe s'alluma et elle se retourna, souriante, au moment où Harry Vince la prenait dans ses bras.

— Tu parles d'une veine, mon amour, dit-il. Je m'étais résigné à passer une soirée sinistre. Je croyais qu'il devait t'emmener au ciné.

Elle lui passa un bras autour du cou et appuya son visage contre le sien.

— Sam est arrivé au dernier moment, dit-elle. Oh! Harry, il y a si longtemps... Embrasse-moi.

Harry l'embrassa et la tint serrée contre lui, son cœur battant à tout rompre.

— Nous avons si peu de temps, mon amour, dit-elle en se dégageant pour le regarder. Ne parlons pas. Ne perdons pas une minute.

— J'attendais ce moment avec autant d'impatience que

toi, dit Harry. Donne-moi ton manteau. Il y a du feu dans l'autre pièce. Allons là-bas.

Elle quitta son manteau et, passant devant Harry, elle pénétra dans une confortable chambre à coucher où l'accueillit un bon feu de cheminée. La pièce n'était illuminée que par les grandes flammes orange qui projetaient des ombres dansantes et donnaient à la chambre une atmosphère intime.

— N'allume pas, Harry.

Il referma la porte, s'y adossa et contempla Julie.

Il était toujours fasciné par la rapidité avec laquelle elle se déshabillait. Elle tira sur une fermeture éclair, puis sur une autre et, en une seconde, elle était debout devant lui, nue et ravissante.

— Julie, tu es la plus belle chose du monde, dit-il d'une voix rauque.

Elle lui tourna le dos, s'agenouilla devant le feu et tendit ses mains aux flammes.

— Il n'y a que toi qui puisses me dire ça, Harry, et m'en convaincre.

Il s'approcha d'elle, s'agenouilla à son côté, passa son bras autour de sa taille et l'attira contre lui.

— Je ne vis que pour ces moments-là, dit-il. J'ai l'impression que la terre s'arrête de tourner et qu'il n'y a plus que toi et moi au monde.

Elle leva les yeux sur lui, lui glissa les bras autour du cou, et, tirant sa tête à elle, elle écrasa ses lèvres sur les siennes.

L'horloge, sur la cheminée, sonna huit heures, et Julie se redressa à demi.

— Ne bouge pas, mon amour, dit Harry dans le noir en passant son bras autour d'elle. Tu as encore une heure.

— Non, une demi-heure seulement. Il ne faut pas que je le fasse attendre.

— Julie, on ne peut pas continuer comme ça indéfiniment, dit Harry, son visage contre le sien. Est-ce que tu ne

peux pas lui parler? Lui dire que tu ne veux plus rester avec lui?

Il la sentit se crispier et sa voix trahit son angoisse quand elle répondit :

— Mais voyons, Harry, qu'est-ce que tu racontes? Tu sais bien que Nick ne renoncera jamais à moi. Et d'ailleurs, comment vivrait-on? Ne recommençons pas cette discussion, je t'en prie. Tu sais très bien que ça ne nous mènera à rien.

— Mais c'est dangereux. Si jamais il apprenait...

— Il n'apprendra rien du tout.

— Qu'est-ce que tu en sais? Il n'est pas idiot. Peut-être même qu'il nous soupçonne déjà.

— Mais non! Il a même suggéré ce soir que tu m'emmènes au ciné.

— Bon Dieu! Et qu'est-ce que tu as dit?

— Que je ne voulais aller au cinéma qu'avec lui.

Harry demeura un instant silencieux. Il contemplait de l'autre côté de la pièce les flammes qui projetaient des ombres mouvantes au plafond.

— Si jamais il s'en aperçoit, dit-il après un long silence, il nous tuera. Il ne prendra même pas la peine de réfléchir. Il commencera par nous tuer et chargera Crail d'arranger les choses.

— Tu dis des bêtises, mon amour, dit Julie en lui effleurant le visage. Nick ne ferait jamais une chose pareille. Il est bien trop préoccupé par sa carrière pour risquer de la compromettre. Tu te rends compte, il m'a dit qu'il voulait donner son nom à un hôpital. Il ne ferait jamais ça.

Harry n'était pas convaincu :

— Je n'en suis pas tellement sûr. Si jamais il nous attrape...

— Mais il n'y a aucun danger. Je t'en prie, ne sois pas absurde, Harry. Il ne peut plus savoir, maintenant.

Harry se redressa sur son séant :

— Comment ça, maintenant?

— Maintenant que Roy est mort.

— Quel rapport entre Roy et nous?

Elle hésita, puis, comme pour se débarrasser de ce qu'elle avait à dire, elle lâcha d'une traite :

— Roy était au courant. Il y a six mois qu'il me faisait chanter.

Harry se raidit, et une terreur panique lui étreignit le cœur. Il se rendit compte alors de la peur que lui inspirait English et à quel point il redoutait que ce dernier apprît sa liaison avec Julie.

Il sortit du lit, endossa une robe de chambre et alluma une lampe de chevet.

— Roy était au courant? répéta-t-il, le visage livide.

Julie se tourna sur le côté, couvrant ses seins avec ses mains.

— Oui, il savait. Maintenant qu'il est mort, je peux bien te le dire.

Harry en avait la nausée :

— Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant? demanda-t-il, la voix cassée.

— J'avais peur de te perdre. Je sais bien ce que tu ressens à l'égard de Nick, et je comprends fort bien. Si tu avais su que Roy était au courant, tu aurais peut-être cessé de me voir et je n'aurais pas pu le supporter, Harry.

Harry alla se verser un plein verre de whisky. Sa main tremblait.

— Tu en veux? demanda-t-il.

— Non, mon chéri. Ne fais pas cette tête-là. Tout ira bien, je t'assure, puisque Roy est mort.

Harry vida son verre, alluma une cigarette et revint s'asseoir sur le lit. Il offrit une cigarette à Julie et, comme sa main tremblait trop fort, il posa le briquet à côté d'elle sur la couverture.

— Comment est-ce arrivé? Tu dis qu'il te faisait chanter?

Elle acquiesça tout en allumant sa cigarette :

— C'était un vrai cauchemar, Harry. J'ai cru devenir folle. Un jour, Roy est venu me voir. Il y a à peu près six ou sept mois. Je ne comprenais absolument pas pourquoi il

me rendait visite. Je le connaissais à peine, tu sais. Il n'a pas tourné autour du pot. Il m'a dit: « Vous allez m'apporter deux cents dollars à mon bureau tous les vendredis, Julie. » Je ne peux pas vous obliger à venir, bien entendu, mais je peux dire à Nick que vous avez une liaison avec Harry » Vince. Est-ce que vous me payez ou est-ce que je préviens » Nick? » Et voilà. J'étais tellement terrorisée que je n'ai même pas songé à lui demander comment il savait. Je lui ai dit que je paierais, et tous les vendredis, j'ai payé.

— Le salaud! fit Harry sauvagement, en serrant les poings. C'est donc bien vrai, ce qu'on raconte, que c'était un maître chanteur. Le salaud, le fumier!

— Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'ai été soulagée quand Nick m'a dit qu'il s'était suicidé. Ma vie était devenue un enfer. Toutes les semaines, j'allais à cet affreux petit bureau et je lui tendais l'argent. Il était assis à sa table de travail, tout souriant, et il y avait aussi cette petite garce brune qui était avec lui, tout sourire, elle aussi.

Harry l'écoutait à peine. L'angoisse l'étreignait.

— Tu crois qu'il a mis Corrine au courant? demanda-t-il. Si elle allait trouver Nick?

— Pourquoi veux-tu qu'il le lui ai dit? fit Julie, légèrement impatientée. Il n'y avait vraiment pas de quoi être fier. D'ailleurs, dans ce cas, elle aurait déjà prévenu Nick. Non, rassure-toi, ils étaient seuls à le savoir. Et maintenant, ils sont morts tous les deux.

— Mon pauvre ange, dit Harry en l'étreignant. Tu aurais dû me prévenir plus tôt. En tout cas, je vais te rembourser. Combien t'a-t-il soutiré?

— Oh! je t'en prie, ne parlons pas de ça. Je me suis débrouillée avec ce que je gagnais. Et maintenant, c'est fini. (Elle se glissa hors du lit.) Il faut que je m'habille.

— Mais je ne veux pas que tu perdes tout cet argent! protesta Harry.

— N'en parlons plus. C'est payé et oublié. Je t'en prie, Harry...

Harry se mit à marcher de long en large.

— Julie, fit-il brusquement, est-ce qu'on ne pourrait pas partir ensemble? Est-ce qu'il faut vraiment qu'on coure tous ces risques? Ce n'est pas comme si vous étiez mariés...

Julie s'immobilisa, un bas enfilé, l'autre à la main, le regard las.

— Et qu'est-ce qui nous arriverait? Nick est tellement puissant. Je ne serais jamais plus engagée nulle part, et tu ne retrouverais jamais de travail. Il y veillerait, tu sais. Il est tellement dur, tellement exclusif... Il nous retrouverait et rendrait le reste de notre vie épouvantable. Soyons patients, Harry. C'est déjà bien beau qu'on puisse se voir comme ça de temps en temps. Il se passera peut-être quelque chose. Ne faisons rien d'absurde ou de dangereux.

— Mais c'est encore bien plus dangereux. On le trompe en ce moment, mais si on parlait ensemble, il ne pourrait pas nous accuser de ça.

— Il nous retrouverait, Harry. Il ne renoncera jamais à moi.

— Mais il n'est quand même pas le Dieu tout-puissant! Je sais qu'il est très influent, mais bon sang, il ne pourra pas m'empêcher de gagner ma vie. Ça ne tient pas debout, Julie.

Julie enfila sa robe, mit ses chaussures et se dirigea vers la coiffeuse où elle s'assit pour refaire son maquillage.

— Dis quelque chose, au moins, Julie, fit-il anxieusement. Tu ne te rends pas compte que c'est encore plus dangereux que de partir?

Elle se tourna pour le regarder :

— Très bien, je vais te dire la vérité. Il y a des semaines que je sais qu'on devrait tout dire à Nick et s'en aller, mais je n'en ai pas le courage. Il y a des choses auxquelles il m'est difficile de renoncer. Tu ne te rends pas compte de ce que ça représente d'avoir Nick derrière moi. Sans Nick, je ne chanterais pas dans le meilleur cabaret de la ville. Je n'aurais pas ce merveilleux appartement et tous ces vêtements. Je n'aurais pas de crédit ouvert dans les grands

magasins. Je ne pourrais pas acheter tout ce qui me passe par la tête sans même me demander d'où vient l'argent. Je n'aurais pas, chaque fois que je sors, tous les hommes en vue de la ville pour m'escorter. Je n'aurais pas ma voiture. Si je plaquais Nick, j'aurais une vie totalement différente, et qui ne me plairait pas.

Harry s'assit, le visage crispé.

— Je vois, dit-il d'une voix neutre et lasse. Je n'avais pas envisagé la question sous cet angle.

Julie se leva et se serra contre lui :

— Harry, mon amour, je t'adore, et j'essayerai de te rendre heureux. Sois patient. Je suis sûre que tout finira par s'arranger. Il faut que je m'en aille, mon chéri. Je reviendrai dès que je pourrai. Donne-moi mon manteau, veux-tu? Je vais être en retard si je ne me dépêche pas.

Quelques minutes plus tard, Julie arriva silencieusement à l'entrée de la ruelle et inspecta les environs. La rue était vide. Elle se mit en route d'un pas pressé, à la recherche d'un taxi.

Dans l'ombre d'un porche, adossé au mur, un homme en complet brun, coiffé d'un feutre marron, la regardait partir. Il mâchonnait lentement du chewing-gum. Il demeura dans l'ombre jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis il se dirigea rapidement vers le fleuve, en sifflotant silencieusement.

## II

Ed Leon prit possession de l'Agence Eclair deux jours après qu'English l'eut convoqué de Chicago.

Leon, grand et maigre, était tout en bras et en jambes. Les gens, à le voir, le prenaient volontiers pour un gars pas très malin et parfaitement inoffensif. Il avait un visage bo-

nasse, bronzé par le soleil, et, à première vue, il pouvait passer pour un modeste paysan visitant la grand-ville.

On avait toujours l'impression qu'il couchait tout habillé depuis une semaine, et un vieux feutre défraîchi rejeté sur la nuque lui ornait le chef en permanence. Ses cheveux, déjà rebelles de nature, partaient dans tous les sens, car il ne faisait aucun effort pour les discipliner. Il se les faisait couper de temps en temps et, à l'occasion, se donnait un coup de peigne quand il trouvait un peigne, ce qui était fort rare.

Personne n'aurait pu croire que c'était un des détectives privés les plus qualifiés du pays. Il avait débuté comme reporter criminel, mais il avait un tel talent pour trouver des informations sur les activités criminelles des politiciens et gens de cette espèce, que le district attorney avait préféré le voir travailler dans son propre bureau plutôt que dans un journal, ce qui limitait les dégâts. Attaché comme enquêteur au bureau du procureur, Leon avait fait un travail aussi remarquable que peu rémunérateur.

Il avait fait la connaissance d'English peu après que celui-ci eut lancé sa boussole, et ils étaient devenus bons amis. Leon avait demandé à English une avance de capitaux pour ouvrir sa propre agence. English connaissait Leon de réputation et s'était dit que cet investissement serait vraisemblablement profitable. Il avait donc aidé Leon, et au bout de deux ans, celui-ci avait pu le rembourser avec intérêts, l'affaire ayant rapporté un joli petit bénéfice. Son agence était maintenant l'une des meilleures de Chicago et Leon employait quatre enquêteurs, trois privés et toute une équipe de jeunes personnes à la page.

Tout en examinant le petit bureau minable qui avait appartenu autrefois à Roy, Leon se disait qu'il n'aurait jamais dû laisser English le convaincre d'accepter ce boulot. Il allait gagner pas mal d'argent, bien sûr, mais l'idée de passer le plus clair de son temps dans ces deux pièces, alors qu'il avait à Chicago un luxueux bureau climatisé, ne lui disait rien du tout.

Il tira machinalement sur son long nez tout en errant dans la pièce, le visage pensif, le regard attentif. Il passa deux heures à vérifier tous les dossiers, à examiner tous les tiroirs et placards, avec cette minutie acquise grâce à de longues années d'expérience au cours desquelles il avait appris que le moindre détail a de l'importance, que chaque chose a une raison d'être et que si on cherche assez longtemps, on finit toujours par dénicher un indice intéressant.

Ce ne fut qu'en examinant la cheminée qu'il découvrit le pot aux roses. En apercevant le petit objet accroché dans la hotte du foyer, il haussa les sourcils et sortit de sa poche une petite lampe plate qu'il braqua sur la chose. C'était un microphone, minuscule, mais d'un type perfectionné. Les fils qui y étaient reliés passaient dans une fente et rejoignaient le bureau de réception. Leon gagna donc l'autre pièce et, après des recherches approfondies, y retrouva les fils, habilement dissimulés entre les lattes du plancher, ils traversaient la pièce et gagnaient la porte donnant accès au couloir.

Il retourna à son bureau et se mit à siffloter gaiement tout en se lavant les mains pour les débarrasser de la suie et de la poussière.

Pour un début, songeait-il, ce n'était pas si mal. Quelqu'un voulait donc entendre toutes les conversations qui pouvaient se tenir dans ce bureau. Le microphone semblait être installé depuis pas mal de temps. C'était donc aux faits et gestes de Roy English qu'on s'intéressait, à ce qu'il disait ou à ce qu'on lui disait.

Leon se demandait si le micro était encore branché et si on allait surveiller ses propres conversations. Il était bien décidé — quand l'immeuble serait fermé pour la nuit — à essayer de suivre plus loin la trace des fils électriques. Mais pas pendant les heures de bureau.

English lui avait dit que le concierge, Tom Calhoun, était plutôt serviable, et Leon décida d'aller lui faire une petite visite avant d'attaquer sa journée de travail.

Il découvrit Tom Calhoun à la chaufferie, en train de sculpter soigneusement une maquette de bateau dans un bloc de bois tendre, à l'aide d'un couteau de poche d'aspect redoutable.

Calhoun, un grand gaillard corpulent, arborait une paire de moustaches qui évoqua immédiatement pour Leon une poignée d'algues sèches. Son crâne dégarni était coiffé d'un melon poussiéreux et son gilet, qu'il portait ouvert et retenu par une lourde chaîne de montre dorée, était maculé de taches de nourriture. Il dévisagea Leon avec un intérêt mitigé et lui adressa un bref signe de tête :

— Salut, dit-il. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

Leon rapprocha une chaise du concierge et y installa sa longue carcasse.

— J'ai un ulcère, dit-il. Tous les jours, à midi, je le ravitaille en whisky. Malheureusement, j'aime pas boire tout seul. Quand un gars se met à boire en suisse, il signe son arrêt de mort. Je me suis dit que peut-être vous pourriez me tenir compagnie, mais si vous ne buvez pas d'alcool, ne vous gênez pas pour le dire; j'irai ailleurs.

Calhoun déposa son bateau et se pencha en avant :

— Vous avez frappé à la bonne porte, mon vieux, mais dites donc... j'aurais jamais cru que le whisky risquait de faire du bien à un ulcère?

Leon sortit de sa poche une flasque de « Johnny Walker » et la brandit à bout de bras.

— Faut savoir affirmer son indépendance, dit-il. Si je donnais à mon ulcère ce qui lui convient, il ne voudrait plus me quitter. Le whisky, c'est bon pour ma pomme, alors, j'en bois. Vous avez un verre? Ou même deux?

Calhoun alla chercher sur une étagère deux verres en carton.

— Je peux pas faire mieux, dit-il pour s'excuser après avoir soufflé sur ses verres pour enlever la poussière.

Il regarda Leon verser deux bonnes rasades, s'empara avidement d'un des gobelets et en renifla le contenu :

— Ça, c'est de la camelote! fit-il. A la bonne vôtre, chef! Il vida son verre d'un trait, soupira, fit claquer ses lèvres, s'essuya la bouche avec le dos de la main et reposa son verre.

Leon, qui n'avait bu qu'une toute petite gorgée, se pencha pour le lui remplir.

— Je suis le nouveau locataire, dit-il. Ed Leon, je m'appelle. J'ai repris l'Agence Eclair.

Calhoun eut l'air surpris :

— Content de vous connaître. Moi, je m'appelle Tom Calhoun. L'Agence Eclair, hein? Vous avez pas perdu de temps!

— Oh! c'est rien! Si vous aviez vu ma mère tomber un gars! fit Leon d'un air détaché. C'est dans le sang.

Il fronça les sourcils, hocha la tête et poursuivit :

— Les affaires n'ont pas l'air bien brillantes, ce matin. J'ai pas vu un chat.

— Oh! ça viendra, fit Calhoun, encourageant, en lampant son whisky. Le dénommé English devait savoir ce qu'il faisait. Il turbinait drôlement. J'ai encore pas compris pourquoi il s'était suicidé. Evidemment, son suicide, ça va peut-être ralentir un peu les affaires pour vous, mais pas longtemps.

Leon prit deux cigarettes dans son paquet, en fit rouler une sur la table et alluma l'autre.

— J'étais en train de me demander si on ne m'a pas arnaqué une fois de plus. Avec la gueule que j'ai, les gens me prennent toujours pour une bonne poire. (Il hocha la tête d'un air sinistre.) Si vous saviez tous les turbins à la flan qu'on a déjà essayé de me refiler! Vous croyez qu'il y a moyen de gagner son bœuf, à Eclair?

— Ça, j'en suis sûr, fit Calhoun. Vous vous rendez compte. Il avait jusqu'à trente clients par jour.

— Hé! pas si mal! fit Leon en mettant les pieds sur la table. Vous permettez que je me fasse monter un peu le sang à la tête. Si je fais pas ça un moment dans la journée,

je tourne de l'œil. Ma mère était pareille. Et mon pauvre père, il avait pas grand-chose dans le crâne, non plus. Alors, d'après vous, j'ai dégoté une bonne combine? Qui c'étaient, les gens qui venaient voir English?

Calhoun haussa ses lourdes épaules :

— Ça, j'en sais rien. Y en a qui venaient toutes les semaines. Y en a qui avaient l'air de clochards, mais la plupart, c'était dans le genre rupin.

— Vous étiez dans l'immeuble quand il s'est trucidé? demanda Leon d'un ton léger tout en se penchant pour emplir à nouveau le gobelet de Calhoun.

— Bien sûr, fit Calhoun. Dites donc, allez-y doucement, avec ce truc-là. C'est pas de la bibine.

— Ne me dites pas qu'un grand gaillard comme vous, ça ne tient pas le litre! On m'a dit qu'il s'était suicidé entre neuf heures et dix heures et demie. Il a eu des visites vers ces heures-là?

— Il y a trois personnes qui sont montées au septième. Mais je sais pas si c'est lui qu'elles allaient voir. Pourquoi?

— Oh! moi, je pose toujours des tas de questions, fit Leon en fermant les yeux. J'adore le son de ma propre voix. Sinatra n'a qu'à bien se tenir! Vous devriez voir les souris me tomber dans les bras quand je susurre des petits riens à l'oreille. Pas besoin de chanter pour leur faire de l'effet. (Il ouvrit les yeux et regarda attentivement Calhoun.) Qui étaient, ces trois-là?

— Deux bonshommes et une femme. Je les ai emmenés moi-même au septième. J'avais déjà vu la femme, mais jamais les deux types.

— Il y a quelqu'un d'autre, au septième?

— Eh bien, il y a l'Associated News Service. Vous avez peut-être déjà entendu parler de leurs téléscripteurs. Ils font un de ces chahuts! Et puis il y a votre bureau, et Miss Windsor.

— Q'est-ce qu'elle fait?

— Elle est silhouettiste, comme elle dit. Elle vous

découpe votre silhouette dans du papier, et la met sous cadre. Je sais pas ce qu'elle fait d'autre chez elle, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ses clients sont tous des mâles.

Leon se redressa, l'air intéressé :

— Sans blague? fit-il. Et c'est ma voisine? Hé! Hé! je devrais aller faire un tour chez elle pour lui montrer ma silhouette. Elle me ferait peut-être voir la sienne en échange.

— Oh! c'est une chouette poupée, fit Calhoun, mais faut payer comptant. Personnellement, je préfère gaspiller mon fric aux courtines, mais il faut de tout pour faire un monde.

— Dites donc, vous devenez sentencieux. Parlons un peu des deux gars et de la fille. Ils allaient voir ou bien Miss Windsor, ou bien l'agence de presse ou encore English. C'est bien ça?

— La fille allait voir English. Je l'avais déjà vue plusieurs fois.

— A qui elle ressemble?

Calhoun but une gorgée de scotch et dévisagea Leon d'un air pensif :

— Vous en posez des questions, vous! Comment ça se fait que ça vous intéresse tellement?

— Minute, c'est moi qui cause. Vous, vous avez la gnôle; alors, rendez-vous un peu utile.

Calhoun haussa les épaules :

— Après tout, moi, je m'en bats l'œil. Eh bien, elle avait les cheveux châtain clair, bien bâtie, assez jolie pour faire du cinéma.

— Vous parlez d'une description! Vous vous rendez compte qu'il y a dans cette sacrée ville environ deux millions de souris du même modèle! Comment était-elle habillée?

— Tout ce qu'il y a de chic, fit Calhoun en plissant les yeux comme s'il essayait d'évoquer la fille. Elle avait un tailleur noir, avec de grands revers blancs à la jaquette,

des gants à revers noir et blanc, et un petit chapeau noir et blanc. Et elle portait un bracelet porte-bonheur. Vous savez, une chaîne en or avec des petites pendeloques accrochées tout autour.

Leon eut un signe de tête satisfait :

— Ça, au moins, c'est un signalement! Vous feriez un détective de premier ordre. Et les deux gars, qu'est-ce qu'on peut en dire?

— Il y en a un, c'était un espèce de petit morveux de dix-huit ans, avec une veste de daim et un pantalon de flanelle. Il avait un paquet sous le bras. J'ai l'impression qu'il allait à l'agence de presse; mais l'autre, c'était un gars plein aux as; vingt-sept, vingt-huit ans, complet brun et feutre marron. J'ai remarqué qu'il portait un mouchoir dans son poignet de chemise; c'est une bonne idée, ça. Si jamais j'arrive à mettre la main sur un mouchoir propre, c'est là que je le mettrai. Il mâchait du chewing-gum même que je me suis dit qu'il avait tort. Quand un gars peut se payer des costards pareils, il devrait pas mâcher du chewing-gum.

Leon soupira :

— Vous devriez écrire un livre sur les bonnes manières. Ça se vendrait comme des petits pains, un bouquin qui conseillerait d'éviter le chewing-gum avec les complets bruns. (Il posa les pieds à terre.) Dites-moi, à titre de précision; quand est-ce qu'ils se sont amenés, tous ces gens? Qui est-ce qui est arrivé le premier?

— La fille, puis le gars en veste de daim, et ensuite celui en complet marron.

— A quelle heure elle est arrivée, la fille?

— A neuf heures et demie. Je le sais parce qu'elle m'a demandé l'heure.

— Et les deux autres?

— Le gars en veste de daim attendait en bas quand je suis redescendu d'accompagner la fille. Le gars en marron s'est amené un quart d'heure après.

— Vous les avez vus partir?

Calhoun hochâ la tête :

— Je les ai emmenés en haut, mais les ai pas redescendus. Faut bien que leurs jambes leur servent à quelque chose.

— En effet, fit Leon en se levant. L'ascenseur automatique ne marchait pas?

— Je le boucle à sept heures. J'aime bien savoir qui rentre dans l'immeuble passé cette heure-là.

Leon acquiesça de nouveau.

— Eh bien, voilà qui est très intéressant. Vous feriez bien de garder ce qui reste de la bouteille. Si je l'emporte avec moi, je vais me laisser tenter. Je crois que je vais aller faire une petite visite à Miss Windsor. Rien de tel que les relations de bon voisinage. Qui sait? Elle s'ennuie peut-être.

— S'il arrive à cette bonne femme de s'ennuyer, alors, moi, je suis la mère de Greta Garbo. Faites gaffe, hein? On paie comptant.

Leon propulsa sa silhouette efflanquée vers la porte :

— Pas moi, mon vieux. Je vais lui expliquer les bienfaits du prêt-bail.

Sur ce, il gagna l'ascenseur.

### III

Au moment où il sortait de l'ascenseur, Leon aperçut un petit bonhomme assez misérable d'aspect, vêtu d'un pardessus bleu et coiffé d'un chapeau gris poussiéreux, qui frappait à la porte de son bureau.

En entendant la porte se refermer, l'homme tourna vivement la tête. Agé d'environ soixante ans, il avait un visage blême, fatigué, et une moustache grise et peu fournie. Il jeta à Leon un regard furtif, frappa de nouveau et essaya de tourner la poignée de la porte. S'apercevant que

celle-ci était fermée à clé, il recula, visiblement déconcerté.

— Salut, vieux, fit Leon en s'approchant de lui. C'est moi que vous cherchez?

Surpris, l'homme recula encore.

— Non, merci, dit-il. Ce n'est pas vous que je cherche. Je venais voir M. English. Mais ça ne fait rien, je reviendrai. Je crois qu'il n'est pas là.

— Je peux peut-être vous être utile, fit Leon. C'est moi qui m'occupe des affaires de M. English, pour le moment. (Il sortit la clé de sa poche et ouvrit la porte.) Entrez donc.

— C'est pas la peine, fit l'homme, et une lueur d'angoisse passa dans ses yeux fatigués et rougis. Je voulais voir M. English. C'est personnel. Merci quand même.

Sur ce, il fit volte-face et se dirigea rapidement vers l'escalier.

Leon s'apprêtait à le rattraper, mais il se rappela soudain qu'il y avait un microphone caché dans son bureau. Mieux valait ne pas faire parler quelqu'un dans cette pièce. Il gagna rapidement l'ascenseur et descendit au rez-de-chaussée.

Arrivé dans le hall, il entendit l'homme qui descendait l'escalier à toute allure. Il n'avait plus qu'un étage à franchir. Leon gagna rapidement la rue et se posta dans l'entrée d'un magasin tout proche.

L'homme apparut bientôt et s'éloigna d'un pas traînant. Leon se mit à le suivre en prenant soin de ne pas se faire repérer. Il vit l'autre s'arrêter au seuil d'un café, hésiter puis enfin entrer.

Arrivé devant le café, Leon y jeta un coup d'œil. Il n'y avait que trois ou quatre consommateurs et il aperçut l'homme installé à une table du fond.

Au bout d'un instant, il rentra à son tour.

L'homme leva les yeux, mais n'eut pas l'air de reconnaître Leon. Il tournait machinalement sa cuiller dans une tasse de café, le sourcil froncé, le regard soucieux.

Leon examina les autres consommateurs. Deux types étaient installés à une table près de la porte. Une fille, près du comptoir, lisait un livre, et un homme, caché par le journal qu'il tenait ouvert devant lui, était assis au fond de la pièce, juste en face de la table où se tenait le visiteur d'English.

Leon s'installa en face de lui. L'homme leva les yeux et reconnaissant Leon, devint blafard. Il se leva à demi, puis se laissa retomber sur sa chaise et faillit, ce faisant, renverser sa tasse de café.

— Vous excitez pas, lui dit Leon avec un sourire. Je ne vais pas vous manger. (Il se tourna vers le comptoir pour appeler la serveuse.) Apportez-moi un jus, mon petit loup, et mettez-moi un peu de café dans la flotte, s'il vous plaît.

La fille remplit une tasse de café et fonça sur Leon qu'elle servit sans douceur.

— Je vous ferai remarquer que c'est moi qui sers le meilleur café du coin, fit-elle. Et s'il vous plaît pas, vous pouvez aller ailleurs.

— Merci, mon ange, fit Leon en lui adressant son lent sourire paresseux. Je pourrai toujours me rincer les doigts dedans.

La fille eut un signe de tête excédé et retourna derrière son comptoir d'où elle le foudroya du regard.

— Aucun sens de l'humour, dit Leon à son vis-à-vis. Enfin, on ne peut pas faire rire à tous les coups. Pourquoi vouliez-vous voir English?

L'homme passa sa langue sur ses lèvres sèches :

— Dites donc, fit-il avec un semblant d'agressivité, vous n'avez pas le droit de me suivre. M. English et moi, on est en rapport pour une affaire personnelle. Ça ne regarde ni vous ni personne.

— Si, ça me regarde. C'est moi qui dirige son agence, maintenant. English n'est plus là.

L'homme le regardait intensément.

— Je ne savais pas, marmonna-t-il. Je n'ai rien à vous dire.

— Mais moi si, fit Leon en remuant son café. C'est moi le patron, maintenant. Allez, dites-moi de quoi il s'agit.

— Alors, c'est vous qui allez prendre l'argent, à l'avenir?

— Combien de fois qu'il faudra que je vous le dise? fit Leon d'un ton rogue. Vous voulez que j'en fasse un poème, pour vous l'apprendre par cœur?

— Mais où est M. English?

— Il est parti sous un climat plus clément. Est-ce que vous allez traiter avec moi ou est-ce qu'il faut que je me fâche?

— Non, bien sûr, fit l'autre précipitamment. Je ne savais pas. (Il sortit de sa poche une enveloppe crasseuse et la poussa vers Leon.) Voilà. Maintenant, il faut que je m'en aille.

— Ne bougez pas! aboya Leon en prenant l'enveloppe sur laquelle il lut :

*De la part de Joe Hennessey, 10 dollars.*

— C'est vous, Hennessey?

L'homme acquiesça.

Leon ouvrit l'enveloppe et en tira deux billets de cinq dollars. Il dévisagea Hennessey un long moment.

— A quoi ça correspond, cet argent? demanda-t-il enfin.

— Je ne comprends pas. C'est bien ça, non?

— Peut-être. Je ne sais pas. Pourquoi me donnez-vous ça?

Le visage de Hennessey se couvrit de sueur.

— Rendez-moi cet argent, dit-il sans élever la voix. Je savais bien que vous étiez un faisan. Rendez-le-moi.

Leon fit glisser l'argent dans sa direction :

— Vous excitez pas comme ça. Je n'en veux pas, de votre fric, fit-il d'une voix conciliante. Je veux savoir simplement pourquoi vous me le donnez. A votre aspect, on voit bien que vous ne pouvez pas vous payer le luxe de perdre dix dollars.

— Non, en effet, fit Hennessey avec amertume. (Il regardait les deux billets posés devant lui, sans y toucher.) Je ne veux rien vous dire. Je ne vous connais pas.

Il fit mine de se lever.

— Doucement, dit Leon en lui montrant une de ses cartes. Voilà qui je suis, mon vieux, et je peux vous aider si vous me laissez faire.

— Un flic, fit Hennessey, le regard angoissé, après avoir regardé la carte. Non, merci. Vous ne pouvez rien faire pour moi, monsieur. Je m'en vais.

— Ne bougez pas, dit Leon qui se pencha vers lui, et poursuivit : English est mort. Il s'est suicidé il y a trois jours. Vous ne lisez pas les journaux ?

Hennessey se raidit, ses poings se crispèrent, sa bouche s'ouvrit toute grande.

— Je ne vous crois pas !

— Ça, je n'y peux rien. En tout cas, c'était dans le journal. (Se tournant à demi sur sa chaise, il aperçut une pile de journaux sur une table.) Il y a peut-être un article dans un de ceux-là.

Il se leva, feuilleta les journaux et, ayant trouvé ce qu'il cherchait, rapporta un canard à Hennessey et se rassit.

Hennessey lut l'article, la respiration sifflante. Quand il eut fini, il lâcha le journal par terre et aspira profondément. L'angoisse disparut de son regard comme une fenêtre s'éteint quand on baisse le store.

— Alors, il est bien mort, fit-il à mi-voix. Je ne l'aurais jamais cru. C'est trop beau pour être vrai.

— Il est bien mort. Maintenant, écoutez-moi. J'enquête sur sa mort. Vous pouvez m'aider. Pourquoi lui payez-vous cet argent ?

Hennessey hésita, puis il hocha la tête :

— Ça ne peut pas vous intéresser, monsieur, fit-il. Moins on en parle, mieux ça vaut. Il faut que je m'en aille, maintenant.

— Un instant, fit Leon, la voix dure. Est-ce que vous voulez que je vous emmène au commissariat ? Vous pourriez

être retenu comme témoin. Vous feriez mieux de parler, et vite encore! English a été assassiné.

Hennessey devint blême de nouveau.

— Ils disent qu'il s'est suicidé.

— Peu importe ce qu'ils disent. Moi je vous dis qu'il a été assassiné. Pourquoi lui donniez-vous de l'argent?

— Il me faisait chanter. Il y a onze mois que je lui donne dix dollars par semaine, et s'il n'était pas mort, j'aurais continué.

— Qu'est-ce qu'il savait sur vous?

Hennessey hésita avant de répondre :

— Quelque chose que j'ai fait il y a des années. Quelque chose de grave. Il menaçait de prévenir ma femme.

— Les gens qui allaient voir English, c'étaient aussi des gens qu'il faisait chanter?

— Je suppose. Je n'ai jamais parlé à aucun, mais c'étaient toujours les mêmes que je rencontrais quand j'allais à ce bureau. D'ailleurs, je ne vois vraiment pas ce qu'ils auraient pu avoir à dire à un salaud de son espèce.

— Il y en a que vous connaissiez? demanda-t-il.

— Oui, une femme qui habite dans ma rue. Je l'ai vue quitter le bureau d'English.

— Son nom et son adresse?

— Je ne sais pas si je devrais vous le dire. Je ne veux pas lui attirer des ennuis.

— Tranquillisez-vous. Je veux simplement vérifier votre histoire. Il faut que vous me le disiez, Hennessey. Vous êtes allé trop loin pour vous arrêter, maintenant.

— Je ne comprends pas! protesta Hennessey. Je ne veux pas en dire plus long.

— Vous croyez ça! fit tranquillement Leon. English a été assassiné. Vous aviez un excellent mobile pour le tuer. C'est à moi que vous parlerez ou à la police; choisissez.

Hennessey essuya son visage humide de sueur.

— Elle s'appelle May Mitchell. Elle habite au 23-A, Eastern Street.

— Ah! voilà qui est mieux. Comment English est-il entré en rapport avec vous?

— Un gars est venu à ma boutique. Il m'a dit qu'il savait ce que j'avais fait et que si je ne payais pas dix dollars par semaine, il le dirait à ma femme. Il m'a dit d'amener l'argent tous les mardis à l'Agence Eclair, et c'est ce que j'ai fait.

— Ce n'était pas English?

Hennessey hocha la tête :

— Non, mais c'est English qui prenait le fric. L'autre, c'était un sous-fifre. Ça devait être English, le patron.

— A quoi ressemblait-il, l'autre?

— Un grand gaillard à l'air mauvais. Il avait une vilaine cicatrice qui allait de l'oreille droite à la bouche; on aurait dit un coup de rasoir. Il avait l'œil gauche de travers. Un grand costaud, pas le genre avec qui on peut discuter.

— Donnez-moi votre adresse, dit Leon. J'aurai peut-être besoin de vous revoir.

— J'habite au 27, Eastern Street.

— Parfait, mon vieux. Et maintenant, ne vous faites plus de bile, vous ne risquez plus rien. English est mort. Rentrez chez vous et oubliez cette histoire de chantage. N'y pensez plus.

— Alors, ce n'est plus la peine que je paie?

Leon tendit la main pour lui tapoter le bras.

— Non. Si le gros dur revient, faites-le poireauter et prévenez-moi. Je m'occuperai de lui et me débrouillerai pour que vous n'ayez rien à craindre. Je vous le promets.

Hennessey se leva lentement. Il avait rajeuni de dix ans.

— Vous vous rendez pas compte de ce que ça représente pour moi, dit-il d'une voix chevrotante. Ça me mettait sur la paille, ces dix dollars. On pouvait même pas aller au cinéma avec ma femme, et il fallait tout le temps que je lui raconte des blagues, que je lui dise que les affaires marchaient mal.

— Eh bien! c'est fini, dit Leon. Je suis là pour vous aider si vous avez besoin de moi et, écoutez-moi; je ne peux rien vous

promettre, mais je pourrai peut-être vous faire récupérer l'argent que vous avez donné. Dix dollars par semaine pendant onze mois. C'est bien ça?

Hennessey n'en croyait pas ses oreilles :

— C'est bien ça, fit-il d'une voix rauque.

— N'y comptez pas trop, dit Leon, mais je vais voir s'il y a moyen.

Il se leva, gagna le comptoir et paya les deux tasses de café.

— Vous n'avez pas bu le vôtre, lui fit remarquer la fille en prenant le dollar qu'il lui tendait.

— J'ai un ulcère tout ce qu'il y a de chatouilleux, répondit Leon en soulevant son chapeau. Un café comme celui-là déclencherait dans mes tripes une bataille que l'O.N.U. en personne ne pourrait pas régler. Mais merci pour la chaise. Je reviendrai quand j'aurai envie de me reposer.

Il gagna la rue, suivi de Hennessey.

L'homme assis près de la table de Hennessey et caché par le journal, abaissa son journal et regarda sortir Leon, tout en mâchant son chewing-gum d'un mouvement régulier. Il déposa le journal, se leva et s'approcha du comptoir pour payer la fille.

Impressionnée par son impeccable complet marron et par le mouchoir de soie qui sortait de sa manche, elle lui sourit.

Il leva les yeux sur elle, et le sourire de la fille s'évanouit. Elle n'avait jamais vu d'yeux pareils. Couleur d'ambre, ils avaient des pupilles en tête d'épingle et le blanc était presque bleu porcelaine. Ils étaient aussi fascinants et aussi vides d'expression que des yeux de chouette et elle sentit un petit frisson lui remonter le long du dos.

Il enregistra sa réaction avec un intérêt détaché, puis tourna les talons et gagna rapidement la porte.

Sur le seuil, il observa Leon et Hennessey qui s'éloignaient ensemble. Puis il traversa vivement la rue pour monter dans une vieille Packard crasseuse parquée en face. Il mit le moteur en marche et attendit.

Hennessey et Leon s'arrêtèrent un instant au coin de la rue. Après s'être serré la main, ils partirent chacun de son côté.

L'homme au complet brun embraya et se mit à suivre Hennessey. Ce dernier avançait d'un pas léger. Il avait hâte de rejoindre sa boutique.

Sa femme avait le cœur malade, aussi se dépêchait-il de rentrer pour lui permettre de se reposer un peu. Il accéléra, en balançant ses bras courts. Il réfléchissait à ce que Leon lui avait dit.

*Je ne vous promets rien, mais je pourrai peut-être vous faire récupérer votre argent.*

Même s'il n'en récupérait qu'une partie, il pourrait, maintenant qu'il n'avait plus à verser dix dollars par semaine, engager un vendeur, ce qui soulagerait beaucoup sa femme.

L'homme au complet brun suivait le trottoir, ses yeux couleur d'ambre fixés sur le dos de Hennessey et ses mâchoires remuaient en cadence. Il conduisait patiemment et regardait de temps en temps les numéros des boutiques, comme s'il cherchait une adresse, ce qui justifiait la lenteur avec laquelle il avançait.

Au bout de la rue se trouvait une étroite ruelle qui permettait de rejoindre plus rapidement Eastern Street. D'énormes entrepôts la surplombaient et, même en plein jour, il y faisait sombre. Peu de personnes empruntaient ce raccourci, mais Hennessey, pour épargner ses jambes, y passait toujours pour rentrer chez lui.

L'homme au complet brun le savait et il accéléra légèrement quand il vit Hennessey traverser la rue pour s'engager dans la ruelle.

Au moment où Hennessey commençait à remonter le long passage étroit, il entendit une voiture derrière lui et, se retournant brutalement, il aperçut la Packard qui s'engageait dans l'allée.

Les voitures ne passaient jamais par là, vu l'extrême étroitesse de la ruelle. Il y avait à peine trente centimètres d'espace entre chaque aile et les murs. Hennessey comprit que la

voiture venait droit sur lui. L'angoisse lui étreignait le cœur et l'immobilisa un instant.

Debout au milieu de la ruelle, il jetait autour de lui des regards affolés. Devant lui, à deux cents mètres à peu près se trouvait un porche qui donnait accès à une cour. Le porche était trop étroit pour une voiture, mais pour lui, c'était le salut.

Il se mit à courir, son vieux pardessus blep lui battant les mollets, son souffle précipité lui labourant la gorge. Il était trop âgé et trop peu agile pour aller plus vite, mais il faisait de son mieux.

L'homme au complet brun appuya sur l'accélérateur et la Packard bondit en avant. Pendant quelques secondes, l'homme qui courait en trébuchant et la voiture qui avançait rapidement, semblèrent demeurer à la même distance. Hennessey jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il vit la voiture qui lui arrivait dessus et, poussant un cri de terreur et de désespoir, il fit un dernier effort pour atteindre le porche. Il en était à dix mètres à peine quand la voiture l'atteignit.

Elle le heurta comme un taureau culbute un matador. Projeté en l'air, il retomba sur le dos, à quelques mètres de l'auto.

L'homme en brun freina et stoppa à un mètre de Hennessey qui tourna la tête pour regarder la Packard dont il n'apercevait que les deux roues et le capot couvert de poussière. Un mince filet de sang lui coulait de la bouche et une douleur fulgurante lui déchirait la poitrine.

L'autre, dans son rétroviseur, regarda la ruelle derrière lui. Elle était vide et silencieuse. Passant en marche arrière, il recula d'environ dix mètres, puis, revenant en seconde, il débraya et se mit à rouler tout doucement en se penchant à la portière pour voir ce qu'il faisait.

Hennessey poussa un hurlement en voyant la voiture revenir sur lui. Il voulut s'éloigner en rampant, mais l'effort était trop grand.

L'homme au complet brun tourna légèrement le volant et

se pencha davantage par la portière. Le regard de Hennessey plongea dans ses immenses yeux jaunes, aussi indifférents à son sort, aussi dénués d'expression que les phares de la voiture. La roue avant passa sur le visage levé de Hennessey. Continuant à avancer, l'homme au complet brun sentit bientôt la roue arrière se soulever puis retomber, et il eut un petit mouvement de tête satisfait.

Il accéléra légèrement, atteignit le bout de la ruelle, rejoignit la rue principale et se dirigea vers le centre de la ville.

#### IV

Les mains derrière le dos, le menton baissé, le visage dur et soucieux, Nick English arpentait son bureau.

Il était sept heures six minutes. Tout le monde, même Lois, était parti, et il ne restait que lui et Ed Leon dans le bureau.

Impassible, il avait écouté le rapport de Leon avec une inquiétude croissante.

L'autre, installé dans un fauteuil, les doigts noués sur un genou, le chapeau sur la nuque, exposait clairement les faits d'une voix sourde.

— Eh bien, je crois que c'est tout, fit-il en guise de conclusion. Je vais aller voir la nommée Mitchell demain. Elle aura peut-être quelque chose à m'apprendre. Je ne sais pas ce que tu en dis, pour Hennessey, Nick, mais je lui ai laissé entendre qu'il récupérerait peut-être son fric. Il a dû cracher près de cinq cents dollars.

— Je vais faire un chèque, dit English en s'approchant de sa table de travail. Demande aussi à cette nommée Mitchell combien elle a payé. Je la dédommagerai.

— Ça risque de te coûter cher, tout ça, lui fit remarquer

Leon. Calhoun m'a dit qu'il recevait quelquefois jusqu'à trente visites par jour.

— Je n'arrive pas à y croire! dit English en s'asseyant. Du chantage organisé! Je n'étais déjà pas très rassuré quand je pensais qu'il avait soutiré de l'argent à deux ou trois anciens clients, mais trente personnes par jour! Qui est-ce, le type à la cicatrice?

— Je ne sais pas, mais je peux me renseigner, si tu veux. D'après Hennessey, ça n'était que le sous-fifre de Roy.

— Ça non plus, je ne peux pas y croire. Roy n'avait pas assez d'étoffe pour organiser un racket comme celui-là. S'il y avait un sous-fifre, c'était lui.

Leon ne répondit pas. Il prit une cigarette, l'alluma avec soin et posa l'allumette dans un cendrier de bronze.

— Si jamais ça se sait, Ed, je suis flambé, poursuivit English. Mais il faut qu'on retrouve les gens pour les rembourser. Et il faut mettre fin aux activités du type à la cicatrice. C'est peut-être lui qui a tué Roy.

— J'ai déjà enquêté dans ce sens, fit Leon. Il y a trois personnes qui sont montées au septième étage approximativement à l'heure où Roy s'est en principe suicidé. Deux gars et une fille; de la fille seule, Calhoun peut affirmer qu'elle est allée voir English. Les deux autres se rendaient à l'agence de presse. J'ai vérifié. Le plus jeune était un garçon de courses. L'autre voulait des renseignements sur le fonctionnement de l'agence.

English fronça les sourcils :

— Drôle de moment pour venir demander des renseignements, non?

— C'est ce que j'ai pensé, mais le patron de l'agence m'a dit qu'ils ne fermaient jamais et que les gens venaient à n'importe quelle heure. On peut d'ailleurs faire quand même une petite enquête sur le gars. Il est peut-être passé d'abord demander son renseignement, pour ensuite aller tuer Roy, ce qui lui faisait un alibi.

— Crois-tu que l'assassin aurait pris l'ascenseur? demanda

English. Je doute que ce soit lui ou la fille qui ait tué Roy. Un assassin essaye de ne pas se faire voir. Il se faufile dans l'immeuble et monte à pied.

— Peut-être, mais s'il est futé, il se dira précisément qu'on va raisonner comme tu viens de le faire. Il supposera qu'en prenant l'ascenseur et en se laissant examiner à loisir par Calhoun, il y a peu de chances pour qu'on le soupçonne, pourvu qu'il puisse prouver sa visite à l'agence de presse.

— Très juste, reconnut English. Tu ferais bien d'essayer de le retrouver. Tu as son signalement?

— Oui, et un bon : vingt-sept, vingt-huit ans, complet brun, chapeau marron. Il porte un mouchoir de soie dans sa manche et mâche du chewing-gum. Mais il ne va quand même pas être facile à retrouver.

— Tu crois ça? Eh bien moi, je peux te donner dès à présent son nom et son adresse. Si je ne m'abuse, il s'appelle Roger Sherman et il habite Crown Court.

— C'est un de tes amis?

English hochla la tête :

— Non, je ne lui ai même jamais parlé, mais je le vois assez souvent. Il habite au même étage que moi. La description que tu en fais lui va comme un gant.

— Qu'est-ce qu'il fabrique, dans la vie?

— Je n'en sais rien. Pas grand-chose, j'ai l'impression. C'est un dilettante, comme on dit. Il s'intéresse à la peinture et à la musique. On le voit dans tous les vernissages de galeries à la mode et il a sa loge au Sheldon Hall d'où il assiste à tous les grands concerts. Je peux d'ailleurs aller le voir moi-même. Je ne pense pas qu'il ait connu Roy, et encore moins qu'il l'ait tué, mais il peut avoir vu quelqu'un sur le palier ou entendu le coup de feu. Oui, j'ai idée que je vais m'en charger. Toi, tu iras voir la dénommée Mitchell.

Leon opina du bonnet, se leva lentement et s'étira :

— Bon, eh bien, je me taille. Il faut que je me trouve

un coin pour roupiller. Mon hôtel me donne la chair de poule. La piaule qu'on m'a donnée est si petite qu'il faut que je m'achète une brosse à dents pliante.

— Et la fille qui est allée voir Roy? Tu ne m'en as pas encore parlé.

— D'après Calhoun, elle était assez jolie pour faire du cinéma, répondit Leon en éteignant sa cigarette. Elle avait un petit chapeau blanc et noir, un petit deux-pièces noir avec de grands revers blancs, des gants à revers blancs et noirs, et un bracelet à pendeloques.

English s'immobilisa soudain et jeta un coup d'œil aigu à Leon :

— Un bracelet à pendeloques?

— Oui, tu sais; une chaîne en or avec des amulettes pendues autour.

— Alors ça, c'est le bouquet! fit English à mi-voix en se passant les doigts dans les cheveux.

— Ne me dis pas que tu connais aussi?

— Je ne sais pas. Peut-être. Je te tiendrai au courant, Ed. Reviens me voir quand tu auras parlé à la fille Mitchell. Tiens, attends un moment, que je fasse le chèque pour Hennessey. Va le toucher toi-même, et donne-lui l'argent sans lui dire d'où ça vient.

— D'accord.

Leon glissa le chèque dans sa poche et gagna la porte.

— Je vais retourner au bureau pour tâcher de voir où aboutissent les fils du micro. Si je découvre quelque chose d'intéressant, je te téléphone. Où seras-tu?

— Appelle-moi chez moi après minuit, répondit English en regardant sa montre. Ou plutôt ne m'appelle que demain matin.

— Bon. Au revoir.

Après le départ de Leon, English éteignit toutes les lumières, mit son pardessus et descendit rejoindre Chuck qui l'attendait dans la voiture.

— Chez Miss Clair, lui dit English brièvement.

— Vous voulez le journal du soir, patron? demanda Chuck en le lui tendant.

— Merci, fit English qui monta dans la voiture et alluma pour pouvoir lire.

Il parcourut le journal pendant que Chuck prenait la direction de Riverside Drive. Un petit paragraphe retint son attention. Il le lut, fronça les sourcils, le relut et dit :

— Conduis-moi à un téléphone, Chuck, vite.

— Juste en face, fit Chuck en arrêtant la voiture devant un drugstore.

English gagna rapidement une cabine téléphonique et appela l'Agence Eclair.

Leon décrocha.

— Je viens d'arriver à la seconde, dit-il, fort surpris d'entendre déjà la voix d'English.

— Le vieux bonhomme dont tu m'as parlé, est-ce qu'il s'appelait Joe Hennessey?

— Oui. Pourquoi?

— 27, Eastern Street?

— C'est ça.

— Il est mort. C'est dans le journal. Il a été écrasé par une voiture dans une ruelle où la circulation est interdite.

— Nom de Dieu!

— Ecoute, Ed, tout ça me paraît prendre une sale tournure. C'est peut-être une coïncidence, mais ça m'étonnerait. J'ai plutôt l'impression qu'on vous a vus ensemble et on a eu peur que Hennessey parle trop. Va immédiatement chez cette Mitchell. On a peut-être entendu Hennessey t'en parler. Va la chercher et amène-la chez moi. Qu'elle ne bouge pas avant que j'arrive. Je n'en ai que pour une heure ou deux.

— Bon, j'y cours. Où est-ce que je peux t'appeler, en cas de pépin?

— Chez Miss Clair, répondit English. (Il donna à Leon le numéro de Julie.) Va la chercher tout de suite.

Et il raccrocha.

Dix minutes plus tard, il arrivait chez Julie. L'appartement était plongé dans l'obscurité. English s'arrêta dans le vestibule et fronça les sourcils.

— Julie?

N'obtenant pas de réponse, il ôta son chapeau et son pardessus, traversa le salon, et entra dans la chambre à coucher.

Il jeta un coup d'œil circulaire, puis alla vers la grande penderie ménagée dans l'épaisseur du mur et en ouvrit la double porte. Parmi les nombreux tailleurs, manteaux et robes soigneusement pendus dans l'armoire, il aperçut le deux-pièces noir aux larges revers blancs. Au-dessus, sur un rayon, se trouvait un chapeau noir et blanc et une paire de gants à revers noirs et blancs.

Il referma la porte, se frotta la joue d'un air pensif et revint au salon. Il ranima le feu et se versa un whisky-soda. Puis il s'assit devant la cheminée, alluma une cigarette, et attendit, le regard soucieux.

Au bout de dix minutes, il entendit arriver Julie.

— Oh! Nick, fit-elle en ouvrant la porte du salon. Il y a longtemps que tu m'attends? J'avais une répétition et il y a une espèce d'idiote qui n'arrivait pas à faire ce qu'il fallait. Je suis désolée d'être en retard.

English se leva pour l'embrasser et lui sourit.

— Ça n'a aucune importance. D'ailleurs, j'étais un peu en avance. Comment vas-tu, Julie? Tu m'as l'air très en forme.

— Je vais bien, mais je suis fatiguée, dit Julie en enlevant son manteau et en se laissant tomber dans un fauteuil. Il faut que je boive quelque chose. Tu veux me donner un dry?

Il se mit à lui préparer son verre, tout en lui jetant de temps à autre un regard scrutateur. Il lui trouvait l'air fatigué et un regard moins brillant que d'habitude.

— Et toi, qu'est-ce que tu deviens? demanda-t-elle en s'adosant à son fauteuil, les yeux fermés. Tu as passé une bonne journée?

— Oh! excellente, fit English en lui apportant son dry. J'espère qu'il n'est pas trop raide.

— Non, c'est parfait, dit Julie qui vida la moitié de son verre et soupira : Qu'est-ce que tu fais ce soir?

— Eh bien, malheureusement, j'ai un rendez-vous important dans une heure. Je suis désolé, Julie.

— Oh! ça ne fait rien. Je ne vais pas au club avant dix heures et demie. Je vais prendre un bain et flemmarder. Je n'ai pas envie de dîner. Je mangerai quelque chose en rentrant.

English lui donna une cigarette, la lui alluma et s'approcha ensuite lentement de la cheminée.

— Julie, demanda-t-il tranquillement, pourquoi es-tu allée voir Roy le soir de sa mort?

Il la vit se raidir et devenir blême. Elle le regardait, les yeux écarquillés, et la terreur sans nom qu'il y lut le déconcerta.

— Ecoute, Julie, poursuivit-il, il ne faut pas avoir peur de moi. Je sais que tu y es allée et je veux savoir pourquoi, mais il ne faut pas t'affoler pour autant.

— Non... non, bien sûr, répondit Julie d'une voix rauque.

Elle faisait un effort désespéré pour se maîtriser. Qu'est-ce qu'il savait, au juste? se demandait-elle paralysée d'angoisse. Était-il au courant, pour Harry? Cette question n'était-elle qu'un préliminaire?

— Tu m'as surprise, Nick, poursuivit-elle. Je pensais être la seule à le savoir.

Il sourit :

— Personne ne sait, à part moi. Est-ce que Roy te faisait chanter?

Pendant un instant, Julie crut qu'elle allait s'évanouir. Elle eut l'impression que son cœur chavirait et une nausée l'envahit.

— J'ai découvert cet après-midi, reprit English, que Roy faisait chanter certaines personnes. On t'a vue monter au septième étage et j'ai reconnu, d'après la description, ton tailleur noir et blanc; celui que j'aime tant. Jè me suis demandé si toi aussi tu donnais de l'argent à Roy.

« Est-ce que c'est vraiment tout ce qu'il sait? » se demanda-t-elle en léchant ses lèvres sèches.

— Oui; il me faisait chanter, dit-elle, essayant désespérément de trouver à ce chantage une raison qu'il pût croire.

— Mais bon Dieu, pourquoi ne me l'as-tu pas dit? s'exclama English. Je lui aurais tordu le cou!

— Je ne voulais pas te le dire. J'avais trop honte.

— Mais, ma chère petite, tu n'avais pas besoin de dire pourquoi il te faisait chanter. Je ne veux même pas que tu me le dises maintenant. La seule chose qui m'intéresse, c'est qu'il te faisait chanter.

Julie sentit tout son corps s'affaïsser. Il ne savait pas! Elle était tellement soulagée qu'elle avait envie de pleurer.

— Il y a six mois qu'il me faisait chanter, dit-elle. J'allais à son bureau toutes les semaines pour lui donner deux cents dollars.

— Tu aurais dû me le dire! fit English, le visage crispé. Ah, le salaud! Je savais qu'il était veule et peu recommandable, mais je n'aurais jamais pensé qu'il soit tombé si bas. Julie, pour l'amour du Ciel, ne me cache plus jamais des choses aussi importantes. Quand je pense que cette crapule...

— Je ne pouvais pas te le dire. Mais je veux te le dire maintenant.

Elle se rendait compte qu'il lui fallait inventer une histoire. Sinon, tôt ou tard, il allait se méfier d'elle. Il risquait même de la faire surveiller. Elle se doutait bien que l'attitude amicale qu'il avait adoptée n'allait pas durer. Elle le connaissait trop bien. Elle se rappela alors avoir, dans le temps, partagé une chambre avec une fille à Boston. Elle se souvint de ce qui était arrivé à sa camarade et, incapable d'inventer une histoire convaincante, décida de prendre la chose à son compte.

— Tu n'es pas obligée de me dire quoi que ce soit, dit English en venant s'asseoir sur le bras de son fauteuil et en lui entourant les épaules de son bras. Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour t'aider?

— Plus maintenant! c'est de l'histoire ancienne, répondit Julie. C'est quand j'étais à Boston; il y a des années de ça. J'avais dix-sept ans et j'étais fauchée. J'ai passé une audition.

Je n'y comptais absolument plus et j'étais prête à renoncer et à rentrer chez moi. Je n'avais rien à me mettre. Je savais que si je me présentais habillée comme je l'étais, je n'avais aucune chance d'être acceptée. La propriétaire de la pension de famille gardait toujours de l'argent chez elle. Je l'ai volé. Je pensais pouvoir le remettre en place avant qu'elle ne s'aperçoive de sa disparition, mais elle m'a pris la main dans le sac. Elle a appelé la police et j'ai été condamnée à huit jours de prison.

English lui tapota sur l'épaule :

— Ce n'était pas la peine de me dire ça, Julie. Qu'est-ce que ça peut bien faire? La plupart d'entre nous ont fait, à un moment quelconque, quelque chose qui leur aurait valu la prison, s'ils avaient été pris. Tu n'as pas eu de chance. Et c'est pour ça que Roy te faisait chanter?

— Il menaçait d'avertir les journalistes. J'aurais perdu ma place et toi aussi, tu aurais eu à souffrir, Nick.

Le regard d'English se durcit :

— Oui, probablement. Est-ce que quelqu'un d'autre est au courant?

Elle hocha la tête.

— Eh bien! n'en parlons plus. Combien as-tu donné à Roy?

— Ne parlons pas de ça, répondit vivement Julie.

— Mais c'est absurde! Je veux te rendre cet argent. Combien?

— Je t'en prie, Nick, il n'en est pas question.

— Combien... Mille dollars?

— Oui, à peu près, mais je ne veux pas que tu me les rendes. Je t'en prie, tu n'y es pour rien. J'ai payé et je n'y pense plus.

— On verra, fit English en se levant. Julie, quand tu es allée là-bas, Roy vivait encore?

Elle acquiesça :

— Oui.

— Tu te rends bien compte, n'est-ce pas, que c'est quelques minutes après ta visite qu'il est mort?

Elle acquiesça de nouveau, et ses poings se crispèrent.

— A ton avis, avait-il l'air d'un homme sur le point de se suicider?

— Oh, non! Il plaisantait et riait. Il a même essayé de me faire du plat. C'était la première fois que je me trouvais seule au bureau avec lui. D'habitude, il y avait la secrétaire.

English eut une légère crispation de la bouche :

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Il a essayé de m'embrasser, mais je me suis dégagée. Je lui ai donné l'argent et je suis partie.

— Tu lui as donné l'argent? Tu es sûre?

— Oui.

— Tu es bien sûre, Julie? C'est important.

— Oui, je le lui ai donné.

— On ne l'a pas trouvé. Il n'avait que quatre dollars sur lui. Lois a fouillé très soigneusement son bureau. Elle n'a trouvé d'argent nulle part.

— Pourtant, je le lui ai donné. Il l'a mis sur son bureau et a posé un presse-papiers par-dessus.

English, pensif, se frottait la joue :

— Eh bien, cette fois, ça ne fait plus de doute, dit-il, à mi-voix. Roy a été assassiné.

Julie ferma les yeux.

— Est-ce que tu as vu quelqu'un ou entendu quelque chose quand tu es allée là-bas? continua English en la regardant attentivement.

— Non, rien du tout. Seulement les machines de l'autre bureau, dans le couloir. Elles faisaient un bruit infernal.

— Eh bien, quelqu'un l'a tué et a pris l'argent. Il ne s'est pas envolé comme ça.

— Qu'est-ce qui va se passer, Nick? demanda-t-elle, le regard empli de crainte.

— J'ai mis quelqu'un sur l'affaire. Personne ne sait que tu es allée là-bas et personne ne le saura jamais. Alors, n'y pense plus.

— Mais s'il a été assassiné, est-ce qu'on ne devrait pas prévenir la police?

— Si on s'aperçoit que Roy dirigeait un racket bien organisé de chantage, je suis foutu, répondit calmement English. Je ne dirai rien à la police. Mon homme trouvera peut-être l'assassin et, dans ce cas, nous déciderons de ce que nous allons en faire. De toute façon, tu n'as pas de soucis à avoir. Il s'approche d'elle et lui prit la main.) Et maintenant, il faut que je m'en aille, Julie. Repose-toi et oublie tout ça. Je te verrai demain. On arrivera peut-être à aller au cinéma.

— Oui, Nick.

Elle l'accompagna dans le hall. Pendant qu'il mettait son pardessus, elle le regardait avec inquiétude.

— Nick, est-ce que tu ne ferais pas mieux de tout oublier, toi aussi? Est-ce qu'il faut vraiment que tu retrouves l'assassin? Si jamais tu le découvres, tu ne pourras pas le livrer à la police. Il risquerait de parler et de révéler les activités de Roy.

English lui sourit.

— Ne te tracasse donc pas. Il faut d'abord que je le trouve. Roy était peut-être un salaud et une crapule, mais personne ne peut assassiner un membre de ma famille et s'en tirer. Je trouverai un moyen de régler son compte, quand je l'aurai coincé. Au revoir. (Il l'embrassa et lui tapota la hanche.) Et ne t'inquiète pas.

Chuck, en bas, l'attendait patiemment.

— Ramène-moi à la maison, dit English en montant en voiture.

Il monta directement chez lui, entra et donna son pardessus à Ushu, son boy philippin.

— Pas de visite? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Pas de coups de téléphone?

— Non, monsieur.

English se rendit dans son bureau. Il s'assit à sa table de travail et prit un cigare. Après avoir réfléchi quelques instants, il décrocha le téléphone.

— Appelez-moi le capitaine O'Brien, chef de la police de Boston, dit-il à la standardiste. Aussi rapidement que possible.

— Bien, monsieur English.

Il raccrocha, se leva et se mit à arpenter la pièce. Au bout d'un moment, le téléphone sonna et il alla décrocher.

La grosse voix d'O'Brien résonna à son oreille.

— Bonjour, monsieur English. Alors, qu'est-ce que vous devenez, depuis le temps?

— Bonjour, Tom. Ça va?

— Pas mal. Et vous?

— Oh! ça se maintient. Je croyais bien vous voir au match. Pourquoi n'êtes-vous pas venu?

— Vous savez ce que c'est. J'ai deux crimes sur les bras pour le moment. Je suis bien content que votre poulain ait gagné. Ça a été une bonne affaire, non?

— Pas mauvaise. Dites-moi, Tom, je voudrais que vous me rendiez un service.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur English.

— Il y a huit ans, une jeune fille nommée Julie Clair a été arrêtée parce qu'elle avait volé de l'argent à sa propriétaire. Elle a eu huit jours de prison. Pourriez-vous vérifier?

— Oui, bien sûr. Donnez-moi trois minutes.

English s'assit sur le bord de sa table, les jambes pendantes, le regard soucieux.

Moins de trois minutes plus tard, O'Brien revenait au bout du fil.

— Personne de ce nom n'a été arrêté, monsieur English. Rien dans les dossiers.

Le visage de Nick se durcit :

— Pas d'autre fille arrêtée à cette époque pour avoir volé de l'argent à sa propriétaire?

L'attente, cette fois, dura plus longtemps. Il revint enfin :

— Une nommée Doris Caspary; elle a eu huit jours de prison parce qu'elle s'était déjà fait surprendre le mois d'avant pour vol à l'étalage.

English se rappelait que Julie lui avait parlé une fois d'une Doris Caspary avec qui elle avait habité. Il n'oubliait jamais un nom prononcé devant lui.

— Julie Clair a été citée comme témoin à décharge, poursuivit O'Brien. Mais elle n'a pas été accusée.

— Merci, O'Brien. J'ai dû mal comprendre, répliqua English. N'oubliez pas de me prévenir si jamais vous venez ici. Au revoir.

Il raccrocha et, les sourcils froncés, se mit à contempler le tapis. Il lui avait bien semblé que Julie mentait quand elle lui avait raconté cette histoire de vol.

— Je voudrais bien savoir ce qui t'est arrivé, Julie, fit-il à mi-voix.

## CHAPITRE IV

### I

Ed Leon fit irruption sur le trottoir et appela un taxi qui passait.

— 23, Eastern Street, dit-il en ouvrant la porte. Et grouillez-vous.

— Okay, mon pote, dit le chauffeur en claquant la portière.

Il démarra si brutalement que Leon s'étala les quatre fers en l'air sur le plancher de la voiture.

— Je ne vous ai pas dit de me casser la gueule! hurla-t-il, furibard, en se remettant sur le siège.

— Quand un gars me dit de me grouiller, je me grouille, fit le chauffeur en fonçant dans les rues sombres.

Pendant dix minutes à peu près, Leon, le cœur chaviré, regretta amèrement d'avoir donné l'impression qu'il était pressé. Mais quand le chauffeur arriva dans le quartier d'Eastern Street, avec ses rues étroites, ses comptoirs de légumes, et tous les badauds circulant dans la rue, il fut obligé de ralentir.

— Si vous êtes tellement pressé, dit-il tout à coup, il y a une ruelle, juste là, qui aboutit à Eastern Street. Ça ira encore plus vite pour vous de la prendre et d'aller à pied.

— Si j'avais envie de marcher à pied, vous croyez que j'aurais

pris votre tacot? rétorqua Leon se souvenant, d'après ce que lui avait dit English, que c'était dans cette ruelle que Hennessey s'était fait écraser. Continuez et tâchez de n'aplatir personne.

— C'est pas l'envie qui m'en manque, regardez-moi ces péquenots, grommela le chauffeur en klaxonnant avec vigueur.

Leon alluma une cigarette. C'était bien beau d'aller chercher la nommée Mitchell pour l'amener chez English, comme celui-ci le lui avait recommandé. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. La fille allait probablement croire qu'il voulait la kidnapper et elle allait ameuter les flics.

Leon fit la grimace et se pencha en avant :

— C'est encore loin?

— Non, on y est.

— Bon, arrêtez-vous au coin.

Le chauffeur obtempéra et Leon, l'ayant payé, lui donna un généreux pourboire.

— Vous voulez pas que je reste dans les parages? Vous aurez du mal à trouver un taxi pour repartir, dans ce quartier.

— Bon, si vous voulez, fit Leon. J'en aurai peut-être pour un moment. Si je ne suis pas revenu d'ici une demi-heure, vous feriez mieux d'aller racoler plus loin.

— Je vais aller casser la croûte, dit le chauffeur en sortant du taxi. Je laisse la bagnole là.

Eastern Street était une rue extrêmement misérable, flanquée de part et d'autre par de grands immeubles dont les façades noircies de suie étaient sillonnées d'échelles d'incendie entre les balcons rouillés. Les poubelles encombraient le trottoir. Les lampadaires, encrassés, projetaient de faibles halos de lumière sur les trottoirs luisants.

Au bout de la rue, Leon aperçut quelques boutiques dont les vitrines douteuses étaient encore éclairées, et il hâta le pas de ce côté.

Il passa devant le numéro 27 et s'arrêta pour regarder la vitrine. Sur la porte, on lisait : *Joe Hennessey — Bazar*. La boutique était plongée dans l'obscurité et Leon, hochant la tête, poursuivit son chemin.

Arrivé devant le numéro 23, il s'arrêta de nouveau. Au même moment, une voiture noire surgit de l'obscurité et s'arrêta à sa hauteur.

— Hé, là-bas! cria une voix.

Leon se retourna.

Un homme lui faisait signe, de la voiture.

— Vous savez où est le 23? demanda-t-il.

Leon s'approcha. Le conducteur se trouvait dans l'ombre mais il se pencha en avant pour regarder Leon et la lumière d'un lampadaire lui tomba directement sur le visage.

Leon le reconnut instantanément. A voir la mince cicatrice qui allait de l'oreille droite à la bouche, le strabisme de l'œil gauche, le visage déformé, bestial, on ne pouvait pas s'y tromper. C'était là le personnage qui était allé voir Joe Hennessey pour le menacer.

Leon fut extrêmement surpris, mais il se laissait rarement décontenancer et son visage demeura impassible.

— Le 23A? répéta-t-il. Eh bien, je crois que c'est à l'autre bout de la rue. Ici, c'est le 223.

L'homme à la cicatrice poussa un grognement en signe de remerciement, et démarra. Comme la voiture s'éloignait, Leon aperçut un deuxième type, assis derrière, le chapeau baissé sur les yeux.

Les deux hommes n'avaient qu'un seul motif plausible pour chercher le 23A, d'Eastern Street. English ne s'était pas trompé. Après avoir réduit Hennessey au silence, ils venaient en faire autant à May Mitchell.

Leon regretta de ne pas s'être armé. Faisant rapidement volte-face, il courut vers l'immeuble et franchit la porte à côté de laquelle se trouvaient les boîtes aux lettres. Un bref coup d'œil lui apprit que l'appartement de May Mitchell se trouvait au dernier étage. Il regarda au bout de la rue. La voiture s'était arrêtée deux cents mètres plus loin et l'homme à la cicatrice, debout sur le trottoir, était tourné dans sa direction.

Leon pénétra dans le petit hall d'entrée mal éclairé et mal-

odorant. En face de lui se trouvait un ascenseur antédiluvien pour trois personnes au maximum.

Il y pénétra rapidement et appuya sur le dernier bouton. L'espace d'une seconde à peu près, rien ne se produisit, puis l'ascenseur frissonna soudain comme s'il se réveillait et se mit à grimper avec une sage lenteur.

Leon s'aperçut qu'il transpirait légèrement. Il savait qu'il avait à peine trois minutes d'avance sur l'homme à la cicatrice et son comparse. Il leur en faudrait encore cinq pour grimper au cinquième étage et, pendant ce temps, il lui fallait amener la fille à l'ascenseur et la faire descendre. Il espérait que les deux hommes, en montant l'escalier, ne remarqueraient pas l'ascenseur qui descendait.

L'ascenseur mit un temps fou pour atteindre le dernier étage. Leon ouvrit la grille et la laissa ouverte. En face de lui se trouvait une porte d'entrée où il y avait à la fois un marteau et une sonnette. La lumière brillait par le vasistas qui la surplombait.

Il appuya son pouce sur la sonnette et l'y laissa. La sonnette retentit derrière la porte. Il attendait, le souffle court, l'oreille aux aguets. Pas de réponse.

Il frappa alors quatre fois avec le marteau, aussi fort qu'il put, et le bruit résonna dans la cage de l'escalier.

Il commençait à se demander si la fille n'était pas sortie, en oubliant d'éteindre la lumière.

S'écartant de la porte, il se pencha par-dessus la rampe pour regarder en bas. Le hall, faiblement éclairé, était désert. C'est alors qu'il entendit des pas qui montaient rapidement l'escalier, en dessous de lui.

Il se retourna brusquement, les nerfs tendus.

Sur le seuil de la porte ouverte, se tenait une fille dont les cheveux platine effleuraient les épaules. Elle portait un pyjama noir en nylon absolument transparent. Agée d'une vingtaine d'années, elle avait de grands yeux bleus, un nez retroussé, des pommettes hautes. Leon eut du mal à avaler sa salive en apercevant ses courbes pleines et juvéniles.

— Qu'est-ce qui se passe? répéta-t-elle, appuyée au chambranle, indifférente, semblait-il, à sa semi-nudité. Qu'est-ce qui brûle? C'est la baraque, ou toi, beau gosse?

On entendait distinctement maintenant les pas qui approchaient. Les deux hommes abordaient le cinquième étage. Leon n'avait pas de temps à perdre en explications. L'idée d'emmener cette fille dans la rue habillée comme elle l'était faisait hésiter Leon, mais seulement pour un instant. Il fallait qu'il la pousse dans l'ascenseur et la fasse descendre avant que les deux types apparaissent sur le palier. Il lui restait à peu près dix secondes.

— C'est toi que je veux, dit-il en tendant la main vers elle.

Il l'attrapa par le poignet et la tira en avant, mais elle saisit le chambranle de la porte, s'arc-bouta sur ses talons et résista à sa pression.

— Pour qui tu me prends... Pour une des Sabines? gloussa-t-elle.

Il s'aperçut alors qu'elle était complètement ivre et cette découverte le surprit tellement qu'il lâcha son poignet.

— T'excite pas comme ça, beau gosse, dit-elle. On est au vingtième siècle, tu sais...

— Bon Dieu, il y a deux gars qui montent, et ils sont après toi. Ta seule chance de t'en tirer, c'est de venir avec moi, dit Leon précipitamment.

— Deux autres gars? Mais qu'ils montent. Fais-les entrer et entre toi-même. On va s'en payer une tranche.

Leon tendit de nouveau la main vers elle, mais elle fit un bond en arrière.

— Si les deux autres sont du même acabit que toi, je vais pas m'embêter, dit-elle, mal assurée sur ses pieds. Entrez tous. On va tirer à la courte paille.

Leon, le visage ruisselant de sueur, s'approcha de la porte.

— Hé, là-bas!

Cette fois, ça y était. Du coin de l'œil, il aperçut l'homme

à la cicatrice qui débouchait au sommet de l'escalier. Derrière lui venait son acolyte, plus petit et plus trapu.

Leon pénétra dans l'appartement, claqua la porte derrière lui et tourna la clé. Il poussa ensuite les deux verrous, en haut et en bas de la porte.

— Si tu crois que tu vas me garder pour toi tout seul, tu te fous le doigt dans l'œil, dit la fille. Ça se voit peut-être pas comme ça à première vue, mais c'est pas mon genre. Ouvrez, laissez entrer les autres.

— Mais écoute-moi donc, bon sang! commença Leon.

— Eh ben, si tu veux pas les laisser entrer moi je vais leur ouvrir, dit la fille en se dirigeant vers la porte d'un pas mal assuré.

— Ne fais pas l'idiot! s'exclama Leon en la repoussant. Ces deux...

— C'est moi que tu traites d'idiot! glapit la fille. Fous-moi le camp de là!

— Mais écoutez donc...

Elle fit un crochet pour l'éviter et tira le verrou d'en haut avant qu'il pût l'en empêcher.

On frappa brutalement à la porte.

— Commence pas à me peloter! s'exclama la fille en repoussant Leon.

— Ces deux types sont là pour te descendre, créatine! aboya Leon en lui barrant le chemin. (Il la prit par les épaules et se mit à la secouer.) Ce sont les gars...

Il s'interrompit en poussant un grognement de douleur. La fille venait de le frapper sur les yeux, l'aveuglant pendant une seconde. Elle avait déjà tiré le deuxième verrou et tendait la main vers la clé quand il l'attrapa à bras-le-corps et la poussa dans un fauteuil. Il bondit alors vers la porte et repoussa les verrous au moment où un des gars commençait à ébranler la porte avec l'épaule.

La porte craqua, mais tint bon. Elle n'allait cependant pas résister longtemps à ce genre de traitement, songea Leon.

La fille, s'extirpant du fauteuil, se rua sur lui et se mit à lui

marteler le visage de ses poings fermés. Il réussit enfin à lui immobiliser les poignets contre sa poitrine, et lui hurla de s'arrêter.

— Est-ce que tu vas m'écouter, nom de Dieu! Ce sont les gars qui te font chanter!

Elle était trop saoule pour comprendre ce qu'il disait et, se penchant en avant, elle lui donna un coup de tête dans le menton et se mit à lui marteler les tibias à coups de pied.

Jurant à mi-voix, il la souleva dans ses bras et l'emporta dans l'autre pièce.

C'était une petite chambre à coucher, avec un lit étroit sous la fenêtre. Il jeta la fille sur le lit et alla fermer la porte à clé.

Elle se précipita de nouveau sur lui, le regard étincelant, le visage blême de fureur.

Il l'attrapa dans ses bras, la ramena au lit où il la jeta avec une telle force qu'elle aurait rebondi par terre s'il ne l'avait pas maintenue.

Elle resta un moment immobile, à reprendre son souffle, trop abruti pour bouger et il en profita pour se précipiter vers la lourde penderie placée en face du lit, et se mit en devoir de la pousser contre la porte, centimètre par centimètre.

— Je te défends de toucher à mes affaires! glapit la fille toujours couchée. Arrête, t'entends!

Leon ne se frappa pas pour autant. Appuyant l'épaule contre la penderie, il fit un dernier effort et la poussa complètement devant la porte. C'est à ce moment qu'il entendit la porte céder dans la pièce à côté.

« Eh bien, celle-là, ils ne l'ouvriront pas aussi facilement », songea-t-il.

Il ouvrit la penderie, y prit un manteau de fourrure et le jeta à la fille.

— Mets ça, et vite!

— Fous-moi le camp de là! rugit-elle en jetant le manteau à terre.

Il s'approcha d'elle et la força à se lever.

— Enfile cette pelure!

Elle essaya de lui griffer le visage, mais il l'attrapa par le poignet, la fit se retourner et la jeta à plat ventre sur le lit. Appuyant son genou au creux de ses reins, il prit le manteau et essaya de lui passer, mais elle se débattait tellement qu'il dut y renoncer.

Cette fois, il était furieux. Chaque seconde comptait et il savait que les deux types n'allaient pas tarder à pénétrer dans la pièce.

Il la lâcha et se redressa. Sautant du lit, les yeux flamboyants d'éclairs, elle se rua sur lui, toutes griffes dehors.

Il écarta le bras et la frappa violemment, en tournant légèrement le poignet au moment où son poing s'écrasait sur la mâchoire de la fille.

Ses yeux chavirèrent, ses genoux fléchirent et elle s'éroula dans ses bras.

Il la jeta sur le lit, l'enroula dans le manteau de fourrure, puis, la laissant là, il bondit vers la fenêtre qu'il ouvrit.

Il eut un soupir de soulagement en apercevant un des paliers de l'escalier de secours juste au-dessous de lui. Dans la pièce voisine, un des hommes gronda :

— Il fout le camp par la fenêtre. Ouvre cette porte. Moi, je descends.

Leon n'hésita pas. L'homme à la cicatrice allait prendre l'ascenseur qui était extrêmement lent. Il lui faudrait ensuite faire le tour de l'immeuble. Ce serait tangent, mais tout valait mieux que de se faire coincer dans cette pièce.

Il attrapa dans ses bras la fille évanouie et, la passant par la fenêtre, la déposa sur le palier où il sauta lui-même, à l'instant même où des craquements menaçants retentissaient contre la porte. Il jeta un coup d'œil en bas pour voir où aboutissait la ruelle sombre, mais il n'apercevait que la surface d'un mur qui disparaissait dans l'obscurité. Il regarda alors en l'air, mais le toit était hors de sa portée. Il lui fallait donc descendre.

Balançant la fille sur son épaule, il se mit en route. Cramponné d'une main à la rampe rouillée, il continua à avancer,

les jambes tremblantes. May Mitchell n'était pas particulièrement légère et, arrivé au troisième palier, il ne pouvait plus respirer, mais il poursuivit néanmoins son chemin, basculant presque en avant, la main crispée sur la rampe, essayant désespérément d'atteindre la ruelle avant que ne surgisse l'homme à la cicatrice.

Quand il atteignit la dernière plate-forme, sa respiration sifflait dans sa gorge et ses genoux pliaient, mais il continua et sentit la partie mobile de l'escalier de secours descendre sous son poids pour atteindre le sol.

Arrivé en bas, il s'appuya un instant contre le mur pour retrouver son souffle, puis regarda à droite et à gauche. La ruelle se perdait dans l'obscurité comme dans un tunnel.

Il partit vers la droite, mi-courant, mi-titubant. Il n'avait pas fait trois mètres qu'un bruit derrière lui le fit se retourner.

Une porte s'était ouverte à quelques pas de lui et un rectangle lumineux éclaira la ruelle. Il aperçut la silhouette haute et massive de l'homme à la cicatrice qui avançait rapidement et silencieusement dans le passage.

Leon reprit sa marche, lentement, sans bruit, en retenant son souffle.

L'homme à la cicatrice, immobile, écoutait, regardait à droite et à gauche, essayant de voir par où Leon était parti.

Avançant centimètre par centimètre, Leon progressait dans le noir, prêt à se mettre à courir si l'homme à la cicatrice prenait la même direction que lui.

Brusquement, il se trouva nez à nez avec un obstacle. Trébuchant, il reprit son équilibre et tendit la main, qui rencontra la surface lisse d'un mur en brique. Il se trouvait dans un cul-de-sac. Il avait choisi la mauvaise direction et maintenant, il était coincé.

Il s'appuya contre le mur et regarda à l'autre bout de la ruelle le rectangle lumineux de la porte ouverte.

L'homme à la cicatrice tourna la tête vers lui et s'avança. Au moment où il passait dans le rectangle de lumière, Leon vit qu'il avait un automatique à la main.

## II

D'après le bruit de la circulation et le halo de lumière qui illuminait le ciel, Leon comprit qu'il n'était pas très loin de la rue principale. S'il avait tourné à gauche au lieu de tourner à droite, il aurait abouti au bout de l'Eastern Street.

Mais maintenant, l'homme à la cicatrice, avec son arme, lui barrait le chemin. Il fit glisser la fille, toujours évanouie, de son épaule et, la déposant doucement à terre, la cala contre le mur.

Leon savait que l'autre ne pouvait le voir et n'avait aucune certitude sur la direction qu'il avait prise. Il devait ignorer également que la ruelle finissait en cul-de-sac.

Plié en deux, Leon s'avança sans bruit à la rencontre de l'homme qui progressait lentement, l'oreille tendue. A vingt mètres environ de l'endroit où il avait laissé la fille, Leon se laissa tomber à quatre pattes, tout contre le mur.

A environ quinze mètres de lui, l'autre avançait toujours, l'arme au poing, se guidant de la main gauche le long du mur opposé à celui contre lequel Leon était accroupi. Leon retint son souffle et baissa la tête pour cacher son col blanc avec son menton.

L'autre n'était plus qu'à quelques centimètres de lui maintenant. Leon entendait sa respiration et pouvait sentir le parfum écœurant de sa brillantine. L'ombre passa à dix centimètres de lui, du même pas lent et régulier, et Leon ne put s'empêcher d'admirer le cran de cet homme qui avançait ainsi en pleine obscurité sans même savoir si un piège ne l'attendait pas.

Leon pivota sur ses talons, se leva à demi, banda ses muscles et se jeta sur le large dos qu'il avait devant lui.

Le balafre poussa un grognement surpris, trébucha en avant et lâcha son arme. Leon passa son bras autour de la

gorge de l'autre. Il attrapa son propre poignet dans sa main droite et serra le cou de son adversaire de toutes ses forces.

Courbant le dos, l'homme à la cicatrice souleva Leon de terre. Leon, les dents serrées, accentua son étreinte. Il se cramponnait, sachant que s'il arrivait à tenir une minute, l'autre allait tourner de l'œil.

L'homme faisait malheureusement preuve d'une résistance peu commune. Il projeta Leon contre le mur, se courba, se redressa et le projeta de nouveau contre le mur.

Leon, le souffle coupé, avait l'impression que ses côtes se brisaient, mais il se cramponnait toujours frénétiquement en essayant de resserrer encore son étreinte.

Le balafré tendit la main en arrière vers le visage de Leon, mais avant qu'il ait pu lui enfoncer les doigts dans les yeux, celui-ci enfouit son visage dans l'épaule de l'autre. Des doigts se refermèrent sur son oreille et la tordirent sauvagement. Leon donna alors une poussée en avant, faisant basculer sur les genoux son adversaire qui dut lui lâcher l'oreille pour ne pas se cogner le visage par terre. Leon lui enfonça alors son genou dans les reins et, prenant solidement appui, il tira sauvagement sur son bras pour appuyer sa prise. Pendant un instant, l'homme à la balafre haleta convulsivement, mais Leon le serrait avec une force accrue, et il augmenta la pression. Tout à coup, son adversaire se laissa aller et s'aplatit sur le sol. Leon maintint son étreinte pendant deux secondes encore, puis il se redressa.

Le balafré gisait par terre, immobile.

Leon regarda derrière lui, craignant de voir surgir le deuxième tueur. Il tâtonna dans le noir pour retrouver l'automatique que l'autre avait lâché. Puis il se précipita vers la fille, la remit sur son épaule et repartit vers le carré lumineux de la porte ouverte.

De la main gauche, il maintenait la fille par les jarrets et de la main droite tenait l'automatique.

Arrivé au bout de la rue qui s'ouvrait sur Eastern Street, il

fit glisser la fille de son épaule et la cala contre le mur, puis il se mit à la secouer en la giflant légèrement.

— Allez! disait-il. Réveille-toi. Ça va, maintenant. Un petit effort.

Elle ouvrit les yeux, sans le voir, et les referma aussitôt. Il se remit à la secouer.

— Allez! On va faire une petite balade. Réveille-toi.

— J'veux pas faire de balade, marmonna-t-elle. J'veux aller m'coucher.

Il la lâcha pour l'obliger à tenir debout toute seule et elle se cramponna à lui pour ne pas tomber.

— Qu'est-ce qui se passe? Où je suis?

— Tu es noire, mon chou, et loin de chez toi. Viens, je vais te raccompagner. Tu ne veux quand même pas que je te porte?

Il la prit par la taille pour la faire démarrer et elle se mit en route en titubant, appuyée de tout son poids contre lui.

Leon apercevait un peu plus loin la voiture des deux tueurs, à quelques mètres du 23, et il traversa précipitamment la route pour l'éviter.

— J'veux me coucher, dit la fille tout à coup. Je peux plus avancer.

— Mais si, mais si, on est presque arrivés, fit Leon d'une voix encourageante.

Avant qu'il pût l'en empêcher, elle se laissa tomber sur le trottoir.

— Moi, je bouge plus d'ici, fit-elle d'une voix morne.

Un homme, surgissant de l'ombre, fit sursauter Leon. Il regarda la fille par terre, jeta à Leon un coup d'œil soupçonneux, mais continua son chemin.

Leon enleva son chapeau pour s'éventer le visage. Il commençait à trouver l'aventure éprouvante.

— Debout, dit-il en se penchant sur la fille. Si tu restes assise par terre, tu vas attraper la crève.

— Ça te regarde? fit la fille d'une voix rogue. Je bougerai pas d'ici.

— Allons, mon chou. Tu as l'air idiot, assise par terre.

— C'est pas toi qui m'as cogné dessus, tout à l'heure? demanda la fille en plissant les yeux pour le regarder.

— Moi, te frapper? Je n'ai jamais battu une femme, sauf la mienne. Allons, lève-toi. Tu veux rentrer chez toi, non? Il la prit sous les aisselles pour la soulever.

— C'est là que j'habite, dit la fille en montrant le 23. Toi, tu veux m'embarquer je sais pas où.

— Je voulais te payer un verre, fit Leon précipitamment. Dépêchons-nous avant que le bar ferme.

Elle le suivit, appuyée à son bras, et il accéléra le pas, regardant de temps en temps par-dessus son épaule pour voir si l'homme à la cicatrice ne les suivait pas.

La fille ralentit tout à coup.

— Qu'est-ce qui te prend encore? fit-il avec impatience. Tu ne peux pas marcher cinq minutes sans t'arrêter?

— J'ai pas l'impression que je te connais, fit-elle.

— Tu ne connais que moi, dit Leon d'un ton enjoué. Je m'appelle Ed, tu te souviens? C'est moi qui veux te payer un verre.

— Ah! oui, c'est vrai. Je me rappelle maintenant. Ed. Alors, il vient, ce verre?

— Dès qu'on sera au bar, dit Leon en l'entraînant. Grouille-toi, mon lapin. On y sera dans une minute.

Ils atteignirent l'angle de la rue et Leon poussa un soupir de soulagement en voyant le taxi qui attendait. Le chauffeur faisait les cent pas en mangeant un sandwich et il fit un signe de la main à Leon en l'apercevant.

— J'allais justement partir, dit-il. Alors, vous avez trouvé de la compagnie?

La fille regardait le chauffeur d'un œil torve.

— Qui c'est, ce gars-là? demanda-t-elle.

— C'est Sam, répondit Leon. Tu t'en souviens de Sam? C'est le gars qui va nous emmener boire le verre que je t'ai promis.

— Oh! T'avais pas parlé de Sam, fit la fille en fronçant les sourcils. Salut, Sam. Alors, où il est, ce verre qu'Ed doit me payer?

— J'm'appelle pas Sam, dit le chauffeur, j'm'appelle George. Où vous avez pris que j' m'appelais Sam?

— Oh! qu'est-ce que ça peut foutre? dit Leon avec impatience. Sam ou George, qu'est-ce que ça change? Allez, on va faire un tour tous les trois. (Il ouvrit la portière et prit la fille par le bras.) Monte, mon chou. On va faire une petite balade.

Elle se dégagea et sauta en arrière.

— Oh! non. Je ne suis quand même pas gourde à ce point! Pas question de faire une balade? Qu'est-ce que c'est que cette histoire? La traite des blanches ou quoi?

— Je veux te payer un verre, répéta Leon qui faisait des efforts surhumains pour ne pas éclater. Viens, mon petit chou. On monte tous dans la bagnole et on va boire un coup.

— Je rentre chez moi, dit la fille d'un ton tellement décidé que Leon en eut froid dans le dos.

— Mais voyons, tu ne vas pas rentrer si tôt... protesta-t-il.

— Je rentre, répéta la fille en mettant les mains dans ses poches.

Ce geste ouvrit son manteau, ce qui permit au chauffeur d'admirer longuement le pyjama de nylon noir.

— Nom de Dieu! fit-il d'une voix étouffée. Je voudrais pas voir ma bourgeoise dans un truc comme ça!

— Allez vous faire voir, tous les deux, dit la fille d'un ton froid en refermant son manteau. Moi, je rentre chez moi.

Elle fit volte-face et repartit en titubant par où elle était venue.

Leon se précipitant à sa suite, la saisit par le bras.

— Hé! tu ne peux pas partir comme ça, dit-il. On va boire un coup ensemble.

Elle essaya de se dégager, mais il la tenait ferme.

— Je sens que je vais me mettre à gueuler, dit-elle en s'appuyant contre lui. Je savais que j'aurais dû le faire, tout le temps que j'étais avec toi. Il y a dix minutes que j'aurais dû me mettre à crier.

— Mais pourquoi veux-tu crier? demanda Leon, en la lâchant précipitamment. (Il sortit son étui à cigarettes, l'ouvrit et le lui tendit.) Tiens, sers-toi.

— Elles sont pas droguées, au moins? demanda-t-elle d'un air soupçonneux.

— Seulement celles qui sont de ce côté. Les autres, c'est des Camel, fit Leon d'un air fort sérieux.

Elle prit une Camel. Le chauffeur, les yeux hors de la tête, contemplait la scène.

— Dites donc, fit-il, je voudrais bien savoir un peu ce qui se passe?

— Vous mêlez pas de ça! aboya Leon. Occupez-vous de votre taxi. (Il prit la fille par les épaules et l'entraîna vers le taxi.) Alors, mon chou, on va le boire, ce verre? Le bar va être fermé si on se grouille pas.

Elle fit un bond en arrière.

— Je veux pas y aller. Je rentre chez moi.

Leon, à regret d'ailleurs, songea qu'il allait falloir l'assommer de nouveau. Il n'avait plus beaucoup de temps. L'homme à la cicatrice allait se manifester d'une minute à l'autre, et alors, ce serait la fin de tout.

— Ne pars pas tout de suite, dit-il en refermant son poing droit. Regarde donc la lune, là-haut. Ça ne te donne pas envie de rester dehors et de rigoler un bon coup?

Elle leva la tête. Son menton formait une cible parfaite. Le poing de Leon partit en avant, mais avant qu'il pût atteindre son but, le chauffeur, lui saisissant le poignet, le tira si violemment en arrière qu'il perdit l'équilibre et tomba assis par terre.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda le chauffeur furibard. Vous croyez peut-être que je vais vous laisser faire? Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu?

— Il m'a déjà frappée, dit la fille furieuse qui se précipita sur Leon pour lui donner un coup de pied. Tiens! Ça t'apprendra à battre une femme, espèce de gorille!

Leon, lui enlaçant les jambes, la fit tomber sur lui. Il lui

immobilisa les bras derrière le dos et, la soulevant de terre, l'emporta vers le taxi.

Le chauffeur lui barra le chemin, les yeux hors de la tête.

— Pas dans ma bagnole! hurla-t-il. Laissez-la tranquille, sinon...

— Elle est folle, dit Leon qui luttait avec la fille pour ne pas la lâcher. Il faut que je la rentre chez elle. Laissez-moi la mettre dans la voiture avant qu'elle ameute tout le quartier.

La fille rejeta la tête en arrière et poussa un hurlement strident. Leon essaya de la bâillonner avec sa main, mais le chauffeur lui assena sur la tempe un coup de poing qui le fit tituber en arrière.

La fille en profita pour lui échapper. Tendait la main vers elle, il la saisit par un pan de son manteau, mais elle se glissa hors du vêtement qui lui resta entre les mains, et se mit à courir.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda une voix, et un flic rubicond surgit de l'ombre.

— Il y a ce gars qui essaie de kidnapper la fille, dit le chauffeur en désignant du doigt la fille qui s'était retournée et immobilisée.

La lumière du lampadaire tombait directement sur elle et le flic en eut le souffle coupé.

— Elle peut pas se balader dans la rue comme ça, dit-il. C'est pas correct.

Leon, dégoûté, jeta le manteau à terre.

— Il y a deux gars qui essaient de buter cette fille, dit-il. Je veux l'emmener à un endroit où elle serait en sûreté. Moi, je veux bien que vous l'arrêtiez pourvu qu'elle ne retourne pas chez elle.

Le flic le dévisageait d'un œil soupçonneux.

— Qui c'est, ces deux gars?

— Il ment, dit le chauffeur angoissé. Il se préparait à l'assommer, mais je l'ai empêché. Il a des cigarettes droguées et il essaie de la kidnapper.

— Oh! bouclez-la, dit Leon furieux, avant de se tourner

vers le flic. Venez avec moi parler à la fille. On ira tous au commissariat pour s'expliquer.

— Ne bougez pas de là, dit le flic au chauffeur. Et vous, poursuivit-il à l'adresse de Leon, venez avec moi et n'essayez pas de faire le malin, sinon faudra vous payer un crâne de rechange.

Les voyant s'avancer vers elle, la fille fit volte-face et se remit à courir.

Elle avançait au milieu de la rue, vers la voiture que l'homme à la cicatrice avait arrêtée au bord du trottoir. Elle en était à vingt mètres quand Leon aperçut la silhouette d'un homme qui sortait d'un porche.

— Attention! hurla-t-il au flic. Le gars là-bas!

Le flic ralentit et s'arrêta.

— Quel gars?

Leon continuant sa course, sortit de sa poche le revolver qu'il s'était procuré.

La fille s'immobilisa soudain, et fit volte-face, le souffle précipité, les deux mains crispées sur la poitrine.

Une flamme jaillit de la porte cochère, et une détonation claqua dans le noir.

La fille poussa un hurlement et Leon lui cria de se jeter à plat ventre. Il tira dans la porte cochère au moment où le flic, pistolet au poing, surgissait à son côté.

Un deuxième coup de feu partit de la porte et Leon sentit la balle lui effleurer le visage. Il fit un bond de côté pour sortir du halo lumineux de la lampe.

Le flic, se laissant tomber à plat ventre, tira trois balles dans la porte cochère.

Des coups de feu éclatèrent alors de l'autre côté de la rue. La nuit était sillonnée d'éclairs.

Le flic creusa les reins, se souleva légèrement et resta un instant immobile, à quatre pattes, puis sa casquette bascula en avant et il s'éroula sur le sol, le visage inondé de sang. Ses doigts crispés sur la crosse de son pistolet se détendirent.

S'accroupissant derrière une poubelle, Leon tira deux fois

dans la direction d'où étaient venus les coups de feu. Le gros bonhomme sortit de l'ombre, plié en deux, tenant son ventre à deux mains. Il fit deux ou trois pas incertains, puis ses genoux se dérobèrent sous lui et il s'éroula sur le sol.

Leon se tourna vers la fille.

Immuable au milieu de la rue, elle se pressait la main contre la bouche. Elle semblait indemne et il lui hurla de se laisser tomber à terre.

Au même moment, il aperçut, dans la porte cochère qui lui faisait face, l'homme à la cicatrice qui levait son revolver. Leon appuya sur la détente un quart de seconde avant l'autre. L'homme à la cicatrice laissa tomber son revolver et se mit à courir dans la rue en tenant son poignet droit. Leon tira sur lui de nouveau, mais le manqua.

L'autre disparut derrière la voiture.

Leon se redressa avec précaution.

La fille s'étant retournée, se mit de nouveau à courir. Leon hésita un instant, ne sachant s'il lui fallait poursuivre la fille ou l'homme à la cicatrice. Il décida de rattraper d'abord la fille.

Elle courait vite et avait bien cent mètres d'avance sur lui. Forçant l'allure il se mit à galoper derrière elle.

Les gens commençaient à sortir des maisons pour jeter des coups d'œil apeurés dans la rue.

Deux hommes, se jetant sur Leon, lui firent perdre l'équilibre. Fou de rage, il se mit à hurler :

— Laissez-moi! Il faut que je rattrape cette fille!

— Attendez que les flics soient là, répondit l'un d'eux, cramponné à Leon.

L'autre, un petit bonhomme décidé, en bras de chemise, le tenait solidement par le bras gauche.

D'une bourrade, Leon lui fit lâcher prise, puis il écrasa son poing sur la figure de l'autre qui s'éroula en arrière.

Se remettant sur pieds, Leon descendit la rue comme un boulet de canon, mais la fille avait disparu.

Elle courait aveuglément dans la rue et allait atteindre une ruelle qui allait lui permettre de gagner l'entrée de service du numéro 23. Haletante, elle continua à courir. Elle n'avait qu'une idée : rentrer chez elle s'enfermer à clé.

La ruelle, sombre et étroite, s'étendait devant elle comme un long tunnel noir. Elle parcourut environ vingt mètres et s'arrêta brusquement, paralysée de terreur en sentant l'obscurité se refermer sur elle. Elle se laissa aller contre le mur, le souffle court, trop terrifiée pour rebrousser chemin, trop terrifiée même pour crier.

Elle crut voir bouger quelque chose dans le noir et se remit en marche, le cœur battant si violemment qu'elle avait l'impression de suffoquer.

— Je t'attendais, May, fit une voix d'homme tout près d'elle et elle sentit un souffle tiède lui effleurer la joue, un souffle qui sentait le chewing-gum. Je pensais bien que tu passerais par ici, alors je t'ai attendue.

Une main, dans l'ombre, lui toucha le bras et des doigts se refermèrent sur son poignet.

— On ne voulait pas que tu parles, May, continua la voix. Tu en sais un peu long à mon sujet. J'ai dit à Penn et à Fats de fermer ta jolie petite gueule, mais ils s'y sont vraiment mal pris. Il faut toujours que ce soit moi qui me charge de ce genre de travail.

La fille sentit une terreur sans nom lui tordre les entrailles et elle poussa un hurlement d'angoisse. Au même moment, elle sentit, juste au-dessous de sa poitrine, une douleur atroce. Sa main, en tâtonnant, se referma sur la main de l'homme qui tenait un objet et cet objet semblait sortir de son propre corps.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait? hurla-t-elle en essayant d'écarter la main de l'homme. Qu'est-ce que vous m'avez fait?

La main s'écarta et les doigts de la femme se refermèrent cette fois sur le manche d'ivoire d'un couteau. C'est alors seulement qu'elle comprit, qu'elle avait la lame dans le corps.

Adossée au mur, le visage ruisselant de sueur, ses genoux se dérochant sous elle, elle sentait la douleur se tordre en elle comme une chose vivante. Elle était trop pétrifiée d'horreur pour songer à arracher le couteau. Cramponnée au manche, elle se mit à pleurer à sanglots brefs en sentant sa vie qui s'écoulait d'elle.

— Allez, crève, salope, dit une voix, et une main, surgie de l'obscurité, d'une poussée brutale, la jeta sauvagement à terre.

### III

Nick English faisait toujours les cent pas dans son bureau à l'arrivée d'Ed Leon.

Leon se laissa tomber dans un fauteuil et repoussa son chapeau sur la nuque.

— Oh bon Dieu! fit-il. Tu parles d'une soirée! Tu n'as pas un verre à me refiler?

English, s'approchant du bar, prépara deux whiskys.

— Où est la fille? demanda-t-il en tendant un verre à Leon.

— J'ai loupé le coche, dit Leon qui vida la moitié de son verre. En ce moment, la pauvre gosse, elle est à la morgue.

— Comment? Elle est morte?

— Oui. On lui a planté un couteau dans les tripes, répondit Leon qui raconta à English les événements de la soirée.

— Quelqu'un l'attendait dans la ruelle, conclut-il. Je l'ai entendue hurler, mais quand je suis arrivé près d'elle, on ne pouvait plus rien pour elle. Elle était poignardée à mort. Le type a repris le couteau, mais il a laissé un indice très important pour nous.

Il sortit un bout de papier de sa poche et le déposa sur la table. C'était l'enveloppe d'un paquet de chewing-gum.

— Ça ne veut peut-être rien dire, fit English qui examinait le papier.

— Moi je crois que si. Elle était couchée là-dessus. J'ai l'impression que chaque fois que quelqu'un se fait zigouiller, le type au complet brun se trouve dans les parages.

English déposa soigneusement le bout de papier dans un tiroir de son bureau.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand tu l'as découverte?

— Les flics se sont mis à rappliquer en pagaille, alors j'ai préféré me trotter. Ils auraient été foutus de me prendre pour l'assassin. J'ai sauté par-dessus un mur et j'ai pris un taxi qui passait. J'en suis descendu à Central Avenue et je suis venu ici à pied.

— Tu crois qu'ils ont arrêté l'homme à la cicatrice?

— C'est bien possible.

— Et le gros?

— Je crois qu'il est mort. Je l'ai touché au ventre et ça n'avait pas l'air d'aller fort, quand je l'ai laissé.

— Ça m'a tout l'air d'être un petit gang, non?

— J'ai bien l'impression. Le type au chewing-gum doit être le chef.

— S'il s'agit de Sherman, ça ne fait pas un pli. Ce qui signifie que Roy n'était qu'un comparse. Je me disais bien aussi, qu'il était bien incapable d'organiser un pareil racket.

— Je ne vois pas très bien ce que tu peux faire à Sherman si c'est vraiment lui le gars que tu cherches. Si tu le mets sur la sellette, Roy aussi aura droit à toute la publicité.

— Oui, en effet, fit English qui se leva. Bon, eh bien, va dormir un peu, Ed. Il faut que je réfléchisse à la question. Je t'en parlerai demain.

English raccompagna Leon jusqu'à la porte.

— Il faut que je voie Morilli. Ce gros bonhomme que tu penses avoir tué a peut-être un casier judiciaire.

— Ne remue pas trop de boue, lui conseilla Leon. Fais attention. Il ne faut pas que Morilli établisse un rapport

entre les questions que tu lui poseras et le signalement qu'il doit avoir de moi. Le chauffeur de taxi a eu tout le temps de m'examiner.

— Je prendrai mes précautions, dit English en ouvrant la porte.

Leon sortit sur le vaste palier.

L'ascenseur qui se trouvait presque en face de la porte d'English, arrivait à l'étage. Un homme jeune en sortit, vêtu d'un élégant complet brun et coiffé d'un feutre marron. Un mouchoir de soie blanche dépassait de la manche de sa veste. Il jeta à Leon et à English un coup d'œil vif et scrutateur et se dirigea vers son appartement, situé à l'autre bout du couloir.

— Monsieur Sherman? fit English d'une voix calme.

L'homme au complet brun s'arrêta. Il avait les yeux les plus extraordinaires que Leon eût jamais vus. Des yeux couleur d'ambre, avec d'immenses pupilles, et aussi dénués d'expression que deux boutons jaunes.

— Oui, c'est moi Sherman, dit-il d'une voix grave et musicale. Vous désirez me parler? Vous êtes bien Nick English, n'est-ce pas?

— Sauve-toi, Ed, fit English à mi-voix. A demain.

Il s'avança vers Sherman :

— En effet, je voudrais vous parler. Voudriez-vous entrer un instant?

— Si ça ne vous ennue pas, je préférerais que vous veniez chez moi. J'attends un coup de téléphone assez important.

— Mais volontiers, fit English.

Sherman ouvrit et s'effaça devant son visiteur.

— Entrez, monsieur English.

English pénétra dans le hall élégant, entièrement décoré de fleurs. Après avoir pendu son chapeau au portemanteau, Sherman lissa de la main ses cheveux paille et ouvrit la porte en face de lui. Il appuya sur le commutateur et un flot de lumière envahit la pièce.

Il en fallait beaucoup pour étonner English, mais à la vue

du décor, il s'arrêta pile, sans même songer à dissimuler sa surprise.

Une pièce immense s'étendait devant lui. Pas un tapis, pas une carpeite ne coupait la vaste étendue du parquet qui aboutissait à de longues draperies de velours noir, tendues devant les fenêtres. Un divan blanc et deux fauteuils également blancs ne suffisaient pas à meubler cet espace nu. Près de la fenêtre se trouvait un piano à queue. Un feu de bûches pétillait dans la grande cheminée qui était encadrée de deux candélabres noirs hauts de deux mètres et équipés de fausses bougies. Contre un des murs drapés de velours noir, se trouvait une copie grandeur nature de la *Pieta* de Michel-Ange. Une faible odeur d'encens régnait dans la pièce et les lumières tamisées créaient une atmosphère qui, pour English, évoquait celle d'une crypte funéraire.

S'apercevant que Sherman l'observait, il maîtrisa rapidement sa stupeur.

— En tant qu'homme de théâtre, monsieur English, vous devriez aimer cette pièce, dit Sherman en se dirigeant vers la cheminée. Elle est originale, en tout cas, n'est-ce pas? Evidemment, la plupart des gens n'aimeraient pas y habiter, mais je ne ressemble pas à la plupart des gens.

— En effet, dit English d'un ton sec. Cette sculpture est magnifique.

— C'est une excellente copie, répondit Sherman en sortant de sa poche un morceau de chewing-gum. (English constata que le papier qui l'enveloppait était identique à celui qu'il avait dans son tiroir.) Est-ce que l'art vous intéresse, monsieur English?

— J'aime beaucoup cette sculpture, répondit English en désignant la *Pieta*, mais je ne peux pas dire que l'art m'intéresse vraiment. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'en occuper. Mais je ne voudrais pas vous retenir plus longtemps. Je voulais vous demander si vous vous êtes rendu à l'agence de presse située au 1356, Septième Rue, le 17 de ce mois.

Sherman, son regard vide d'expression fixé sur English, déplaçait lentement son morceau de chewing-gum.

— Je crois que oui, dit-il. Je ne suis pas sûr que ce soit le 17, mais j'y suis allé cette semaine. C'était peut-être même le 17, maintenant que vous m'y faites penser. Comme c'est curieux, que vous me posiez cette question.

— J'ai mes raisons. Vous y êtes allé vers dix heures et quart?

— C'est bien possible. Quelque chose comme ça. Je n'ai pas particulièrement fait attention.

— Vers cette heure-là, poursuivit English en scrutant le visage de Sherman, mon frère s'est suicidé. Il s'est tiré une balle dans la tête.

Sherman haussa les sourcils et mit le chewing-gum dans sa bouche.

— Comme c'est triste! fit-il. Vous m'en voyez désolé.

— Avez-vous entendu un coup de feu pendant que vous étiez dans l'immeuble?

— Ah! c'était donc ça? fit Sherman. J'ai entendu quelque chose qui ressemblait à un coup de feu, mais j'ai pensé que c'était le tuyau d'échappement d'une voiture.

— Où étiez-vous à ce moment?

— Je montais avec l'ascenseur.

— Avez-vous vu quelqu'un au palier du septième ou sortant du bureau de mon frère?

— Votre frère avait donc un bureau au septième? Il y a une agence de détective privé et cette agence de presse, à l'étage, si je ne m'abuse. Où donc se trouvait le bureau de votre frère?

— C'est lui qui dirigeait l'agence de détective.

— Tiens? Comme c'est intéressant. Je ne savais pas que votre frère était détective, dit Sherman et son ton impliquait qu'il n'avait aucune sympathie pour ces gens-là.

— Avez-vous vu quelqu'un près du bureau de mon frère? répéta English.

Sherman fronça les sourcils :

— Eh bien, oui, au fait... J'ai vu une femme devant sa porte. Elle portait un ensemble noir et blanc assez élégant. Je me suis même dit, je me rappelle, que pour le genre de femme qu'elle était, manifestement, elle avait un certain goût pour s'habiller.

Le visage impassible, English demanda :

— Et quel genre de femme était-ce, monsieur Sherman?

Sherman sourit :

— Un peu grue, à mon avis. Le genre de fille qui ne doit pas avoir beaucoup de scrupules. Certains de mes amis les moins raffinés diraient probablement « facile à culbuter ».

Le regard d'English était dur et froid :

— Et elle se trouvait dans le couloir quand vous êtes sorti de l'ascenseur?

— Exact. Elle s'éloignait de l'agence de détective et se dirigeait vers l'escalier.

— Vous n'avez vu personne d'autre?

— Non.

— Combien de temps s'est écoulé, à votre avis, entre le moment où vous avez entendu le coup de feu et celui où vous avez vu la fille?

— Environ cinq ou six secondes.

— Eh bien! je vous remercie, monsieur Sherman, dit English qui sentait où l'autre voulait en venir. Je ne veux pas vous importuner plus longtemps. Vous m'avez dit tout ce que je voulais savoir.

— J'en suis ravi. Votre frère s'est donc vraiment suicidé, monsieur English?

— Je vous l'ai déjà dit, il me semble.

— Oui, bien sûr. Mais les détectives vivent des vies bien dangereuses à en croire les romans policiers. Votre frère a peut-être découvert sur cette femme quelque détail peu plaisant et elle l'a tué pour le réduire au silence. Ce serait dans les choses possibles, non?

English eut un sourire morne :

— Mon frère s'est suicidé, monsieur Sherman.

— Oui, c'est vrai. Je laissais vagabonder mon imagination. Mais il arrive qu'un homme soit assassiné et que l'on fasse passer le meurtre pour un suicide, ce qui n'est certes pas le cas pour votre frère, puisque vous affirmez qu'il s'est suicidé. Si vous n'en étiez pas aussi convaincu, monsieur English, je crois qu'il serait de mon devoir de signaler la présence de cette fille à la police, vous ne trouvez pas?

— Il n'y a aucun doute que mon frère se soit suicidé, rétorqua English d'une voix calme.

Sherman l'observait, tout en mâchant son chewing-gum. Il lui sourit aimablement :

— Enfin, vous êtes meilleur juge, monsieur English. Je me demande ce qu'elle pouvait bien faire dans le bureau de votre frère. Il a dû se suicider pendant qu'elle était dans la pièce.

La bouche d'English se crispa :

— Avait-elle l'air bouleversé? demanda-t-il.

— Non, pas le moins du monde; pressée, plutôt, de s'en aller. Vous êtes vraiment certain, monsieur English, que votre frère n'a pas été assassiné?

— Absolument.

— On pourrait facilement retrouver la fille, poursuivit Sherman d'un air absent. Elle doit travailler dans un quelconque night-club. Elle a l'air d'une chanteuse. Je suis un artiste, monsieur English. Vous n'êtes pas au courant, bien entendu, mais je suis extrêmement habile à créer des ressemblances. Il me serait très facile de donner à la police un portrait de cette fille. Croyez-vous que je devrais le faire?

— La police est persuadée que mon frère s'est suicidé. Il est donc inutile que vous lui apportiez ce portrait.

— Comme vous voudrez, fit Sherman en haussant les épaules. J'ai vraiment un sens exagéré du devoir. C'est parfois ennuyeux.

— En effet, fit English d'un ton sec en se dirigeant vers la porte. Je vous remercie de vos renseignements.

— Mais je vous en prie, répondit Sherman sans s'éloi-

gner de la cheminée. (Il continuait à mastiquer, les mains dans les poches, le visage souriant.) En fait, j'espérais bien un jour avoir l'occasion de vous parler. Vous êtes une célébrité, après tout.

— Si l'on veut, dit English en posant la main sur la poignée. Bonsoir, monsieur Sherman.

— Je suppose que si la police était au courant, à propos de Miss Clair, ce serait assez gênant pour elle et fort déplaisant pour vous, dit Sherman en haussant légèrement la voix. Après tout, elle avait une excellente raison de tuer votre frère, n'est-ce pas?

English se retourna lentement vers Sherman qui continuait à sourire. Ses yeux jaunes rappelaient à English les feux de position d'une voiture.

— Miss... comment? demanda English, manifestant un intérêt poli.

— Julie Clair, votre maîtresse. Le mobile qu'elle a, ajouté à mon témoignage, suffirait à l'envoyer en prison pour assez longtemps. Elle risquerait même la chaise électrique. Il est vrai qu'en montrant ses jambes au jury, elle réussirait probablement à éviter cette possibilité. Mais elle en aurait bien au moins pour dix ans. Ça ne vous plairait guère, n'est-ce pas, monsieur English?

#### IV

Il y eut un instant de silence pendant que les deux hommes se dévisageaient, puis English revint lentement au milieu de la pièce.

— Non, dit-il calmement, ça ne me plairait guère. Etes-vous bien sûr que la fille que vous avez vue soit Miss Clair? Sherman eut un petit geste impatient de la main.

— Je sais que vous êtes un homme fort occupé, dit-il,

mais peut-être préférez-vous discuter la question tout de suite. Moi, personnellement, je ne suis pas pressé.

— Et quelle question s'agit-il de discuter?

— Vous ne croyez pas qu'on gagnerait du temps, répondit Sherman d'un ton sec, si on cessait de se comporter comme deux clubmen se rencontrant à une réunion mondaine? Je possède un certain renseignement et je suis prêt à vous le vendre. Voilà de quoi il s'agit de discuter.

— Je vois, fit English en haussant les sourcils. Eh bien! voilà qui est une surprise. Vous avez donc décidé de laisser tomber le masque? Je me demandais si vous auriez le culot de me faire chanter.

Sherman sourit :

— Pour moi, monsieur English, vous êtes tout simplement un homme riche. Votre importance et votre réputation me laissent indifférent. Vous avez de l'argent et moi j'ai ce renseignement. Je préfère vous le vendre à vous, parce que j'en tirerai davantage, mais si vous ne voulez pas traiter avec moi je m'adresserai directement à elle.

— J'ai l'impression que vous vous êtes déjà adressé à elle. Elle vous donnait deux cents dollars par semaine, il me semble?

Sherman eut un bref frémissement de paupières, puis il sourit :

— Je ne trahis généralement pas la confiance de mes clients, mais puisque, visiblement, elle vous a mis au courant, je peux bien vous dire qu'en effet, il y avait un petit accord entre nous. La proposition que je fais maintenant est beaucoup plus importante, évidemment. Il s'agira de me payer cash et non pas de me verser deux cents dollars par semaine.

— Je ne pense pas qu'elle puisse payer.

— Peut-être, mais dans ce cas, vous pourriez l'aider.

English s'assit et alluma une cigarette.

— A combien estimez-vous votre renseignement? demanda-t-il en jetant son allumette dans la cheminée.

— A vous, j'estime que je peux, raisonnablement, demander deux cent cinquante mille comptant. A elle, je ne peux guère demander plus de cinquante mille. Mais si c'est avec elle que je fais affaire, je ne peux pas promettre que les journaux ne découvriront pas les activités de chantage auxquelles se livrait votre frère. Pour une somme plus importante, je peux vous donner la garantie qu'ils ne sauront rien.

English croisa les jambes. Il semblait parfaitement à son aise. Son visage était impassible, son regard clair.

— Comment Roy s'est-il débrouillé pour se mettre en cheville avec vous? demanda-t-il.

Sherman appuyé contre la cheminée, examinait English d'un regard légèrement perplexe.

— Est-ce vraiment utile d'entrer dans ce genre de détails? demanda-t-il. Nous étions en train de discuter une proposition que je vous ai faite.

— Nous avons tout le temps de parler de ça, répondit English d'un air détaché. Comment Roy s'est-il mis en cheville avec vous?

Sherman hésita, puis haussa les épaules :

— Votre frère avait envie de se faire un peu d'argent facilement. Son agence était bien pratique pour recevoir mes clients. Je payais bien votre frère. Il touchait une commission de dix pour cent.

— Je vois. Et il s'est dit que dix pour cent ne lui suffisaient plus. Il a voulu gagner davantage et ne vous a pas donné tout ce qui vous revenait. Il voulait s'enfuir avec sa secrétaire, Mary Savitt, et a essayé de se procurer assez d'argent dans ce but. Vous vous êtes aperçu, je suppose, qu'il vous volait et vous avez décidé de lui donner une leçon. Le 17 au soir, vous êtes allé dans son bureau, vous lui avez tiré une balle dans la tête avec son propre revolver, vous avez mis ses empreintes sur la crosse et, avant de partir, vous avez retiré tous les dossiers contenant le nom de vos clients. C'est bien ça?

Sherman continuait à sourire, mais son regard s'était fait circonspect.

— C'est à peu près ça, dit-il. Naturellement, je n'irai pas en témoigner sous serment devant un jury, mais entre nous, c'est bien à peu près ce qui s'est passé.

English eut un signe d'acquiescement et souffla vers le plafond un nuage de fumée.

— Vous vous êtes alors rendu au 45 East Place où Mary Savitt avait un appartement. Vous l'avez étranglée et pendue à la porte de sa salle de bains. Vous l'avez tuée, je suppose, parce qu'elle était au courant des activités de Roy et aurait pu dire à la police que vous aviez un mobile de le tuer.

— Je dois reconnaître, monsieur English, que vous êtes remarquablement bien informé, fit Sherman d'une voix légèrement acide.

— En fin de soirée, poursuivit English, un nommé Hennessey s'est rendu à l'Agence Eclair pour payer son dû. Il y a rencontré la personne qui occupe les lieux en ce moment, laquelle a réussi à le faire parler. Vous vous êtes débrouillé, je ne sais comment, pour assister à la conversation et vous avez assassiné Hennessey en l'écrasant avec votre voiture. Avant de mourir, Hennessey avait parlé d'une certaine May Mitchell qui était également une de vos victimes. Une heure plus tard, vous la rencontriez dans une ruelle pour la poignarder.

Un long silence s'ensuivit pendant lequel Sherman dévisagea English. Son sourire était crispé maintenant et son regard inquiet.

— Tout ceci est fort intéressant, monsieur English, dit-il enfin, mais si nous en revenions à notre petite transaction. Le temps passe et j'ai un rendez-vous dans une demi-heure.

English sourit :

— Vous ne pensiez quand même pas sérieusement que vous arriveriez à me faire chanter, non ?

— Mais si, justement, répliqua Sherman d'une voix qui se faisait plus dure. Vous pouvez facilement trouver un quart

de million. Vous en retirerez des avantages considérables. Jusqu'à présent, vous avez fait une impression considérable sur la ville. Vous voulez donner votre nom à un hôpital. Vous avez fait beaucoup de bien à la communauté. Ce serait dommage de salir votre réputation uniquement parce que vous avez un frère dont le sens moral n'est pas aussi élevé que le vôtre. Il serait, à mon avis, extrêmement stupide de votre part de ne pas traiter avec moi.

— Mais je n'ai pas à traiter avec vous, rétorqua paisiblement English. C'est vous au contraire qui devez essayer de traiter avec moi.

— Qu'est-ce que vous entendez par là? demanda Sherman en fronçant les sourcils.

— Mais cela me paraît assez évident. Pendant ces quatre derniers jours, vous avez assassiné quatre personnes. Je tiens votre vie entre mes mains.

Sherman eut un geste impatienté.

— Voilà qui me semble fort exagéré. Entre se livrer à des suppositions et les prouver, il y a un monde.

— Je n'ai pas besoin de les prouver. C'est vous qui devrez prouver que vous n'avez pas tué ces personnes.

— J'ai l'impression que nous perdons notre temps, fit Sherman d'un ton brusque. Voulez-vous payer ou dois-je m'adresser à votre maîtresse?

English se mit à rire :

— Je croyais à tort que lorsque je trouverais l'assassin de mon frère, j'allais faire la justice moi-même. Je me disais que j'allais le tuer. Je savais que mon frère était un pauvre imbécile, faible et sans ressort, mais je tenais à le venger. Dans ma famille, nous avons une tradition. Nous enterrons nous-mêmes nos morts. Autrement dit, nous préférons régler nous-mêmes et à notre façon les questions concernant la famille, plutôt que de faire appel à des étrangers. J'avais donc décidé de retrouver l'assassin de Roy et de m'en occuper moi-même. Eh bien! je l'ai trouvé, mais les circonstances ne sont plus les mêmes. Je me suis également aperçu que

mon frère était non seulement un escroc, mais encore un maître chanteur, et pour moi, monsieur Sherman, un maître chanteur, est l'être le plus abject qui existe au monde. Il ne mérite aucune pitié. Si vous ne l'aviez pas tué, c'est moi qui l'aurais fait. En fait, monsieur Sherman, je vous suis presque reconnaissant de m'avoir débarrassé de Roy.

Sherman avait un visage tendu maintenant, et ses yeux jaunes luisaient.

— Tout ceci est fort intéressant, mais ne répond pas à ma question. Est-ce que vous me payez ou est-ce que je vais trouver votre maîtresse?

— Il n'est pas question que je vous paie, dit English, pas plus que Miss Clair, d'ailleurs.

— Alors, je n'ai pas le choix : je vends mon renseignement ailleurs.

— Personne ne voudra vous l'acheter. Jusqu'à présent, vous faisiez chanter des gens qui ne savaient pas se défendre. Moi, je sais. J'ai beaucoup d'argent et beaucoup d'influence. J'ai des amis qui peuvent m'être utiles. Je ne peux avoir aucun scrupule envers un maître chanteur, puisque comme je vous l'ai dit, je ne le considère pas comme un être humain. Je le traiterai comme je traiterais un rat qui aurait réussi à se faufiler dans ma chambre. Je l'exterminerai sans pitié et par tous les moyens, et c'est exactement de cette façon que je vais vous traiter. Je sais que vous avez tué quatre personnes. Pour l'instant, je n'ai contre vous aucune preuve valable devant un tribunal, mais ces preuves, je les aurai dans deux ou trois jours. J'ai une organisation extrêmement efficace. Nous retrouverons les personnes que vous faites chanter. Je leur promettais l'immunité, plus une récompense substantielle, si elles veulent bien témoigner contre vous. J'avertirai alors la police en laissant entendre que je ne tiens pas à ce qu'on vous ménage. Je suis sûr que le lieutenant Morilli en personne procédera à votre interrogatoire et il vous tabassera avec le plus grand plaisir, surtout si je le dédommage pour l'énergie qu'il y dépensera. Il y a des chances

pour que vous ne puissiez pas tenir le coup. Vous avouerez donc. Si par hasard vous êtes plus coriace que vous n'en avez l'air, nous forgerons alors des preuves nécessaires, ce qui sera un jeu d'enfant. Ça me coûtera assez cher, d'accord, mais j'ai de l'argent. On trouvera un faux témoin de l'assassinat de Hennessey. Une autre personne jurera devant la cour qu'il vous a vu assassiner May Mitchell. Une troisième vous aura vu quitter l'appartement de Mary Savitt le soir où elle est morte. Tom Calhoun, le concierge, témoignera que vous êtes la dernière personne à avoir vu mon frère vivant. Ayant ainsi établi mes faux témoignages, j'irai trouver le magistrat qui doit vous juger. Je connais tous les juges de cette ville et ils ne demandent tous qu'à me rendre service. Je me débrouillerai également pour voir les jurés avant qu'ils ne vous jugent et leur promettrai une belle récompense s'ils vous déclarent coupable. Une fois arrêté, monsieur Sherman, je vous jure bien qu'il ne vous faudra que quelques mois pour mourir. Ne vous faites pas d'illusions à ce sujet.

— Vous ne pensez tout de même pas me faire peur? demanda Sherman. Vous bluffez, tout simplement.

— Je ne m'y fierais pas, à votre place. Si je vous livre à la police, il est bien évident que les journaux apprendront du même coup que mon frère était un maître chanteur. Je reconnais qu'en vous faisant arrêter, je me coule définitivement, mais plutôt que d'être la victime d'un chantage ou de laisser Miss Clair en être la victime, je préfère essayer d'avoir votre peau et une fois que j'aurai commencé, plus rien ne pourra vous sauver de la chaise électrique.

Il se leva brusquement et se mit à arpenter la pièce, les mains derrière le dos, en réfléchissant. Puis il poursuivit :

— Je ne peux pas vous permettre de rester en ville, ni vous laisser continuer à faire chanter les gens. Je vais donc vous faire une proposition. Cela ne m'arrange pas, pour le moment, de vous livrer à la police. Vous allez donc quitter la ville à la fin de la semaine. Et vous n'y reviendrez jamais. Vous renon-

cez à vos activités de chantage. Si vous ne partez pas et si vous essayez encore de vous livrer au chantage ici, je vous livre à la police, et je vous promets la chaise électrique dans les six mois. Si cet appartement n'est pas vide samedi soir, vous serez arrêté dimanche matin. Ceci est mon dernier avertissement.

Il gagna la porte et posa la main sur la poignée :

— Comme je ne pense pas vous revoir, je ne vous dirai pas bonsoir, mais adieu.

Sherman était devenu blême et ses yeux jaunes luisaient de fureur rentrée.

— Une guerre n'est jamais perdue qu'à la dernière bataille, monsieur English, dit-il d'une voix qu'il contrôlait mal.

English le regarda avec une grimace de dégoût.

— C'est justement la dernière bataille, dit-il, et ouvrant la porte, il sortit dans le couloir et regagna son propre appartement.

## CHAPITRE V

### I

Corrine English apporta la cafetière dans le salon et la posa sur la table. Elle s'assit, bâilla et passa les doigts dans ses cheveux blonds.

Il était onze heures et demie et le soleil éclatant la rendait morose. Corrine, qui n'était jamais à son avantage le matin, ne commençait guère à se réveiller qu'après avoir ingurgité son premier cocktail, vers six heures du soir.

Elle se versa une tasse de café et, après une imperceptible hésitation, alla prendre une bouteille de cognac dans le placard.

Depuis la mort de Roy, elle s'était mise à boire comme un trou. La maison vide, sa rancune à l'égard de Roy et de Mary Savitt, et sa haine de Nick English lui pesaient tellement qu'elle avait automatiquement recours au cognac pour « adoucir sa souffrance ». Elle avait commencé par boire le soir, puis l'après-midi, et maintenant, elle en était à arroser de cognac son café du matin.

Elle versa une bonne rasade d'alcool dans son café et se rassit. Incapable d'avaler le toast qu'elle s'était préparé, elle le reposa avec une grimace. Elle but la moitié de sa tasse, la remplit de nouveau, y versa une nouvelle dose de cognac et alla s'asseoir sur le divan, sa tasse à la main.

Elle portait son négligé de soie rose par-dessus son pyjama noir et se rappela, en s'adossant aux coussins, qu'elle était vêtue de cette façon-là quand Nick English était venu lui apprendre la mort de Roy.

A l'idée d'English, son regard se durcit. Elle ne se serait jamais cru capable d'une telle haine. Elle le rendait responsable de la mort de Roy. Depuis qu'il l'avait menacée de communiquer à la presse les lettres de Roy, elle éprouvait à son égard une fureur vindicative, aggravée par le fait qu'elle ne pouvait rien contre lui.

Elle finit son café, se leva et alla chercher un verre qu'elle remplit de cognac.

— Je préfère encore me saouler que rester assise à penser à ce salaud, dit-elle à mi-voix.

Depuis la mort de Roy, elle avait pris l'habitude de parler toute seule. Elle parcourait la maison vide en discourant. Quelquefois, elle parlait à Roy, comme s'il avait été assis dans le salon, à l'écouter. Elle s'adressait quelquefois à Sam ou à Helen Crail, ou à une amie quelconque, en s'imaginant à moitié qu'ils l'écoutaient vraiment; elle posait parfois des questions auxquelles elle répondait elle-même, en faisant semblant de croire que c'était Roy ou Sam ou Helen qui lui répondaient.

Elle alluma une cigarette, vida son verre et le remplit de nouveau.

— Il faut qu'on fasse quelque chose, Roy, pour ce fumier-là. Il ne va pas s'en tirer comme ça. Tout ce que je voudrais, c'est une idée. Donne-moi une bonne idée, mon amour, et je me chargerai de l'exécuter; je te le promets. Je ferai n'importe quoi. Je le tuerai, même, si tu me le dis.

Au moment où elle allait s'asseoir, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Oh, merde! fit Corrine. Ça doit être Heety.

Elle alla ouvrir.

Un jeune homme se trouvait sur le seuil. Il souleva son feutre marron, découvrant d'épais cheveux pâles qui bril-

laient comme de l'argent bruni dans le soleil. Il sourit à Corrine, sans cesser de mâcher son chewing-gum, et le regard de ses yeux couleur d'ambre effleura ses formes pleines comme une caresse.

— Madame English?

Instinctivement, Corrine se passa la main sur les cheveux. Elle savait qu'elle devait avoir une tête impossible. Elle ne s'était pas donné la peine de se maquiller, et son déshabillé rose n'était plus très frais.

— Oui. Mais... mais je ne reçois pas de visites à cette heure-ci. Qui êtes-vous?

— Je m'appelle Roger Sherman, madame English. Je m'excuse de vous déranger si tôt le matin, mais j'avais très envie de vous voir. Je suis un vieil ami de Roy.

— Oh! fit Corrine en reculant d'un pas. Entrez, je vous prie. La maison est tout en désordre. Ma bonne n'est pas encore arrivée. J'étais en train de déjeuner.

Sherman entra dans le vestibule et referma la porte derrière lui.

— Mais je vous en prie, ça n'a aucune importance, dit-il en lui adressant son plus charmant sourire. J'aurais dû vous téléphoner pour vous annoncer ma visite. J'espère que vous voudrez bien m'excuser.

Corrine était dans tous ses états. Roy ne lui avait jamais parlé de Roger Sherman, mais il était évident que cet homme était fort riche. Elle avait aperçu une énorme Cadillac devant la porte, et les vêtements et l'allure de Sherman lui faisaient grosse impression.

— Entrez au salon, je vous prie. Je reviens tout de suite.

Elle se précipita dans sa chambre à coucher et referma la porte derrière elle.

Sherman jeta un coup d'œil sur le salon et fronça imperceptiblement le nez. Il aperçut la bouteille de cognac et le verre et hocha la tête. Puis, il alla se placer près du chauffage électrique, les mains dans les poches, et resta ainsi plus d'un quart d'heure, le visage impassible.

Corrine revint enfin, toujours aussi agitée. Elle s'était maquillée et avait mis le déshabillé lilas qu'elle gardait pour les grandes occasions. Sans les cernes bouffis qu'elle avait sous les yeux, et avec quelques kilos en moins, elle aurait été fort séduisante.

— Je m'excuse de vous faire attendre, dit-elle. Mais je voulais avoir l'air un peu plus présentable.

— Vous êtes ravissante, dit Sherman en lui souriant. Ainsi, vous êtes la femme de Roy. Il m'avait souvent parlé de vous et de votre beauté, et je vois maintenant qu'il n'avait pas exagéré.

Il y avait longtemps que Corrine n'avait pas entendu un compliment; l'espace d'un instant, elle oublia la trahison de Roy et le souvenir de leur bonheur passé lui fit monter les larmes aux yeux.

— Roy ne m'a jamais parlé de vous, fit-elle en s'essuyant les yeux. Vous êtes un de ses amis, dites-vous?

— Nous étions de très vieux amis. J'ai été bouleversé d'apprendre sa mort. J'aurais aimé venir plus tôt, mais j'étais en voyage. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je compatis.

— Je vous en prie, ne parlons plus de cela, dit Corrine en s'asseyant. Je ne me remettrai jamais d'un coup pareil, d'un pareil scandale...

— Il ne faut pas dire des choses comme ça, fit Sherman avec douceur. Après tout, ce n'était pas la faute de Roy. Vous savez, je suppose, que son frère est à l'origine de toute l'affaire?

Corrine se raidit :

— Vous croyez? Comment le savez-vous?

Le regard de Sherman effleura la bouteille de cognac.

— Puis-je me permettre de vous demander un petit cognac? J'aime bien boire un verre à cette heure-ci, mais peut-être est-ce contraire à vos principes?

— Oh! mais non, je vous en prie, servez-vous.

Sherman prit un verre sur une commode et le remplit de cognac. C'est alors seulement qu'il parut remarquer le verre vide de Corrine.

— Puis-je vous servir également, madame English?

Corrine hésita. Elle ne voulait pas que ce charmant jeune homme s' imagine qu'elle buvait si tôt, mais elle se sentait le gosier complètement desséché.

— Eh bien, juste une goutte, dit-elle. Je ne me sens pas très bien, ce matin.

— Oh! vous m'en voyez désolé, fit Sherman en la servant généreusement.

Corrine vida la moitié de son verre, alors que Sherman goûtait à peine au sien.

— Nous parlions de Nick English, dit-elle. Comment savez-vous qu'il a provoqué la mort de Roy?

— C'est Roy qui me l'a dit, répondit Sherman en s'asseyant à côté de Corrine. (Sa main effleura la cuisse de la jeune femme.) Oh! pardon, fit-il.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit? demanda Corrine sans même s'apercevoir qu'il l'avait touchée.

— Il m'a parlé de l'argent. Vous êtes au courant, naturellement?

— Quel argent?

— Mais, les vingt mille dollars que Roy vous a laissés, répondit Sherman en haussant les sourcils. Votre avocat vous les a sûrement remis.

Les yeux bleus de Corrine s'ouvrirent tout grands.

— Vingt mille dollars? répéta-t-elle. Jamais entendu parler!

— Mais vous avez sûrement touché quelque chose? Je m'excuse de paraître indiscret, mais après tout, j'étais le meilleur ami de Roy et j'ai l'impression qu'il est de mon devoir de m'assurer que sa femme ne manque de rien.

— Oh! merci, dit Corrine qui faillit fondre en larmes. Vous ne vous rendez pas compte à quel point j'ai été seule. Oh! Sam Craill a été très gentil, bien sûr, mais il est tellement occupé. Et puis ce n'est pas comme s'il était un ami. Ce n'était que l'avocat de Roy.

— C'est aussi l'avocat de Nick English, dit Sherman.

Corrine se raidit.

— Vraiment? Je ne savais pas. Mais ça n'a pas d'importance, n'est-ce pas? Il ne lui raconterait rien, non?

— Il émarge au budget d'English. Ce n'est un secret pour personne. Il fait exactement ce qu'English lui dit de faire.

— Oh! fit Corrine qui devint cramoisie. Mais qu'est-ce que je vais faire? Si j'avais su, je ne l'aurais jamais laissé entrer ici.

— Puis-je vous demander ce dont vous disposez pour vivre? fit Sherman en se penchant vers elle et en la regardant fixement.

— Roy m'a laissé une pension. Deux cents dollars par semaine.

— Et on ne vous a jamais parlé de ces vingt mille dollars?

— Non. C'est la première fois que j'en entends parler. De quels vingt mille dollars s'agit-il?

— Vous étiez au courant, pour Mary Savitt, je suppose? Corrine détourna les yeux.

— Oui. J'étais au courant; comment Roy a-t-il pu faire une chose pareille...

— Certains hommes se laissent abuser par des femmes sans scrupules. Et elle était sans scrupules, madame English. Ça n'aurait pas duré. Il aurait vite compris son erreur.

Corrine posa sa main sur la sienne.

— Merci de m'avoir dit ça. C'est bien ce que je pensais, d'ailleurs. Roy ne m'aurait jamais abandonnée. Je suis sûre qu'il serait revenu.

— Il ne vous avait pas oublié. Il m'a dit qu'il vous avait laissé de l'argent. Il avait fait une affaire qui lui avait rapporté vingt mille dollars. Il voulait vous les donner quand il partirait avec Mary Savitt.

— Roy a gagné vingt mille dollars! Mais c'est impossible! Roy n'a jamais gagné le moindre argent.

— Le procédé était assez irrégulier, à vrai dire. Il semble que Nick English ait amorcé une affaire. Roy, tout à fait par hasard, est allé voir ce même client, à un autre sujet, et le client l'a

confondu avec Nick. Roy ne lui a pas dit qui il était et il a enlevé l'affaire. Nick English était tellement furieux qu'il a appelé la police. Elle était en route quand Roy, pris de panique, s'est suicidé.

— Oh! dit Corrine qui se laissa aller en arrière et ferma les yeux. Vous voulez dire que cet homme allait faire arrêter son propre frère?

— J'en ai bien peur. Roy avait mis l'argent dans un coffre dont il avait confié la clé à Sam Crail. Crail devait vous le remettre. Puisqu'il n'en a rien fait, il me semble évident qu'English a dû dire à Crail de lui remettre l'argent à lui.

Corrine se redressa brusquement, les yeux étincelants de rage.

— Autrement dit, il m'a volé cet argent?

Sherman haussa les épaules.

— Je le crains, mais ni vous ni moi ne pouvons prouver que cet argent ait jamais existé.

Corrine but une longue gorgée. L'alcool qu'elle avait déjà absorbé avant l'arrivée de Sherman commençait à faire son effet; elle se sentait un peu étourdie et prête à toutes audaces.

— Eh bien! il ne va pas s'en tirer comme ça! Je vais m'en occuper, de ce salaud! Je me vengerai! dit-elle en bondissant sur ses pieds.

— Je comprends fort bien vos réactions, mais comment comptez-vous vous y prendre? C'est un individu extrêmement puissant et qui a beaucoup de relations.

— Je trouverai bien quelque chose, dit Corrine.

Elle traversa la pièce d'une démarche incertaine pour aller remplir son verre et en renversa la moitié à terre.

— Je pourrais peut-être vous aider, dit Sherman en se levant.

Elle se tourna vers lui :

— Vous croyez?

— Je ne pense pas qu'on puisse récupérer l'argent, mais si vous voulez vous venger...

— Oui, je veux me venger! Voyez-vous un moyen?

— Oui, mais ce sera à vous de réussir. Vous connaissez Julie Clair?

— Je ne la connais pas, mais j'ai entendu parler d'elle. C'est sa maîtresse, n'est-ce pas?

— English en est complètement toqué. Or, je sais qu'elle le trompe avec son secrétaire général, un nommé Harry Vince.

Corrine s'était immobilisée et regardait Sherman, les yeux brillants :

— Vous êtes sûr? Vous êtes bien sûr?

— Absolument. Elle va chez Vince chaque fois qu'English a un rendez-vous d'affaire. Je l'ai vue.

— Voilà ce que j'attendais! s'écria Corrine en revenant au divan. Oh! cette fois, je vais le faire souffrir! Si seulement je pouvais les trouver ensemble! Si je pouvais lui mettre le nez dedans!

— C'est facile à arranger. Il dîne ce soir à la Tour d'Argent avec le sénateur Beaumont. Elle ira sûrement voir son amant. Pourquoi n'allez-vous pas le prévenir?

— Vous viendrez avec moi? demanda Corrine avec un sourire mauvais.

Sherman hocha la tête :

— Je ne peux pas, malheureusement; j'ai un rendez-vous ce soir. Mais je peux vous retenir une table. English arrivera vers huit heures et demie. Vous pourriez y aller vers neuf heures.

— J'y serai, fit-elle, serrant les poings. Je vais lui faire une scène qu'il ne sera pas prêt d'oublier, lui et ses relations mondaines! Quand je pense qu'il ma menacée de communiquer aux journaux les lettres de Roy, alors que sa maîtresse couche avec un autre! Ah! la voilà, l'occasion que j'ai tellement attendu!

— Je pensais bien que vous feriez bon usage de ce renseignement.

Elle le regarda soudain d'un air perplexe :

— Pourquoi m'avez-vous dit ça? Vous aussi, vous avez un compte à régler avec lui?

— Si c'était le cas, je m'en chargerais moi-même. Il se trouve simplement que je suis indigné de la manière dont il vous a traitée. Je me suis dit que je devrais vous donner une arme contre lui et je vous l'ai donnée.

Corrine lui sourit.

— Je vous en remercie. (Elle croisa les jambes et son genou apparut entre les pans de son négligé.) Je ne peux pas vous dire à quel point je vous suis reconnaissante.

— Il n'y a qu'une chose que je voudrais vous demander, fit Sherman. (Son regard s'égara sur les genoux nus de la jeune femme.) Quand vous l'aurez mis au courant, pouvez-vous me téléphoner?

— Bien sûr.

Il lui tendit une carte de visite.

— Je serai à ce numéro à partir de neuf heures. Pouvez-vous me passer un coup de fil dès que vous lui aurez parlé? Je veux savoir ce qu'il va faire. C'est très important. Puis-je compter sur vous?

— Mais oui, dit-elle en prenant la carte. Je vous appellerai un peu après neuf heures.

— Merci. (Il jeta un coup d'œil autour de lui pour repérer son chapeau et elle s'aperçut alors qu'elle n'avait pas la moindre envie de le voir partir. C'était la première fois, depuis son mariage avec Roy, qu'elle rencontrait un homme aussi attirant.) Eh bien, il faut que je m'en aille, poursuivit-il. Puis-je revenir vous voir?

— Vous partez déjà? demanda-t-elle en tapotant ses boucles blondes. Vous ne prenez pas encore un peu de cognac?

Il hocha la tête :

— Non, merci.

— Eh bien! j'espère que vous reviendrez. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point je me sens seule. Roy et moi étions toujours ensemble quand il ne travaillait pas, et il me manque terriblement.

Les yeux couleur d'ambre s'attardèrent un instant sur son visage.

— Nous pourrions aller au cinéma, un de ces soirs? Ça vous dirait?

— Oh! oui. Il y a une éternité que je ne suis pas allée au cinéma. Avant la mort de Roy, j'y allais trois ou quatre fois par semaine.

— Alors je viendrai vous chercher, annonça Sherman en se dirigeant vers la porte.

Corrine le suivit dans le vestibule. Il se retourna soudain vers elle :

— Je n'aurais jamais pensé qu'une femme aussi séduisante puisse se sentir solitaire.

Corrine se sentit légèrement décontenancée. Il y avait dans le regard de Sherman une lueur qui la mettait mal à l'aise.

— Je me suis contentée de la présence de Roy, dit-elle. Vous savez ce que c'est. Je n'ai presque plus d'amis.

— Vous êtes trop jolie pour rester seule bien longtemps, fit Sherman en se rapprochant d'elle. Après tout, je ne suis pas tellement pressé.

Corrine fit un pas en arrière. Il lui faisait peur, maintenant. Les yeux d'ambre étaient dénués d'expression mais il y avait quelque chose d'extrêmement inquiétant dans ce regard vide.

— Ne... ne vous faites pas de souci pour moi, dit-elle précipitamment. En fait, je me sens tout à fait bien.

— Vraiment? fit-il en lui prenant le bras. Mais vous êtes terriblement seule, n'est-ce pas?

C'était plus que Corrine n'en avait souhaité. Elle aurait volontiers ébauché avec lui un flirt banal pour le garder auprès d'elle, mais il y avait eu un tel changement dans l'atmosphère qu'elle souhaitait maintenant le voir partir.

— Oh! il y a des tas de gens qui se sentent seuls, dit-elle. (Et elle s'arrêta brusquement en le voyant sourire. Ce sourire lui fit passer un frisson dans le dos.) Vous êtes très gentil de vous inquiéter de moi, mais...

— Ce n'est pas une question de gentillesse, fit-il calmement, c'est une question d'attirance. Pourquoi perdre du temps? Ça arrivera tôt ou tard. Pourquoi pas tout de suite?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire... fit-elle en essayant en vain de se dégager.

— Vraiment? Où aboutit cette porte?

— C'est celle de ma chambre à coucher. Lâchez-moi, je vous en prie. Vous... vous me faites mal.

Il se pencha en avant, et ouvrit la porte.

— Venez, dit-il. Il y a un remède à la solitude, vous savez?

— Non, je vous en prie! cria-t-elle en essayant de le repousser. Ne faites pas ça! Ce n'est pas bien!

— Vous trouvez? Vous vous inquiétez de ce qui est bien et de ce qui est mal? Moi pas, dit-il en la poussant dans la chambre.

— Je vous défends d'entrer ici. Comment osez-vous? Laissez-moi tranquille.

Il lui fit traverser la pièce de force. Elle sentit le bord du lit lui heurter les mollets et elle s'assit brusquement, en essayant toujours de se dégager.

— Ne faites pas l'idiot! dit-il, un genou sur le lit, le visage tout près du sien.

Les yeux jaunes la terrorisaient maintenant.

— Ne faites pas ça! cria-t-elle désespérément. Je vous en prie, lâchez-moi!

— Taisez-vous donc! fit-il, d'une voix dure cette fois.

Et il la saisit avec une violence qui lui fit pousser un cri d'angoisse. Elle avait l'impression d'être prise dans les griffes d'une bête sauvage.

## II

Lois Marshall finissait de dicter quelques lettres à sa dactylo quand Ed Leon pénétra dans son bureau, à neuf heures, ce matin-là.

Il souleva son chapeau :

— M. English est là?

— Oui, il vous attend, répondit Lois. Et voilà M. Crail, ajouta-t-elle, en voyant Sam Crail pousser la porte.

— On dirait que vous venez de vous taper un bon petit déjeuner, lui dit Leon d'un ton d'envie. A moins que cette brioche qui pointe sous votre gilet ne soit là pour impressionner le client.

— Exactement, fit Crail en passant la main sur sa bedaine d'un geste satisfait. Si j'avais votre gabarit, je n'aurais plus qu'à fermer boutique. Plus personne ne fait confiance aux planches à repasser, de nos jours. (Il se tourna vers Lois.) M. English peut me recevoir?

— Oui, je pense, répondit Lois en décrochant le téléphone. M. Crail et M. Leon sont là, monsieur English, poursuivit-elle. Puis elle fit un signe aux deux hommes :

— Voulez-vous entrez?

Leon s'extirpa de son fauteuil et suivit Crail dans le bureau.

English était assis à sa table de travail. Harry Vince traversait la pièce, une pile de documents à la main. Harry fit un signe de tête à Crail, jeta un coup d'œil à Leon et sortit.

— Qui c'est, ce gars-là? demanda Leon en s'affalant dans un fauteuil.

— Tu ne connais pas Harry? répondit English. C'est mon secrétaire général, et rudement efficace en plus.

— Quoi de neuf, Nick, fit Crail en s'asseyant. Je ne peux pas rester longtemps. J'ai une affaire qui passe à dix heures et demie.

English prit un cigare, poussa la boîte vers Crail, et haussa les sourcils en regardant Leon qui hocha la tête.

— J'ai trouvé le gars qui a assassiné Roy, dit-il calmement.

— Pas possible! fit Crail en se redressant. Eh bien! mon vieux, voilà du boulot vivement fait.

English indiqua Leon d'un signe de tête :

— Il n'en a pas l'air, comme ça, mais il travaille vite.

— Sherman? demanda Leon.

— Oui.

English leur raconta la conversation qu'il avait eue avec Sherman le soir précédent.

— Quatre assassinats? fit Crail, exorbité. Et il les reconnaît?

— Il ne les a pas niés, répondit English.

— Eh bien, nom de Dieu! je voudrais bien voir la gueule du district attorney quand tu lui diras ça, fit Crail en se frottant les mains. Il ne lui est même pas venu à l'idée que ces quatre meurtres pouvaient avoir été commis par une même personne.

— Je ne dirai rien au district attorney, dit English. A lui de trouver l'assassin. Je n'ai pas la moindre envie de proclamer que mon frère était un maître chanteur. J'ai donné jusqu'à samedi à Sherman pour quitter la ville.

Crail jeta un rapide coup d'œil à Leon dont le visage trahissait la plus parfaite indifférence.

— Mais tu ne peux pas faire ça, Nick! dit Crail avec chaleur. Tu te rendrais complice. Et, du coup, je me retrouve aussi dans le même bain!

— C'est un des désavantages de travailler pour moi, fit English en souriant. Ne t'en fais pas, Sam. Il n'y a que Leon et moi qui soient au courant.

Leon intervint :

— Tu crois que Sherman va s'en aller?

— Il aurait tort de ne pas le faire. Je tiens toutes les cartes en main. Ce gars-là n'est pas idiot. Mais je veux que tu te charges de lui, Ed. Ne le lâche pas d'une semelle. Engage quelqu'un pour t'aider, si c'est nécessaire, mais je ne veux pas que tu le perdes de vue une minute tant qu'il n'aura pas décampé.

Leon opina du bonnet :

— Je me charge de lui.

Crail était horrifié :

— Vous n'allez quand même pas le laisser s'en tirer, avec quatre assassinats sur la conscience? demanda-t-il.

— Il s'en est déjà tiré, rétorqua English. Je n'ai aucune preuve valable en cours de justice. S'il ne fait pas ce que je

lui ai dit, j'en fabriquerai, des preuves, mais pas avant.

— Comment ça... fabriquer des preuves? demanda Crail dont les sourcils rejoignaient la racine des cheveux.

— Je t'expliquerai ça le moment venu, répondit English. Si ce gars-là essaie de me rouler, il ira sur la chaise, et c'est toi et moi qui l'y mettrons.

— Eh bien, voilà un beau programme pour vous, dit Leon à Crail en souriant. Qu'est-ce que tu penses de Sherman? poursuivit-il à l'adresse d'English.

— J'ai l'impression que c'est un fou, répondit English avec simplicité. Et dangereux comme un serpent-minute. Je suis à peu près sûr qu'il essaiera de me posséder. Je serai même peut-être sa cinquième victime. J'ai consigné par écrit toute notre conversation. La voilà. (Il tendit une enveloppe à Crail.) Je voudrais que tu me gardes ça, Sam. Et si jamais il m'arrive quelque chose, donne-la à Morilli.

Crail avait l'air impressionné :

— Tu ne parles pas sérieusement, j'espère?

— Sherman a tué quatre personnes en une semaine. Je l'ai menacé de l'envoyer à la chaise s'il ne partait pas avant samedi. S'il m'obéit, il abandonne son entreprise de chantage, extrêmement lucrative. Je ne pense pas qu'il y renonce sans essayer de lutter. Je parle sérieusement, Sam. J'ai dit à Chuck d'être armé en permanence et de ne jamais me perdre de vue.

— Pas de nouvelles du gars à la cicatrice? s'enquit Leon.

— Non. Il a dû filer. J'ai parlé à Morilli. Je lui ai dit que May Mitchell avait travaillé pour moi dans le temps, ce qui me faisait une excuse pour parler de son assassinat. Ton chauffeur de taxi n'a pas attendu qu'on vienne l'interroger. Morilli n'est même pas au courant de son existence. Tout ce qu'il sait, c'est que la fille a été poignardée, qu'un policier a été abattu et qu'on a trouvé un gros bonhomme mort dans la rue. Il essaie d'en tirer quelque chose, mais n'arrive à rien. Deux hommes lui ont donné de toi un signalement très

vague. Ils prétendent qu'ils ont essayé de te retenir jusqu'à l'arrivée de la police, mais que tu leur as échappé. Morilli pense que tu es responsable des trois meurtres.

Leon soupira :

— Voilà ce qu'il en coûte de travailler pour toi, Nick. Enfin, ça ne me gêne pas, tant que Morilli ne me reconnaît pas. Si jamais je suis repéré, je compte sur toi pour lui fournir toutes les explications nécessaires.

English eut soudain un sourire juvénile :

— Il ne te reconnaîtra pas. Les deux types lui ont dit que tu étais beau. Morilli n'est quand même pas génial.

— Est-ce ma faute si ma binette fait peur aux gens? s'exclama Leon en faisant une grimace. Même à moi, d'ailleurs, elle me fait peur.

Craill poussa un léger grognement d'impatience :

— Il faut que je m'en aille, Nick, dit-il en consultant sa montre. Tu n'avais rien d'autre à me dire?

— Quel goinfre! fit Leon. Quatre assassinats, ça ne vous suffit pas pour une matinée?

— Non, rien d'autre, dit English. Mais tiens-toi prêt à agir, Sam. Si Sherman fait la moindre gaffe, je veux qu'il passe sur la chaise.

Craill hochla la tête et se leva :

— On verra ça quand le moment viendra, fit-il. Au fait, où en est la réunion du Comité?

English sourit :

— Je l'ai fait ajourner.

— Tu as tort, Nick. C'est dangereux de traiter le Comité par-dessous la jambe. Rees ne peut pas te souffrir et n'oublie pas que c'est un bon copain du district attorney et du commissaire général.

English eut un sourire méprisant :

— Tu me fais mourir de peur. Au revoir, Sam.

Craill haussa les épaules, salua Leon et sortit du bureau.

— Qui est Rees? demanda Leon en allumant une autre cigarette.

— Le président de la Commission d'urbanisme municipal. Il est également magistrat.

— Il pourrait te faire des ennuis?

— Tant que je ne me mets pas dans mon tort, il ne peut rien me faire, et je suis extrêmement prudent.

— Tu t'es déjà mis dans ton tort, lui fit remarquer Leon, en ne dénonçant pas ces quatre meurtres. Est-ce que Rees ne pourrait pas t'épingler pour ça?

— Il le pourrait s'il était au courant, mais il ne l'est pas. (English éteignit son cigare et consulta sa montre.) Alors, c'est entendu, Ed. Tu prends Sherman en filature. D'ici à samedi, je ne veux pas que tu le perdes de vue. C'est capital. Ne le laisse pas te fausser compagnie.

— Ne t'en fais pas... Ah! J'oubliais de te dire: je sais où aboutissent les fils électriques partant de chez Roy. Ils rejoignent un bureau placé au même étage, et qui appartient à une soi-disant silhouettiste. Une nommée Gloria Windsor.

— Tu crois qu'elle fait partie de la bande? demanda English, sans marquer beaucoup d'intérêt.

— Sûrement. Ça doit être elle qui a dénoncé Roy. Elle a dû entendre une conversation entre Roy et la petite Savitt où ils parlaient de se faire la paire. C'est sûrement comme ça que Sherman a appris que Roy le filoutait.

— Enfin, ce qui est fait est fait, dit English en haussant les épaules. Je me contenterai de me débarrasser de Sherman. Après son départ, la bande sera complètement désorganisée.

Leon se leva :

— Espérons. Je vais l'avoir à l'œil, ton Sherman. Si j'ai l'impression qu'il manigance quelque chose, je te passe un coup de fil.

— Merci, Ed. A bientôt.

Après le départ de Leon, English s'absorba dans son travail. Quand Lois entra dans son bureau, quelques minutes avant l'heure du déjeuner, il travaillait encore. Il leva la tête et lui sourit :

— Vous avez pensé à me retenir une table pour ce soir à la Tour d'Argent? demanda-t-il.

— Oui, pour huit heures et demie.

— Ah! j'aurais dû savoir que vous n'oublieriez pas. Depuis tout le temps que vous travaillez pour moi, vous n'avez jamais rien oublié. C'est une belle performance.

— Je suis payée pour faire mon travail, dit Lois gaiement

— Oui, peut-être, fit English en fronçant les sourcils, mais il n'y a pas beaucoup de secrétaires dans votre genre. Voyons, il y a bien cinq ans que vous êtes avec moi, non?

Lois sourit :

— Oui, il y a eu cinq ans exactement samedi soir.

— Pas possible! Samedi soir? Comment pouvez-vous vous rappeler ça?

— J'ai une excellente mémoire des dates. Vous déjeunez avec How Bernstein à une heure, monsieur English.

— Ah! ça, je ne risquais pas d'oublier, dit English en faisant la grimace. Samedi, hein? poursuivit-il. Mais il faut fêter ça! Nous nous sommes bien débrouillés en cinq ans, n'est-ce pas, Lois?

Elle acquiesça.

— Quand je pense au petit bureau qu'on avait au début! Et cette machine à écrire! Vous tapiez là-dessus toute la sainte journée pendant que je battais le pavé à la recherche du fric. Enfin, Dieu merci, c'est fini, tout ça. Je parie que vous êtes bien contente d'avoir ce grand bureau et la machine à écrire électrique?

— Oh! oui, je suppose, dit Lois.

English leva les yeux.

— Vous n'avez pas l'air très enthousiaste. Je vais vous dire : je vous emmène dîner samedi. Nous allons fêter le cinquième anniversaire de la firme. Qu'est-ce que vous en dites?

Une légère rougeur envahit le visage de Lois, qui hésita, avant de répondre :

— Je ne pense pas pouvoir me libérer samedi soir, monsieur English. Je suis déjà invitée.

English, qui l'examinait attentivement, vit sa rougeur s'accroître :

— Dommage. Mais on ira quand même à la Tour d'Argent faire un bon gueuleton. D'accord?

— Je ne peux pas décommander mon rendez-vous, dit Lois paisiblement. Merci quand même, monsieur English.

English, déconcerté, se mit à rire et haussa les épaules :

— Bon, tant pis, Lois; si vous ne pouvez pas décommander votre petit ami, ce sera pour une autre fois.

— Il n'est pas question de petit ami, s'exclama Lois avec une véhémence qui surprit English. Il se trouve simplement que je suis occupée ce soir-là.

Sur ce, elle sortit en refermant brutalement la porte derrière elle.

English, perplexe, fronça les sourcils :

— Eh bien! cette fois j'ai compris, marmonna-t-il. Et Julie qui prétend Lois amoureuse de moi! Ça, c'est un comble. Elle ne veut même pas accepter une invitation à dîner. Si c'est ça que Julie appelle l'amour!

Dix minutes plus tard, il posait son stylo et se dirigeait vers le portemanteau. Il était en train de mettre son pardessus quand Julie entra après avoir frappé légèrement.

— Tiens, bonjour, Julie, dit-il. Qu'est-ce que tu viens faire ici?

Julie leva la tête et l'embrassa.

— J'ai besoin d'argent, dit-elle. Je déjeune avec Joyce Gibbons et je suis sortie sans rien.

— Je voudrais bien déjeuner avec vous, dit English avec regret en sortant son portefeuille. Tu auras assez de cinquante?

— Oh! largement, mon chéri. Nous ne mangeons jamais qu'une salade. Avec qui déjeunes-tu?

— Bernstein, répondit English avec une moue. Il veut que je fasse passer son roucouleur à la manque au Golden Apple. Ça ne me dit rien du tout, mais je veux avoir Tesca, et

ils sont sous contrat ensemble. Elle est absolument sensationnelle.

— Si tu as décidé de l'avoir, tu l'auras, dit Julie en mettant les cinquante dollars dans son sac. Tu pourrais me conduire en ville, si tu veux.

— Où déjeunez-vous?

— Au Waldorf.

— Parfait. C'est sur mon chemin. Viens, allons-y.

Ils pénétrèrent dans la salle de réception. Harry Vince arrivait au même moment. Il jeta à Julie un regard gêné et s'écarta.

— Bonjour, Harry, lui dit Julie avec animation. J'ai un service à vous demander.

— Oui, Julie? répondit Harry d'une voix tendue.

Son ton fit relever la tête à Lois. Elle était assise à un bureau près de la fenêtre, et ni Julie ni Harry n'avaient remarqué sa présence.

— Je voudrais encore deux billets pour le spectacle. Pour ce soir. Pouvez-vous me les donner?

— Mais oui, bien sûr, répondit Harry qui avait changé de couleur.

— Hé! dites donc, fit English en souriant, tu vas me ruiner, Julie. Je ne peux pas distribuer des billets à tire-larigot.

— C'est pour Joyce. Je les lui ai promis.

— Elle roule sur l'or. Elle ne pourrait pas se les payer?

— Ne sois pas aussi radin, dit Julie en le prenant par le bras. Les gens trouvent très naturel que je leur donne des billets pour tous tes spectacles.

— Bon, voyez ce que vous pouvez faire, Harry, dit English. Ses désirs sont des ordres, j'ai l'impression.

— Bien, monsieur English, répondit Harry d'une voix rauque.

— Est-ce que tu ne dînes pas avec cette vieille barbe de sénateur, ce soir? demanda Julie en traversant le bureau au bras d'English. A quelle heure as-tu rendez-vous?

— A huit heures et demie. Je ne pourrai pas aller te voir, ce soir, Julie. J'ai l'impression que j'en aurai pour un moment.

Il la suivit dans le couloir.

Harry, immobile, les regardait partir. L'expression de son visage surprit Lois. Elle l'observait et, lorsqu'il sortit brusquement du bureau, elle ne put réprimer un léger frisson d'appréhension.

### III

Chuck Eagan arrêta la Cadillac devant la luxueuse entrée de la Tour d'Argent.

English se pencha en avant.

— Parfait, Chuck. Emmène la voiture et va dîner. Et reviens me prendre à dix heures et demie.

— Vous voulez que j'entre vous chercher, patron? demanda Chuck dont les petits yeux scrutaient le trottoir.

English hocha la tête :

— Non. Ici, je ne risque rien. C'est au moment où nous sortirons que je te demanderai d'ouvrir l'œil.

— J'ai toujours l'œil ouvert, fit Chuck, agressif. Dix heures et demie?

— Je t'attendrai dans le foyer.

Chuck sortit de voiture, regarda autour de lui, tout en gardant la main dans sa poche, ouvrit la portière et surveilla English qui traversait rapidement le trottoir pour entrer au restaurant.

English laissa son pardessus et son chapeau au vestiaire et il se dirigeait vers les lavabos quand il vit entrer le sénateur Beaumont.

— Bonsoir, Sénateur, fit-il. Je ne vous ai pas fait attendre, cette fois.

— Comment va, Nick? demanda Beaumont en lui serrant la main.

— Fort bien. Je vais me laver les mains. Vous venez?

— D'accord.

Pendant qu'English se lavait les mains, Beaumont alluma un cigare. Il avait l'air fort mécontent.

— Vous n'auriez pas dû retarder cette réunion, Nick. Rees est furieux.

— Ça, je m'en doutais, répondit English avec indifférence en tendant la main vers une serviette.

— Je vous préviens qu'il ne va pas supporter ce genre de procédés beaucoup plus longtemps. Il me l'a dit.

English prit le sénateur par le bras pour l'emmener au bar :

— Prenez donc un « high-ball », ça vous calmera les nerfs, dit-il avec bonne humeur. Rees est bien obligé d'approuver tout ce que je fais, et vous le savez fort bien.

— Absolument pas. Il m'a dit qu'il était grand temps que quelqu'un vous rive votre clou et qu'il allait s'en charger personnellement.

English tendit un « high-ball » à Beaumont et commanda un dry.

— Et comment compte-t-il s'y prendre, pour me river mon clou? demanda-t-il en souriant.

— Il ne me l'a pas dit, mais je sais qu'il a eu une conversation avec le district attorney. Il est au courant, en ce qui concerne Roy.

Le visage d'English se durcit :

— Comment ça?

Beaumont, gêné, s'agitait sur sa chaise.

— Il a entendu parler de chantage. Il veut que le district attorney fasse une enquête.

English haussa les épaules :

— Il n'y a pas lieu d'enquêter. Laissez-le faire ce qu'il veut, mais s'il ne peut pas prouver ce qu'il avance, je le poursuis en diffamation.

— C'est ce que je lui ai dit, fit Beaumont. Il était furieux.

Mais quand même, Nick, si jamais il y a du vrai dans les bruits qui courent, vous feriez bien d'être prudent.

— Ne dites pas de bêtises! rétorqua English d'un ton rogue. Je n'ai absolument aucune précaution à prendre. A lui de prouver que Roy était un maître chanteur, ce qu'il ne peut pas faire.

Beaumont avait l'air soulagé :

— Eh bien! je suis content de vous l'entendre dire. Vous ne me montez pas un bateau, Nick?

— Mais non, mais non. Il ne peut rien prouver, pas plus que le district attorney.

— Et la fille? La secrétaire de Roy?

— On s'en est occupé. Ni les journaux ni le district attorney n'ont établi de rapport entre elle et Roy. Morilli a arrangé l'affaire. Il ne les a pas volés, ses cinq mille dollars. Ne vous faites donc pas tant de bile, je vous en prie!

— C'est facile à dire, rétorqua Beaumont, acerbe, mais il faut quand même que je pense à ma situation. Tiens, ajouta-t-il, quand on parle du loup... Voilà Rees soi-même!

English leva les yeux.

Sur le seuil, se tenait un homme trapu d'environ soixante-cinq ans qui parlait à une jolie fille vêtue d'une cape de vison bleu, jetée sur une robe du soir noire.

— Je me demande s'il lui a payé cette cape ou si elle l'a louée, fit English du coin des lèvres. C'est Lola Vegas. Elle dansait au Golden Apple avant que je la flanque dehors. Elle ne pouvait pas voir un mâle, les garçons de la boîte compris, sans se ruer dessus.

— Ne parlez pas si fort, bon Dieu! marmonna Beaumont.

Rees, s'approchant du bar, s'installa aussi loin qu'il put d'English et adressa un bref signe de tête aux deux hommes.

English lui rendit son salut et fit un petit signe de main à Lola qui lui jeta un regard furibard avant de lui tourner le dos.

— Quand elle s'est mis à entreprendre le chasseur, poursuivit English, j'ai pensé qu'il était temps qu'elle se propulse ailleurs. Elle ne me l'a toujours pas pardonné, on dirait.

Beaumont changea précipitamment de conversation. Il parlait des élections depuis une bonne demi-heure, quand English aperçut Corrine English, qui s'était arrêtée sur le seuil du bar. Elle portait une robe du soir blanche qui avait dû voir des jours meilleurs. Sa coiffure n'était pas très nette et son visage congestionné. Les gens la regardaient déjà.

— Voilà la femme de Roy, dit English. C'est bien la dernière fois que je viens à ce restaurant. Tous les déchets de la ville semblent s'y donner rendez-vous.

Beaumont se tourna vers l'entrée et se raidit.

— Mais bon Dieu, elle est ivre mortel fit-il.

— Elle est saoule, en effet, et elle vient vers nous.

Il repoussa son fauteuil et se leva pour aller à la rencontre de Corrine qui se dirigeait vers lui d'un pas mal assuré.

— Bonsoir, Corrine, lui dit-il en souriant. Si vous êtes seule, voulez-vous vous joindre à nous?

— Bonsoir, ordure, répondit-elle d'une voix perçante. J'aimerais mieux m'asseoir dans la cage aux tigres qu'à votre table.

Le bruit des conversations s'éteignit dans le bar et tous les yeux se fixèrent sur English qui continuait à sourire.

— Si vous le prenez sur ce ton, Corrine, dit-il calmement, je regrette ma proposition.

Et il se retourna vers sa table.

— Ne vous en allez pas, reprit Corrine de la même voix suraiguë. J'ai beaucoup de choses à vous dire.

Un type en smoking surgit soudain derrière le bar. Il jeta un coup d'œil à English, puis chuchota quelque chose au barman.

English n'essaya pas de faire lâcher prise à Corrine. Il était aussi imperturbable qu'un archevêque au thé de la douairière.

— Ne vous énervez pas, Corrine, dit-il aimablement. Ne croyez-vous pas que vous feriez mieux de rentrer chez vous?

— Ta putain est au pieu avec Harry Vince, dit Corrine en haussant la voix. Il y a des mois qu'ils couchent ensemble,

espèce de pauvre con! Chaque fois que vous êtes occupé ailleurs, elle se précipite chez lui. Elle est au lit avec lui, en ce moment!

Les gens, penchés en avant sur leur siège, regardaient de tous leurs yeux et ne perdaient pas un mot. L'homme au smoking s'approcha silencieusement d'English :

— Voulez-vous que je la sorte, monsieur English? demanda-t-il sans remuer les lèvres.

— Ne vous dérangez pas, fit English calmement, le visage impassible. Je vais m'occuper d'elle. Venez, Corrine. Je vais vous raccompagner chez vous. Vous pourrez me parler de tout ça pendant le trajet.

Corrine devint blême et fit un pas en arrière. Elle s'attendait à une réaction violente de la part d'English, mais son calme imperturbable et son apparente indifférence lui coupaient tous ses moyens.

— Vous ne me croyez pas? hurla-t-elle. Je vous dis que Julie Clair couche avec votre secrétaire!

— Et qu'est-ce qui l'en empêche? demanda English, toujours souriant. Ça ne regarde ni vous ni moi, Corrine.

Rees fit mine de se lever, mais se ravisa.

— Mon Dieu! fit Lola à voix haute et intelligible. C'est absolument répugnant!

— Venez, Corrine, rentrons, dit English en la prenant par le bras.

— Et ça vous est égal? gémit Corrine en essayant de se dégager.

— Mais naturellement, répondit English du ton apaisant qu'on prend pour calmer un enfant. Vous savez aussi bien que moi que ça ne tient pas debout. Venez. Les gens vous regardent, ma chère.

Il l'entraîna vers la porte.

— C'est inouï! s'écria un client. Est-ce que la direction ne pourrait pas empêcher ces pochardes d'entrer ici?

Corrine se mit à pleurer. Cette vengeance, qu'elle aurait voulu si spectaculaire, se désagrégeait entre ses doigts comme

un pétard mouillé. English, grâce à son attitude calme et bienveillante, avait la foule avec lui. Les gens la prenaient visiblement pour une femme saoule qui fait une scène sans même savoir ce qu'elle dit.

Elle fit une tentative désespérée pour redresser la situation.

— C'est vrai, pourtant! hurla-t-elle en essayant de se dégager. Et puis vous avez tué votre frère. Vous m'avez volé vingt mille dollars. Lâchez-moi!

Un homme se mit à rire brusquement et elle comprit alors qu'elle avait tout gâché.

English continuait à la faire avancer vers le hall. Elle le suivait, les genoux tremblants.

— Vous me raconterez tout ça à la maison, dit English d'une voix calme. Mais vous allez dormir un peu, d'abord.

Ils étaient arrivés dans le hall.

L'homme au smoking qui les avait suivis demanda :

— Est-ce que je lui flanque une tournée, monsieur English?

— Certainement pas, Louis, répondit English, mais j'aimerais que vous la raccompagniez chez elle. Voulez-vous appeler un taxi?

— Bien, monsieur English.

Corrine s'appuyait contre English et continuait à pleurer. Il la prit par les épaules :

— Calmez-vous, dit-il. Vous allez rentrer chez vous et dormir un peu. Je sais ce que vous éprouvez.

— Sûrement pas, gémit Corrine. Je voulais vous faire du mal. Je voulais vous faire souffrir comme vous m'avez fait souffrir.

— Comment savez-vous que vous n'y êtes pas parvenue? demanda English qui lui souleva le menton. C'est vrai, ce que vous m'avez dit?

Elle détourna les yeux.

— C'est vrai? insista-t-il.

Ehe acquiesça.

— Eh bien, ça ne fait rien; nous sommes quittes, maintenant.

Je n'aurais jamais dû vous menacer de communiquer à la presse les lettres de Roy. Je ne l'aurais pas fait, bien entendu, mais je n'aurais pas dû user de cette menace.

Louis revenait.

— Le taxi est là, monsieur English.

— Voudriez-vous l'accompagner? demanda English. Soyez gentil avec elle.

— Mais oui, monsieur English.

Louis prit Corrine par le bras :

— Allez, ma petite dame, en route.

Corrine regardait English avec de grands yeux :

— Vous n'êtes même pas furieux contre moi! dit-elle d'une voix mal assurée. Mais qui êtes-vous donc... un saint?

— Mais non, répondit English. Après tout, Corrine, vous faites partie de la famille.

Il la regarda partir au bras de Louis qui la fit monter en taxi. Son visage était légèrement pâle, maintenant, mais toujours impassible.

Il alla au vestiaire prendre son pardessus et son chapeau et sortit dans la rue.

Un homme dont le visage était barré d'une mince cicatrice blanche, et qui attendait dans une cabine téléphonique du hall, regarda English arrêter un taxi qui passait. Il décrocha alors le téléphone et composa un numéro.

#### IV

A huit heures moins dix, Roger Sherman éteignit la lumière dans sa chambre à coucher et se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la rue.

Son feutre marron était rabattu sur ses yeux et il avait relevé le col de son imperméable.

Il écarta légèrement le volet et jeta un coup d'œil dans la

rue. La pluie, qui dégoulinait sur les vitres, l'empêchait de voir distinctement. Du septième étage, la rue semblait étroite et les voitures arrêtées en bas avaient l'air de jouets.

Sherman regardait la porte d'entrée de l'immeuble situé en face. Il aperçut la silhouette d'un homme, abrité sous le porche et dont le visage, signalé par le point rouge de sa cigarette, était à moitié dissimulé par le bord de son chapeau.

Sherman hocha la tête, referma le volet et se rendit dans le living-room où il alluma toutes les lampes. Il traversa la pièce pour gagner la cuisine et s'approcha de la fenêtre sans allumer. De nouveau, il souleva le volet pour regarder dans la petite rue qui passait derrière son immeuble. Il aperçut un autre homme debout sous un arbre, et de nouveau, il opina du bonnet.

Il était bien évident qu'English voulait être mis au courant de tous ses faits et gestes. Depuis midi, Sherman était sûr d'être filé, et par des experts. Il avait essayé en vain de les semer; les deux hommes connaissaient leur boulot et ne se donnaient même pas la peine de se cacher. Ils s'appliquaient seulement à ne pas le perdre de vue.

Ils surveillaient maintenant les deux sorties de l'immeuble, alors qu'il était essentiel, pour que son plan réussisse, qu'il ne soit pas suivi ce soir-là.

Il retourna au salon et ouvrit la radio. Puis il sortit de sa poche une paire de gants de soie extrêmement fins qui collaient à ses doigts comme une deuxième peau.

Il ouvrit un tiroir de son bureau et en tira un Colt automatique .38. Après s'être assuré qu'il était chargé, il mit le cran de sûreté et glissa l'arme dans sa poche.

Sachant que le type d'en bas surveillait les fenêtres du salon, il laissa la lumière allumée, gagna silencieusement la porte d'entrée qu'il ouvrit légèrement pour jeter un coup d'œil dans le couloir.

Il apercevait à sa droite la porte d'entrée d'English, qui était fermée. En face, se trouvait la porte de l'ascenseur. Le couloir était vide. On n'entendait que les flots de musique déversés par la radio.

Sherman sortit dans le couloir, referma la porte et gagna l'escalier d'un pas rapide et silencieux pour monter à l'étage du dessus. Il s'arrêta alors un instant et se pencha par-dessus la rampe, l'oreille aux aguets. On n'entendait rien dans l'immeuble.

Il suivit alors le couloir, ouvrit une fenêtre et regarda dehors.

La fenêtre qui dominait la rue d'au moins cinquante mètres, donnait sur les toits d'autres maisons et immeubles de commerce qui avaient l'air minuscules, comparés au vaste bâtiment dans lequel il se trouvait. Il jeta un coup d'œil derrière lui, dans le couloir, posa un pied sur l'appui de la fenêtre sur lequel il se hissa, le corps à moitié dans le vide.

Il leva la main et ses doigts se refermèrent sur un étroit tuyau horizontal qui courait tout le long de la façade. Tenant le tuyau d'une main, il se servit de l'autre pour refermer la fenêtre.

La pluie cinglait son imperméable, tandis qu'il s'aplatissait contre le mur. Il leva la main gauche et la referma sur le tuyau qui était humide et glissant. Il n'avait pas prévu ce détail, et il maudit la pluie. Mais c'était pour lui la seule façon de quitter l'immeuble sans se faire repérer par les deux hommes, et il n'hésita pas.

Il glissa les mains le long du tuyau et s'étira jusqu'à ce que son corps fit un angle d'environ quarante-cinq degrés avec l'horizontale, et puis, ses pieds abandonnèrent l'appui de la fenêtre et il resta suspendu dans le vide par les mains.

Avec l'agilité d'un gymnaste, il se mit à progresser le long du tuyau, jusqu'à ce qu'il eût atteint la gouttière qui aboutissait, six mètres plus bas, à une corniche de trente centimètres de large.

Il eut un moment difficile, en passant du tuyau horizontal à la gouttière verticale. Il manqua sa prise, de la main droite, et se mit à se balancer dans le vide, pendu par la main gauche.

Il jeta un coup d'œil vers le gouffre noir qui s'ouvrait

sous lui, et continua de mâcher régulièrement son chewing-gum, parfaitement calme et maître de lui. Sa main droite se tendit de nouveau vers la gouttière et s'y agrippa solidement. Il étreignit alors le tuyau entre ses cuisses et, seulement alors, lâcha celui qu'il tenait toujours de la main gauche. Il se mit alors à descendre lentement vers la corniche, sur laquelle il se reposa un instant pour reprendre son souffle. Neuf mètres au-dessous de lui, se trouvait un toit plat qui recouvrait les cuisines du restaurant de l'immeuble. Au bout d'une minute ou deux, il reprit sa descente le long de la gouttière et atteignit bientôt le toit. Courbé en deux pour éviter que sa silhouette ne se détachât sur le ciel, il gagna le bord du toit et descendit rapidement par l'échelle de secours.

Il atterrit dans une ruelle sombre, encombrée de boîtes à ordures, qui aboutissait à la rue principale. Il se dirigea sans bruit de ce côté. Arrivé au bout de la ruelle, il s'arrêta pour jeter un coup d'œil dans la rue. A trente mètres à sa gauche se trouvait l'entrée de son immeuble et, en face, le guetteur, toujours à son poste, ne quittait pas des yeux la porte à tambour.

Sherman passa son chewing-gum d'un côté de sa bouche à l'autre. Il baissa davantage encore le bord de son chapeau et, prenant soin de rester dans l'ombre, les yeux fixés sur le guetteur, il commença à s'en éloigner à la façon d'un crabe. L'homme, sous le porche, ne regardait pas dans sa direction, et après avoir tourné le coin de la rue, Sherman eut un petit hochement de tête satisfait.

Il était maintenant libre de ses mouvements pour mettre son plan à exécution.

Quand il fut suffisamment éloigné de son immeuble, il arrêta un taxi qui passait.

— Emmenez-moi au 5 de la Septième Rue, dit-il.

## V

Julie, levant la tête de l'oreiller, jeta un coup d'œil au réveil posé sur la table de chevet. Il était neuf heures trois minutes.

— Ce n'est pas l'heure, encore? demanda Harry Vince en l'attirant contre lui.

— Non. Encore une demi-heure. Mon amour, soupira Julie en effleurant la poitrine nue de Harry, je voudrais tellement ne pas te quitter. Le temps passe si vite.

— English en a encore pour des heures. Si tu n'allais pas au club, ce soir, Julie? Si tu n'y allais plus jamais?

— Je ne crois pas que Nick serait content, répondit Julie qui savait qu'en fait, c'était elle qui ne voulait pas y renoncer. Si je ne travaille plus au club, il voudra passer plus de temps avec moi, Harry.

— Oui, probablement, fit Harry, très abattu. Enfin, je devrais être reconnaissant du peu que j'ai, je suppose.

— Est-ce donc si peu que ça, mon chéri?

— Tu sais bien ce que je veux dire. Je voudrais t'avoir toute à moi. Je voudrais que tu sois toujours avec moi.

— Moi aussi, dit Julie à demi sincère.

Elle leva son visage vers lui. Il l'embrassa, et ils s'étreignirent. Puis Julie s'écria soudain :

— Il vaut mieux pas, mon amour. Non, je t'en prie, Harry. Je dois m'en aller dans cinq minutes.

— Oh! Julie... fit Harry, le souffle précipité. Oublions ce sacré club pour ce soir. Reste avec moi, ne t'en vas pas.

— Il faut que je parte, Harry. Ils vont se demander où je suis passée. Si jamais ils téléphonaient à Nick...

— Bon d'accord, coupa Harry exaspéré. Bien sûr, je n'aurais pas dû dire ça.

— Ne te fâche pas, mon chéri. (Julie s'écarta de lui avec précaution et s'assit.) Il faut être raisonnable.

— Mais comment donc! Soyons raisonnables! fit Harry avec amertume.

Elle se tourna vers lui et lui sourit :

— J'adore cette chambre. J'aime le feu de cheminée et je t'aime, toi, mon amour.

Harry fit un effort pour lutter contre son abattement.

— Nous avons de la chance, Julie, d'être ensemble. Tu es tellement ravissante. Tu es la plus jolie fille qui ait jamais existé.

Elle se mit à rire, ravie du compliment :

— C'est absurde ce que tu dis là, tu le sais bien, mais je suis contente que tu le penses.

Harry la saisit dans ses bras :

— Je suis fou de toi. Julie. Je t'adore.

— Moi aussi, je t'adore.

— Tu vas être en retard, Julie. Ça m'est égal et à toi aussi, ça sera égal.

— Non, je ne peux pas, protesta Julie qui hésitait encore.

— Tu vas être en retard quand même.

— Vite, alors, mon amour (et elle l'embrassa avec une telle violence qu'il sentit un goût de sang dans sa bouche). Oh! mon amour, dit-elle, haletante. Oh! mon amour, mon amour, mon amour...

Le temps, pour eux, était aboli. On n'entendait dans la pièce que leurs souffles haletants et les gémissements de plaisir de Julie.

Il sentit soudain les doigts de Julie se crispier sur ses épaules comme des griffes et tout son corps se raidir.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle d'une voix brève, la bouche contre son oreille.

Elle le repoussa des deux mains et se redressa, scrutant la pièce obscure où dansaient les reflets du feu.

— Qu'est-ce qui te prend? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— J'ai entendu quelque chose, dit-elle.

Et il s'aperçut que son visage tendu était blême.

Un frisson glacé lui passa dans le dos et il se redressa à son tour.

— Il y a quelqu'un dans l'autre pièce, murmura Julie.

— C'est impossible. La porte est fermée à clé. Tu entends des voix.

— Non, il y a quelqu'un, insista Julie en lui prenant la main. Je suis sûre qu'il y a quelqu'un.

Harry tendit l'oreille, mais il n'entendait que les battements de son cœur.

— C'est impossible, répéta-t-il d'une voix rauque. Tu me fiches la trouille, Julie.

— Va voir, dit-elle. Je suis sûre que j'ai entendu quelque chose.

Il hésita, car il ne la croyait pas, mais se demandait quand même si English avait réussi à entrer. Et si c'était bien lui? S'il allait ouvrir la porte pour se trouver nez à nez avec English?

— Harry! Va voir!

Il repoussa le drap, posa les pieds à terre et tendit la main vers sa robe de chambre.

— Tu te fais des idées, dit-il. Personne ne peut entrer.

Il se pétrifia alors dans une immobilité horrifiée et sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

Un faible bruit avait retenti de l'autre côté de la porte qui lentement, se mit à s'ouvrir.

Harry sentit une terreur glacée l'envahir. Ses doigts paralysés restaient crispés sur la robe de chambre et sa respiration était sifflante.

— Oh, Harry! chuchota Julie, en enfonçant ses doigts dans le bras de son amant.

Harry ne répondit pas. Il n'aurait pas pu prononcer un mot. Assis au bord du lit, il regardait la porte pivoter sur ses gonds.

Roger Sherman apparut sur le seuil. Il avançait comme un fantôme. Il tenait son automatique de la main droite. Son imperméable était trempé de pluie et l'eau dégoulinait du bord de son chapeau. Son visage lisse luisait d'humidité. Il pénétra dans la pièce en mastiquant régulièrement son chewing-gum et ses yeux d'ambre reflétèrent les flammes du feu de cheminée.

L'automatique était braqué sur Harry.

— Ne bougez ni l'un ni l'autre, dit Sherman calmement. Il avança encore d'un pas et referma la porte.

Un soulagement indescriptible submergea Harry quand il s'aperçut que ce n'était pas English.

— Foutez le camp d'ici! s'écria-t-il d'une voix encore mal assurée, sans quitter le Colt des yeux.

Sherman s'approcha d'un fauteuil près du feu et s'assit. Ses gestes calmes et délibérés horrifiaient Julie.

— Restez où vous êtes, dit-il en croisant les jambes, l'arme pointée entre Julie et Harry. Ne faites pas de bêtises, sinon je vous abats.

— Mais... qui êtes-vous? demanda Harry, se rendant compte tout à coup que cet homme élégant ne pouvait pas être un cambrioleur.

— Je m'appelle Roger Sherman, ce qui ne vous apprend rien, d'ailleurs. (Ses yeux d'ambre se dirigèrent vers Julie qui pressait le drap contre ses seins et le contemplait d'un regard terrifié.) Bonsoir Julie. Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais, moi. Il y a longtemps que je vous surveille. Il semble que vous ayez pris de bien grands risques pour venir ici. Après tout, vous payez Roy English pour qu'il la boucle, n'est-ce pas?

— Comment le savez-vous? demanda Harry en verdissant.

— Cher monsieur, c'est moi qui ai fourni le renseignement à English. J'étais son patron.

— En somme, c'est du chantage. Bon, d'accord. Combien?

— Cette fois, ce n'est pas de l'argent que je veux. Je me sers de vous deux comme d'un appât.

Harry sentit Julie se raidir. Il se tourna à demi vers elle et lui prit la main.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Nick English devient un personnage extrêmement encombrant, expliqua Sherman. Je m'arrange donc pour l'éliminer.

— Mais quel rapport avec nous? demanda Harry en attirant à lui sa robe de chambre.

— Ne bougez pas! aboya Sherman. Laissez ça tranquille.

— Laissez-nous nous habiller, dit Harry qui s'immobilisa en voyant le pistolet pivoter vers lui. Soyez raisonnable.

— Pauvre idiot! répliqua Sherman. Je veux qu'English vous découvre exactement comme vous êtes.

Harry fit mine de s'asseoir, mais la menace de l'automatique l'immobilisa de nouveau.

— Vous n'allez pas l'amener ici?

— Je l'attends, répondit Sherman qui sourit. Il doit être actuellement au courant de votre petite aventure. Je suis sûr qu'il arrivera aussi vite que sa voiture pourra l'amener.

— Ecoutez, dit fiévreusement Harry. Peu importe ce que ça coûtera. Combien voulez-vous?

— Ce n'est pas une question d'argent, commença Sherman qui fut interrompu par la sonnerie du téléphone. Ne bougez pas. C'est pour moi.

Il se leva pour aller décrocher le téléphone posé sur la table de chevet à côté de Julie qui eut un mouvement de recul en voyant le pistolet braqué sur elle.

— Oui? fit Sherman dans l'écouteur. Parfait. Je m'occupe du reste. (Il raccrocha et regagna son fauteuil.) English est en route maintenant. Il devrait être là dans dix minutes.

— Mais ce n'est pas comme ça que vous allez vous débarasser d'English, dit Harry avec véhémence. Ça ne le rendra

que plus acharné contre vous. Bon, d'accord, je reconnais que ça va lui fiche un coup; mais vous ne le connaissez pas comme je le connais. Il se vengera de vous et ne sera pas éliminé pour autant.

— Oh si, fit Sherman qui leva le pistolet qu'il tenait dans sa main gantée. Cette arme lui appartient. Je l'ai volée dans son appartement cet après-midi. Il va être arrêté pour meurtre. Pour deux meurtres, en fait.

Harry se raidit :

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Cela me paraît assez évident, non? Quand j'entendrai sa voiture arriver, je vous tuerais tous les deux. Qui pourra prouver que ce n'est pas lui l'assassin?

Julie poussa un cri étouffé.

— Il bluffe, ma chérie, dit Harry. Il n'oserait pas faire ça.

Elle regardait Sherman. Ses yeux jaunes et vides la terrorisaient.

— Si, il va le faire, dit-elle, les lèvres sèches.

— Mais naturellement, fit aimablement Sherman. Vous vous êtes bien amusés, tous les deux, et maintenant, vous allez payer.

— Vous ne pourrez pas vous en tirer! s'exclama Harry. Vous vous ferez prendre.

Sherman se mit à rire :

— La fenêtre donne sur le fleuve. C'est par là que je partirai. Je suis un nageur exceptionnel et personne ne me remarquera par une nuit aussi sombre.

— Vous ne pouvez pas faire ça! s'écria Harry qui avait enfin compris que Sherman ne bluffait pas.

— C'est ce que nous verrons, répondit Sherman et, au ton de sa voix, Harry sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Laissez-la partir, dit-il d'une voix rauque. Ne la touchez pas. Un meurtre vous suffit.

— Désolé de ne pouvoir vous rendre ce service. Vous comprenez bien que je ne peux pas la laisser partir après vous avoir tué devant elle. Elle me dénoncerait.

— Non, dit Harry. Elle vous promettra de ne rien dire.

— Désolé, répéta Sherman. D'ailleurs, un double assassinat, c'est tellement plus spectaculaire. English pourrait s'en tirer s'il n'avait tué que vous, mais le jury ne lui pardonnera jamais d'avoir tué Julie. Vous n'en avez plus pour longtemps sur cette terre. Si vous voulez dire une prière, ne vous gênez pas pour moi. Je n'écoute pas.

Harry se dit qu'il avait affaire à un fou et qu'il était inutile de le supplier plus longtemps de leur laisser la vie sauve. Il fallait qu'il détourne l'attention de Sherman pour lui bondir dessus. S'il arrivait à lui arracher son automatique, il risquait de sauver sa vie et celle de Julie.

Il évalua la distance entre eux. Il était mal placé, car il était assis de l'autre côté du lit, par rapport à Sherman. Trois mètres au moins les séparaient.

Julie prit la parole :

— Je vous donnerai tout l'argent que j'ai. Vingt mille dollars maintenant et davantage par la suite.

Sherman hocha la tête :

— Ne vous fatiguez pas. L'argent ne m'intéresse pas.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et Harry, tendant la main derrière lui, saisit l'oreiller.

Julie avait vu son geste. Le visage blême et tendu, elle respirait à petits coups précipités. Elle sentait que Harry allait faire quelque chose.

— Je... je crois que je vais m'évanouir, dit-elle en fermant les yeux.

Elle tendit la main comme pour se retenir et poussa la table de chevet qui s'écroula sur le sol.

Sherman quitta Harry des yeux pour regarder la table. Harry lança l'oreiller et sauta par-dessus le lit au moment où l'oreiller frappait Sherman à la poitrine.

Harry, le visage blême, les yeux fixes, fit un deuxième bond vers Sherman.

Sherman se leva à demi, et rejeta l'oreiller de côté. Harry comprit qu'il n'atteindrait pas Sherman avant qu'il eût

tiré, mais il reprit son élan, la bouche sèche, le cœur battant.

La détonation fit vibrer les vitres.

La balle atteignit Harry juste au-dessous du genou, le faisant basculer en avant. Ses mains s'agrippèrent à la ceinture de l'imperméable de Sherman qu'il tira à lui.

Sherman le frappa à toute volée sur la tempe avec la crosse de l'automatique et l'écarta d'un coup de pied. Il était parfaitement maître de lui et ses mâchoires mastiquaient régulièrement quand il jeta un bref coup d'œil à Julie. Recroquevillée sur le lit, les mains crispées sur ses seins, elle avait l'air d'une statue de marbre.

Harry, la jambe ruisselante de sang, les dents découvertes par un rictus, se mit à ramper en direction de Sherman.

Celui-ci recula d'un pas, et sourit :

— Pauvre fou! dit-il. Pauvre idiot héroïque!

Harry continuait d'avancer. La douleur qui taraudait son genou fracassait l'emplissait d'une rage meurtrière. Il n'avait même plus peur. Tout ce qu'il voulait, c'était mettre la main sur Sherman.

Sherman leva le Colt et visa soigneusement. Harry le touchait presque. Il regardait le canon noir de l'automatique et les yeux jaunes et froids qui se plissaient au-dessus de l'arme.

Julie poussa un hurlement d'horreur :

— Non! Non!

Le coup de feu ébranla de nouveau les fenêtres. La balle frappa Harry juste entre les deux yeux. Le choc le rejeta en arrière et il roula sur le côté, fermant et ouvrant convulsivement les doigts, le visage inondé de sang.

— Un peu prématuré, je crains, dit Sherman en fronçant les sourcils. Enfin, je ne pouvais pas faire autrement.

Agenouillée sur le lit, Julie contemplait le cadavre de son amant. Un frisson la parcourait de temps à autre. Sherman regardait ses muscles frémir sous sa peau. Ils lui rappelaient la surface d'une rivière effleurée par une risée.

Il entendit une portière claquer et sourit.

— Le voilà, dit-il et il se dirigea rapidement vers la fenêtre. Il écarta les rideaux, ouvrit la fenêtre et regarda dehors. Le fleuve passait juste sous la maison; il aperçut au loin le fanal d'un remorqueur et entendit le hurlement de sa sirène.

— Allez à sa rencontre, Julie, dit-il doucement en lui montrant la porte. Faites-le entrer.

Julie ne bougea pas. Détournant son regard du corps de Harry, elle regarda Sherman. Elle semblait respirer à peine.

— Allez à sa rencontre, Julie, répéta Sherman.

On entendit frapper à la porte d'entrée.

— Le voilà, cette fois. Allez le chercher. Il va peut-être vous sauver.

Agenouillée sur le lit, comme une statue de pierre, elle ne bougeait toujours pas et son regard était fou de terreur.

— Julie! cria English derrière la porte d'entrée. Tu es là, Julie?

Elle tourna la tête vers la porte. Sherman, immobile, la regardait, le Colt levé, le doigt sur la détente.

— Tu es là Julie?

— Oui! hurla-t-elle tout à coup. Oh! Nick! Sauve-moi! Sauve-moi!

Elle sauta du lit, et courut aveuglément vers la porte de la chambre à coucher qu'elle ouvrit à toute volée.

Sherman ne bougea pas. Il mastiquait avec application.

Titubant à travers le salon, qui n'était pas éclairé, Julie se cogna contre un fauteuil et tomba tout de son long.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans? demanda English en secouant la porte. Ouvre!

Sherman, qui se mouvait comme une ombre, atteignit la porte de la chambre à coucher et appuya sur le commutateur au moment où Julie se remettait sur pieds. Elle se mit à courir vers la porte d'entrée.

— Nick! hurla-t-elle. Il va me tuer! Sauve-moi, Nick!

La porte d'entrée craqua sous le poids d'English.

Sherman leva le Colt au moment où les doigts de Julie

se refermaient sur la clé. Il visait très exactement entre ses omoplates.

Quelque chose sembla l'avertir qu'il allait tirer et elle regarda par-dessus son épaule.

Son hurlement terrifié se confondit avec le bruit de la détonation. Un petit trou bleu apparut entre ses omoplates. Elle fut projetée contre la porte et ses genoux se dérochèrent sous elle.

Sherman tira de nouveau. La balle pénétra au-dessus de la hanche. Le corps de Julie se convulsa, ses mains tentèrent d'agripper la porte, puis ses genoux cédèrent et elle s'affala à plat ventre, les jambes et les bras étendus.

Sherman, toujours impassible, jeta le Colt près d'elle, fit volte-face et regagna rapidement la fenêtre de la chambre à coucher.

Il était debout sur l'appui quand il entendit la porte d'entrée céder. Imperturbable, il prit le temps de refermer les rideaux, puis la fenêtre. Il se redressa alors, et, sans hésiter plongeait dans le fleuve noir qui roulait au-dessous de lui.

## CHAPITRE VI

### I

Lois Marshall se pencha en avant et, d'un geste impatient, éteignit la télévision. Son esprit n'arrivait pas à se concentrer sur la pièce de T.S. Elliot qu'on donnait ce soir-là.

Elle alluma la lampe à pied et tisonna le feu. La pluie continuait à tambouriner contre les vitres. Lois, qui se sentait nerveuse, jeta un coup d'œil à l'horloge qui se trouvait sur la cheminée. Il était neuf heures dix.

Elle portait une élégante robe d'intérieur qui mettait en valeur sa silhouette, et ses longs pieds minces étaient chaussés de mules plates. Avant de s'asseoir pour regarder la pièce, elle s'était lavé les cheveux qui pendaient sur ses épaules et encadraient son visage d'un halo brillant.

Elle songeait avec regret à l'invitation à dîner d'English pour samedi soir. C'était la première fois qu'il lui offrait de sortir avec elle et la proposition l'avait beaucoup surprise. Sa première réaction avait été d'accepter, mais elle s'était dit que Julie serait au courant, qu'elle le dirait à Harry Vince qui le répéterait à un autre et que bientôt tout le bureau saurait que le patron s'était enfin décidé à inviter cette pauvre Lois.

Elle était sûre que tout le personnel, y compris Harry,

savait qu'elle était amoureuse d'English. Le sang lui monta au visage à l'idée de tous les commérages dont elle devait faire l'objet. Oui, après tout, elle aimait English. Elle n'y pouvait rien, et d'ailleurs, ne voulait rien y changer.

Evoquant les relations qui existaient entre elle et English, elle se dit qu'il était bien la seule personne à ne pas savoir qu'elle l'aimait, et elle lui en fut reconnaissante.

Elle se leva pour prendre sa boîte à couture et revint s'asseoir devant le feu. C'était une excellente femme d'intérieur et elle aurait préféré s'occuper d'une maison que travailler dans un bureau. Le raccommodage qu'elle avait mis de côté pour une soirée pluvieuse contribua à lui calmer les nerfs.

Elle leva les yeux de son ouvrage pour contempler son salon qui lui plaisait beaucoup. Il lui aurait plu davantage encore si elle n'avait pas eu à vivre seule. Elle fit un effort pour réagir contre son cafard et, pour se changer les idées, elle se pencha pour allumer la radio quand la sonnette retentit.

Elle fronça les sourcils et regarda la pendule. Il était maintenant dix heures moins vingt. Elle hésita un instant à aller ouvrir.

La sonnette retentit de nouveau : deux coups secs et impératifs.

Déposant son raccommodage, elle gagna le hall, décrocha silencieusement la chaîne de sûreté et entrouvrit la porte.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Puis-je entrer, Lois ? demanda English.

Elle se sentit tour à tour glacée, puis brûlante et eut un pincement au cœur. Se reprenant rapidement, elle ouvrit toute grande la porte.

English était sur le seuil, son manteau dégoulinant de pluie.

— Je m'excuse de venir si tard, Lois, dit-il calmement. Je ne vous dérange pas ?

— Mais non, bien sûr. Entrez, dit-elle, et elle sentit son cœur se serrer à la vue de son visage blême et tendu.

Il pénétra dans le salon qu'il apprécia d'un coup d'œil :

— Quelle jolie pièce. On voit que c'est vous qui l'avez arrangée.

— Je... je suis contente qu'elle vous plaise, répondit Lois qui l'examinait attentivement.

Elle ne s'était jamais de sa vie sentie aussi terrifiée. Elle avait compris, à l'expression de son visage, qu'il lui était arrivé quelque chose et elle savait que s'il était venu chez elle, c'est qu'il ne savait plus où aller.

— Donnez-moi votre manteau, monsieur English, dit-elle.

Il lui sourit :

— Ne soyons pas protocolaires, ce soir, Lois. Appelez-moi donc Nick.

Il enleva son manteau.

— Je vais le mettre dans la salle de bains. Approchez-vous du feu, Nick, dit-elle.

Quand elle revint, il était assis devant la cheminée et se chauffait les mains, les sourcils froncés.

Elle se dirigea vers le placard, prépara un whisky bien tassé et le lui apporta.

Il lui prit le verre des mains et sourit :

— Vous savez toujours ce dont j'ai besoin, n'est-ce pas ?

Elle vit que son regard était dur et glacial.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle d'un ton brusque. Je vous en prie, dites-le moi. Ne me faites pas attendre comme ça !

Il lui jeta un coup d'œil pénétrant, et tendit la main pour tapoter la sienne qui était glacée.

— Je suis désolé, Lois, de devoir vous apprendre cela. Julie a été assassinée, ce soir. Elle et Harry. Tout m'accuse.

— Oh ! dit-elle en s'asseyant brusquement, le visage blême. Qu'est-ce qui s'est passé, Nick ?

— J'étais en train de prendre un verre avec Beaumont, poursuivit English. Corrine est arrivée. Elle était ivre. Elle m'a fait une scène. Le bar était bondé. Tout le monde, y compris Rees et Lola Vegas, a entendu ce qu'elle disait. Elle m'a annoncé que Julie et Harry avaient une liaison ; que ça durait depuis

des mois; que Julie était chez Harry. Je me suis débarrassé de Corrine et j'ai pris un taxi pour aller chez Harry. La porte était fermée à clé. J'ai sonné et appelé. Julie a répondu. Elle semblait terrorisée. Elle m'a hurlé qu'on allait la tuer. Elle me suppliait de la sauver. Je n'arrivais pas à ouvrir la porte. J'ai entendu un coup de feu, puis un deuxième. J'ai réussi à faire sauter la serrure. Julie était étendue par terre, en train de mourir. (Il s'interrompt pour boire une longue gorgée, reposa son verre et se frotta les yeux.) Elle a beaucoup souffert avant de mourir, Lois. Elle ne méritait pas une fin pareille. Elle m'a dit que c'était Sherman qui l'avait tuée et qu'il était parti par la fenêtre de la chambre. Je l'ai tenue dans mes bras jusqu'à la fin. (Il se mit à fouiller dans sa poche d'un air absent, puis dans une autre poche. Lois prit une cigarette dans un étui, l'alluma et la lui tendit.) Merci, dit-il sans la regarder. J'espère que j'ai un peu adouci sa fin. Elle avait peur que je lui en veuille. Elle ne semblait pas se rendre compte qu'elle était en train de mourir. Elle me suppliait de lui pardonner.

Lois réprima un frisson :

— Qu'est-il arrivé, ensuite? demanda-t-elle d'une voix brève.

Il leva les yeux et fronça les sourcils :

— Je suis entré dans la chambre à coucher. Harry était étendu par terre, mort lui aussi. J'ai regardé par la fenêtre, mais je n'ai vu personne dans le fleuve. Il faisait sombre et il pleuvait à torrents. Je me dirigeais vers le téléphone pour appeler la police quand j'ai aperçu l'automatique par terre. Il m'a semblé le reconnaître et je l'ai ramassé. Je sais que c'était idiot de ma part, mais je n'ai pas réfléchi. C'était le mien. Il y a des années qu'il était dans un tiroir de mon bureau. Sherman a dû le voler. C'est seulement alors que j'ai compris ce qu'il avait machiné contre moi. Une douzaine de témoins affirmeront que Corrine m'a révélé la liaison de Julie et de Harry. Le chauffeur de taxi témoignera qu'il m'a emmené chez Harry. L'automatique qui les a tués m'appartient. Ils ont été tués une minute ou deux après mon arrivée. Le mobile, le temps, l'arme : que peut demander de plus le district attorney?

— Si c'est Sherman qui les a tués, répliqua calmement Lois, Leon doit être au courant. Il suivait bien Sherman, non? English se raidit :

— Oh! bon Dieu, j'avais oublié ça! Mais bien sûr, Ed ne l'a sûrement pas perdu de vue. Eh bien! cette fois, on le tient! Essayez de me trouver Ed. Il doit être chez moi en train de m'attendre.

Tout en composant le numéro, Lois demanda :

— Vous n'avez pas prévenu la police?

— Non. Je suis parti. Je voulais réfléchir.

— Vous avez laissé le pistolet?

— Oui.

Leon décrocha à l'autre bout du fil :

— Allô?

— Ici Lois Marshall, dit Lois. Est-ce que vous avez suivi Sherman toute la soirée?

— Il n'a pas quitté son appartement, répondit Leon. Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi téléphonez-vous?

— Il dit que Sherman n'a pas quitté son appartement. Vous êtes sûr qu'il n'est pas sorti? poursuivit-elle à l'adresse de Leon.

— Naturellement, je suis sûr! Les deux entrées sont gardées. En plus, je suis allé à son appartement toutes les demi-heures. La radio n'a pas cessé de jouer et toutes les lumières sont allumées.

— Il est sûr que Sherman n'a pas quitté son appartement, annonça-t-elle à English.

— Dites-lui de venir ici immédiatement.

— Voudriez-vous venir chez moi? dit-elle dans l'appareil. Au 24, Frant Street, dernier étage. C'est urgent.

— J'attends English, fit Leon avec impatience. Qu'est-ce qui est arrivé?

— Je ne peux pas vous le dire par téléphone. Venez immédiatement.

— Bon, d'accord, grommela Leon qui raccrocha.

— Voulez-vous que j'appelle M. Crail? demanda Lois.

— Oui. Je ne vois d'ailleurs pas ce qu'il pourra changer à la situation.

Pendant qu'elle composait le numéro de Craill, English se mit à marcher de long en large.

— Julie ne peut pas s'être trompée, s'écria-t-il avec véhémence. C'est bien Sherman qu'elle m'a décrit. Cet abruti de Leon m'avait promis de ne pas le perdre de vue.

Lois prononça rapidement quelques mots dans le téléphone et raccrocha.

— Il arrive, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. Vous n'auriez pas dû laisser cette arme, Nick.

— L'arme n'a aucune importance, répondit English qui continuait à arpenter la pièce. Je n'aurais aucune chance de m'en tirer si je l'avais cachée. Il faut que je m'en tienne à la stricte vérité, Lois, si je veux éviter la condamnation. Il faut que j'arrive à prouver que Sherman m'a volé mon pistolet.

— Comment se fait-il que Corrine était au courant pour Julie?

— Je ne sais pas, à moins que... (Il réfléchit un instant.) Mais oui, c'est ça! Roy faisait chanter Julie. Il avait dû découvrir ce qui se passait entre elle et Harry. Il l'a probablement dit à Corrine.

— Vous ne croyez pas que c'est plutôt Sherman qui a averti Corrine? Vous ne pensez pas, qu'ils travaillent ensemble?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça?

— Comment Sherman pouvait-il être sûr que vous iriez chez Harry? Comment pouvait-il être sûr que vous arriveriez juste à point, s'il n'avait pas tout manigancé d'avance? Corrine est sûrement dans le coup!

— Vous devez avoir raison, dit English. Si seulement on pouvait la faire parler... Dès que Leon arrivera, je vais lui dire d'aller la chercher. Si nous arrivons à lui arracher la vérité, nous aurons presque prouvé que c'est Sherman qui a fait le coup.

— Moi, je vais la chercher! dit Lois en bondissant sur ses pieds. Il faut que vous discutiez avec Leon. Inutile qu'il perde

son temps à aller chez Corrine. J'y vais pendant que vous vous expliquez avec lui et je la ramène.

— Elle ne voudra peut-être pas venir.

— Oh! si, elle viendra! fit Lois dont le visage se durcit. Ça, je vous le promets!

Elle gagna la salle de bains pour se changer et revint au bout d'un instant, en enfilant un imperméable :

— Je serai de retour dans une demi-heure, dit-elle.

— Ça m'ennuie de vous voir sortir, dit English. Il tombe des cordes.

Lois essaya de sourire :

— Ça ne fait rien, je ne suis pas en sucre. A tout de suite.

Il lui prit la main :

— Je me demande ce que je ferais, sans vous, dit-il.

Elle dégagea sa main et gagna rapidement la porte en refoulant ses larmes :

— A tout de suite, répéta-t-elle d'une voix rauque.

Et elle sortit de la pièce.

## II

Roger Sherman referma les doigts sur les montants de l'échelle de fer, se hissa lentement, jeta un coup d'œil sur le quai désert et grimpa sur la jetée.

D'un pas vif, il gagna une cabane qui se trouvait de l'autre côté de la jetée, ouvrit la porte et pénétra dans une pièce remplie de caisses vides et de tonneaux.

Il sortit d'une caisse une grande valise qu'il avait mise là la veille.

Il ôta entièrement ses vêtements trempés et se frictionna vigoureusement avec une serviette. Puis il sortit de la valise une garde-robe de rechange complète, s'habilla rapidement et mit les vêtements qu'il venait de quitter dans la valise.

Il sortit alors de la cabane, regarda autour de lui et lança la valise dans le fleuve. Elle coula presque aussitôt. Après s'être de nouveau assuré que le quai était désert, il descendit de la jetée, remonta une ruelle et déboucha dans la Vingt-septième Rue.

Il était arrivé à l'entrée du métro quand il entendit le hululement d'une sirène de police. Il s'arrêta pour regarder deux voitures de patrouille qui filaient vers la Cinquième Rue et hochait la tête avec satisfaction.

Il monta dans une rame de métro qui la ramena au centre et descendit à la Cent-dixième Rue. Là, il arrêta un taxi.

— Mason Street, dit-il au chauffeur.

Assis sur la banquette arrière, le regard attentif, il se retournait de temps en temps pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Il fit arrêter le taxi au coin de Mason Street, remonta à pied le Lawrence Boulevard et se dirigea vers la villa de Corrine English.

La rue était déserte. La pluie qui tombait à flots trempait son imperméable et dégoulinait sur son chapeau.

Une fenêtre était allumée dans la villa de Corrine. Il traversa le jardin et s'arrêta sur le perron, l'oreille aux aguets. Au bout de cinq minutes, il appuya sur la sonnette, attendit un instant et, fronçant les sourcils, sonna de nouveau.

La lumière s'alluma dans le hall et la porte s'ouvrit. Corrine se pencha en avant, sans lâcher la porte. Son souffle, qui sentait l'alcool, effleura le visage de Sherman.

— Qui est là? demanda-t-elle en regardant la silhouette qui se tenait dans l'ombre.

— Vous m'avez déjà oublié, Corrine? demanda-t-il à voix basse.

Il la vit se raidir et tendre la main vers la poignée. Il posa le pied sur le seuil pour empêcher Corrine de lui claquer la porte au nez.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-elle d'un ton méfiant.

— J'attendais votre coup de téléphone, mais vous ne m'avez pas appelé. Laissez-moi entrer.

— Je ne veux pas que vous entriez, dit-elle en essayant de refermer la porte. Je ne veux plus vous voir.

Il la repoussa dans le couloir.

— Je suis en train de me faire tremper, fit-il avec un calme menaçant. Vous avez vu English?

Elle lui tourna le dos et regagna le salon d'un pas mal assuré. Sur la cheminée se trouvaient une bouteille de cognac et un verre à moitié plein.

Il ôta son imperméable trempé et son chapeau, les laissa tomber à terre dans le hall et ferma tranquillement le verrou de la porte d'entrée.

Puis il pénétra dans le salon, un sourire aux lèvres :

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Avez-vous vu English?

— Oui, je l'ai vu, dit-elle en se laissant tomber sur le divan, après s'être emparée du verre de cognac qu'elle faillit renverser.

— Vous n'avez pas l'air particulièrement enchantée. Votre idée n'a pas marché?

— C'était votre idée, et non pas la mienne, et complètement imbécile en plus. Il s'en fout éperdument.

Sherman alla se chercher un verre à dégustation, et revint vers la cheminée. Il emplit le verre à moitié, en renifla le contenu et pencha la tête de côté.

— Pas mauvais du tout, dit-il. C'est Roy qui l'a choisi?

— Je ne vous ai pas dit de vous servir, s'écria Corrine d'un ton agressif. Pour qui vous prenez-vous... à venir ici boire mon cognac?

Il se mit à rire :

— Ne soyez pas ridicule! Je suis votre amant, Corrine. Son visage s'assombrit :

— Jamais de la vie! Ne croyez pas que ça va se reproduire. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris. D'abord, je ne veux pas de vous ici... de vous et de vos idées stupides!

— C'était une excellente idée, dit Sherman qui but une gorgée de cognac et posa son verre. Dites-moi un peu ce qui s'est passé.

— Sûrement pas. C'était horrible, répondit Corrine qui se mit à pleurer. Je n'aurais jamais dû vous écouter. Ils... ils se sont moqués de moi.

— Qui ça? demanda Sherman, le regard attentif.

— Je ne sais pas. Tout le monde. Ils ne m'ont pas voulu me croire. Il a été tellement malin, lui. Ils ont bien vu que j'étais saoule.

— Qui ça, ils?

— Les gens qui étaient dans le bar, bien sûr, répondit Corrine d'une voix suraiguë. Il y en a même un qui m'a traitée de pocharde.

— Vous avez dit à English qu'ils couchaient ensemble alors?

— Bien sûr! C'est ce que vous m'aviez dit de faire, non? Mais ça ne lui a fait ni chaud ni froid. Il a dit que ça ne me regardait pas, ni lui non plus. Il m'a fait ramener chez moi par un type du club. Voilà ce que ça a donné, votre brillante idée!

Sherman opina du bonnet. Il savait maintenant ce qu'il voulait savoir : Corrine avait fait sa scène devant témoins. Il vida son verre et essuya ses lèvres minces avec son mouchoir.

— Peut-être aimeriez-vous savoir, dit-il, qu'après votre départ, English est allé chez Vince. Il a trouvé Julie et Vince dans ce qu'on appelle une situation compromettante. Il a abattu Vince, puis Julie. La police est déjà sur les lieux et je suppose qu'English est maintenant arrêté pour meurtre.

Corrine, médusée, le regardait. Son visage rond de bébé sembla se rétrécir et ses grands yeux bleus se dilatèrent.

— Il les a abattus? répéta-t-elle d'une voix rauque.

— Exactement, répondit Sherman en sortant un chewing-gum de sa poche. Vous trouvez toujours que mon idée était imbécile?

— Vous voulez dire... il les a tués?

— Oui, il les a tués.

— Je ne vous crois pas!

— Eh bien! vous verrez dans les journaux, demain.

— Comment le savez-vous? On croirait, à vous entendre, que vous y étiez.

— Je n'étais pas loin, fit Sherman, souriant. J'ai plus ou moins assisté à ce qui se passait.

Corrine se leva :

— Je ne voulais pas qu'il les tue! dit-elle. Je voulais seulement lui faire du mal.

— Vous lui avez fait du mal. Vous avez même fait plus : vous l'avez complètement démoli. Il passera probablement sur la chaise électrique.

— Mais je ne veux pas le démolir, gémit Corrine. Il a été si gentil, avec moi. Il... il m'a dit que je faisais partie de la famille.

— Comme c'est touchant! ricana Sherman. Bien qu'il vous considère comme un membre de la famille, il n'a pas hésité à vous voler vingt mille dollars.

Corrine le regardait, les poings serrés :

— Je suis sûre que Roy n'a jamais eu tout cet argent. J'ai été folle de vous écouter. C'est vous le responsable. C'était votre idée à vous. Vous vouliez lui jouer un sale tour et vous vous êtes servi de moi!

— Vous devenez bien astucieuse, tout d'un coup, dit Sherman souriant. Et à supposer que ce soit le cas, qu'est-ce que vous pouvez y faire?

— Je vais aller trouver la police! C'était horrible, ce que j'ai fait. Si je leur dis ce qui s'est passé, ils le laisseront peut-être tranquille.

— Ça m'étonnerait! Vous ne réussirez qu'à vous couvrir davantage encore de ridicule. Ne soyez donc pas stupide, Corrine. Tout ce que vous pouvez faire, maintenant, c'est vous taire.

— C'est ce que nous verrons, rétorqua Corrine, furieuse. Je vais aller voir le lieutenant Morilli. Il me dira ce que je dois faire.

Sherman haussa les épaules :

— Bon, si vous êtes décidée, je ne peux pas vous en empêcher, bien sûr. Mais vous feriez mieux de ne pas vous mêler de ça.

— Je suis bien obligée de m'en mêler! Je vais être interrogée comme témoin. On va me poser toutes sortes de questions et ne

vous imaginez pas que je ne parlerai pas de vous. Je leur dirai, que l'idée venait de vous!

Sherman hocha la tête, comme s'il s'attendait à cette réaction. Il se mit à errer dans la pièce, en mâchant son chewing-gum, les mains dans les poches, le visage impassible.

— Oui, j'ai bien peur que vous leur parliez, fit-il en s'arrêtant près de la fenêtre.

Il tendit la main vers un cordon de soie rouge qui tenait les rideaux et en vérifia la solidité d'un geste machinal.

— Comme c'est curieux, dit-il. Il y a des semaines que je n'arrive pas à en trouver une de cette couleur. (Il enleva la cordelette du crochet qui la retenait au mur et s'approcha de la lampe pour l'examiner.) Vous ne vous rappelez pas où vous l'avez achetée?

— Si vous croyez que ça prend! fit Corrine d'un ton acerbe. N'essayez pas de détourner la conversation! Je vais téléphoner au lieutenant Morilli, et tout de suite encore!

— Je n'essaie pas de changer de sujet, rétorqua Sherman paisiblement. (Le cordon pendait entre ses doigts comme un serpent rouge.) Je voudrais bien que vous vous rappeliez où vous avez acheté ça.

— Je ne me rappelle pas, répondit Corrine en décrochant le téléphone. Et d'abord, n'y touchez pas. Je n'aime pas qu'on tripote mes affaires.

— Eh bien! si vous ne vous rappelez pas, tant pis. C'est dommage, dit Sherman qui l'épiait d'un regard de plus en plus glacial.

Corrine était penchée sur l'annuaire qu'elle avait posé sur la table. Sherman s'approcha d'elle par derrière. La corde formait une boucle entre ses doigts.

La sonnette de la porte d'entrée l'immobilisa soudain. Corrine, surprise, leva les yeux. Elle aperçut l'image de Sherman reflétée par la glace placée au-dessus de la cheminée. Il était juste derrière elle, les mains levées, et la corde oscillait juste au-dessus de sa tête.

Elle comprit immédiatement ce qu'il se proposait de faire.

Sans se retourner, elle fit un pas de côté et réussit à articuler :

— Je vais répondre.

Et avant qu'il eût pu l'en empêcher, elle courut vers la porte, les jambes tremblantes, l'ouvrit et se rua dans le hall.

Elle essaya d'ouvrir la porte d'entrée, ses genoux se dérobaient sous elle. Puis elle s'aperçut que le verrou était mis et le tira violemment.

Une grande jeune fille brune dont l'imperméable dégoulinait de pluie, se tenait sur le seuil.

— Mme English?

Corrine acquiesça. Son souffle rapide sifflait entre ses lèvres et elle tremblait si violemment qu'elle pouvait à peine tenir debout.

— Je suis Lois Marshall, la secrétaire de M. English, dit Lois. Puis-je entrer?

— Oh! oui, haleta Corrine, oui, entrez!

Lois lui jeta un coup d'œil pénétrant en entrant dans le hall :

— Qu'est-ce qui se passe? Vous avez l'air terrorisée.

— Terrorisée? répéta Corrine d'une voix rauque. Je meurs de peur. Il y a un homme là...

Sherman apparut, un .38 de police à la main. Il le braqua sur Lois et sourit :

— Entrez, Miss Marshall, dit-il aimablement. Je ne m'attendais pas à votre visite, mais vous êtes la bienvenue.

Corrine porta à son visage une main tremblante :

— Je... je crois qu'il allait m'étrangler, dit-elle, et elle glissa sur le sol, évanouie.

### III

— Et voilà toute l'histoire, dit English. Qu'est-ce que tu en dis?

Crail sortit son mouchoir et épongea son visage ruisselant de sueur.

— C'est mauvais, ça, Nick, dit-il d'une voix étranglée.

— Comme euphémisme, on ne fait pas mieux! s'exclama Leon, de son fauteuil. Mauvais, dites-vous? C'est pire que ça, mon vieux. Cette fois, c'est la catastrophe!

— Tu t'es bien mal débrouillé, Ed, fit English d'un ton sec. Je t'avais dit de surveiller cette crapule. Je t'avais prévenu qu'il essayerait de me jouer un tour.

— Ne t'énerve pas, répondit Leon. On le surveillait. J'ai engagé deux types de Blake, et ils connaissent leur boulot. Il n'y a que deux entrées, à Crown Court, et elles étaient gardées toutes les deux. Je suis resté dans ton appartement et toutes les demi-heures, j'allais écouter à la porte de Sherman. Il était là et faisait marcher sa radio!

— Mais il a tué Julie et Harry!

— Tu es sûr qu'elle ne s'est pas trompée?

— Absolument. Elle me l'a décrit et c'était bien Sherman.

— Il ne peut pas avoir quitté l'immeuble.

Crail intervint :

— Il y est en ce moment?

— Il devrait y être. Quand Miss Marshall m'a téléphoné, j'ai laissé Burt et Horwill en faction aux deux portes. Si Sherman est sorti, ils doivent le savoir.

English se dirigea vers le téléphone, composa le numéro de Sherman et écouta un instant la sonnerie d'appel. Puis il raccrocha.

— Il ne répond pas.

— Ça ne prouve pas qu'il n'est pas chez lui, dit Leon.

— Il y a qu'une chose à faire, dit Crail. Viens avec moi à la police et racontons toute l'histoire au commissaire.

English eut un sourire sarcastique :

— Tu peux être sûr qu'il sera ravi. Et Rees aussi! Et le maire, donc! Tu ne t'imagines quand même pas qu'ils vont me croire? Pas la moindre chance!

— Il a raison, intervint Leon. Il ne faut pas qu'il se rende.

— Au contraire, il le faut à tout prix! hurla Crail qui se tourna vers English. Tu ne comprends donc pas? C'est ta seule chance de t'en tirer!

English hocha la tête :

— Si jamais ils me mettent la main dessus, je ne m'en tirerai jamais, Sam. J'ai trop d'ennemis.

— Mais c'est absurde! explosa Crail. Si tu te sauves, tu signes ton arrêt de mort! Laisse-moi te défendre, Nick. Je te jure que ce procès fera époque dans l'histoire juridique!

— Quand il sera sur la chaise, dit Leon, il ne s'intéressera plus beaucoup à l'histoire juridique. Ne vous mêlez pas de ça, Crail. Vous autres avocats, tout ce que vous voulez, c'est vous bagarrer devant un tribunal. Nous allons nous bagarrer, nous, mais pas dans une salle d'audience. Si on n'arrive à aucun résultat, à vous de jouer.

— Parfaitement, approuva English.

— Mais tu ne comprends donc pas! s'écria Crail en assenant un coup de poing sur la table. Si tu te défiles maintenant, tu me laisses pieds et poings liés pour te défendre!

— Ecoute-le, fit Leon, sarcastique. Nous sommes dans le trente-sixième dessous et il trouve encore moyen de faire des phrases!

— Bouclez-la! hurla Crail, furibond. Je sais de quoi je parle. Nick, il faut que tu m'écoutes. Viens avec moi à la police et laisse-moi leur raconter l'histoire. C'est ta seule chance, je te le répète.

— Absolument pas, répondit English. Si jamais je mets la main sur Sherman, je lui arracherai une confession, dussé-je l'étrangler.

— Ça, c'est parler! approuva Leon. Moi, je le trouve et toi tu l'étrangles.

Crail s'arrachait les cheveux de désespoir :

— Ne l'écoute pas, il est fou, Nick. Ecoute plutôt mes conseils, nom de Dieu! Je suis le meilleur avocat du pays et je te dis de ne pas te planquer. Est-ce que tu crois que je te dirais

de te rendre si je n'étais pas convaincu que c'est le seul moyen pour toi de t'en sortir?

English sourit :

— Calme-toi, Sam. Ton conseil est en effet raisonnable, mais tu oublies dans quelle situation je suis. J'ai trop d'ennemis. Rees n'attend qu'une occasion de me démolir. Si je suis bouclé, Beaumont est liquidé, et le district attorney le sait. C'est impossible, Sam. Même toi ne pourrais pas gagner le procès. Il ne me reste qu'une solution : trouver Sherman et l'obliger à avouer.

Crail s'apprêtait à répliquer, mais il réussit à se contrôler et se mit à tourner en rond dans la pièce. Il était blême et son regard semblait fiévreux.

— Je sais bien dans quelle situation tu te trouves, dit-il enfin, et je te dis quand même de te livrer. Laisse-moi le soin de te défendre. Sinon tu es foutu. Même si tu arrives à retrouver Sherman et à le faire avouer, à quoi ça t'avancera? Au procès, il niera tout et alors, qu'est-ce que tu pourras faire? Ce qu'il faut, c'est que tu sois l'innocente victime d'un coup monté. C'est sur cette base qu'il faut partir, et un innocent ne s'enfuit pas. Laisse-moi le soin de convaincre le jury que tu es innocent.

— Ça ne suffirait pas, dit English. Désolé, Sam, mais je vais être obligé de me cacher. Ed et moi allons retrouver Sherman et nous occuper de lui.

Crail contempla English un long moment, puis il haussa ses larges épaules :

— Bon, mais n'oublie pas que je t'aurai prévenu. Je ferai ce que je pourrai au procès, mais tu ne me facilites pas la tâche.

— Prêtez-moi votre mouchoir, dit Leon, je sens que je vais me mettre à pleurer.

— Je t'aurai prévenu, répéta Crail, dédaignant l'interruption. (Il prit son pardessus et son chapeau.) Tu sais où me trouver, Nick, si tu as besoin de moi. Bonne chance.

English s'approcha de lui pour lui serrer la main :

— Ne t'énerve pas comme ça, Sam. J'ai toujours bien conduit ma barque jusqu'à présent, et je suis sûr que c'est la seule méthode à adopter.

— On verra. Et d'abord, où vas-tu te cacher? Tu ne peux pas sortir sans être reconnu. Tout le monde te connaît, dans cette ville.

— Ne t'en fais pas pour moi, je me débrouillerai. Au revoir, Sam. Je te verrai au procès.

Après le départ de Crail, English se versa un verre de whisky et l'avalala d'un trait. Son visage était blême et tendu.

— Il a raison, tu sais, Ed, dit-il en se mettant à faire les cent pas. Si on ne retrouve pas Sherman, je suis foutu.

— On le retrouvera et on le fera parler.

English consulta la pendule de la cheminée.

— Je voudrais bien que Lois se dépêche, dit-il en se rasseyant. Il y a trois quarts d'heure qu'elle est partie.

Leon tendit ses longues jambes en direction du feu.

— Où est-elle allée?

— Chercher Corrine. Je ne l'ai pas dit à Crail, mais Corrine doit travailler avec Sherman. Si je la vois, je pourrais peut-être le lui faire reconnaître. Elle pourrait nous être utile pour démasquer Sherman. Avec Corrine comme témoin, Sherman n'en mènerait pas large, au procès.

— Espérons qu'il ne s'est pas fait le même raisonnement, dit Leon d'un air nonchalant en sortant un paquet de cigarettes de sa poche.

English se raidit et se redressa :

— Qu'est-ce que tu dis?

Leon, surpris par la véhémence d'English, leva les yeux :

— Je disais : j'espère que Sherman ne s'est pas rendu compte qu'on pouvait utiliser Corrine comme témoin contre lui. Sinon, la pauvre fille est mal partie.

English se leva. L'expression de son regard arracha Leon à son fauteuil :

— Qu'est-ce qui te prend? demanda-t-il.

— Je dois avoir perdu la tête! s'écria English. J'ai laissé Lois aller...

— Et alors? Qu'est-ce qui t'inquiète?

— Et si Sherman est là-bas? Si elle lui tombe dessus?

— Et qu'est-ce qui te dit qu'il y est? T'excite pas comme ça, Nick. Il y a de fortes chances pour que...

— Je m'en fous! répliqua English. Je n'aurais pas dû la laisser aller. Ce gars-là est un maniaque du meurtre. Je vais voir ce qui est arrivé à Lois!

— Hé! minute, fit Leon d'une voix impérative. Tu ne vas pas bouger d'ici. Tu oublies que les flics te cherchent, non? Tu t'imagines que tu irais loin? J'y vais, moi. Il y a des chances pour qu'elle soit rentrée avant que je revienne.

— Je t'accompagne!

— Et si elle revient avec Corrine, elle ne trouvera personne. Sois donc raisonnable, Nick.

English hésita, puis il haussa les épaules :

— Bon, tu as raison. Mais alors, vas-y, Ed! Pour l'amour du Ciel, grouille-toi!

— Ne t'inquiète pas, dit Leon qui saisit son pardessus et son chapeau et se rua hors de la pièce.

Il pleuvait toujours à torrents et Leon se précipita vers sa voiture en pateaugeant dans les flaques d'eau.

Il lui fallait traverser toute la ville pour atteindre le Lawrence Boulevard. Il y avait beaucoup de voitures de patrouille dans les rues, probablement à la recherche d'English, songea-t-il.

Il essuya du revers de la main son front moite de sueur et hochait la tête. « Quelle situation, pensa-t-il. Nick English en fuite! » C'était incroyable. Nick English, avec toute sa puissance, son argent, ses relations, était traqué comme un vulgaire gangster!

Le Lawrence Boulevard était tranquille et désert, et Leon arrêta sa voiture un peu plus loin que la villa de Corrine.

La fenêtre du salon était éclairée. Il sonna à la porte, attendit un moment, et sonna de nouveau. Personne ne vint répondre. La maison était absolument silencieuse.

Il tourna avec précaution la poignée de la porte d'entrée, qui était fermée à clé. Il essaya alors de regarder par la fenêtre du salon, mais les rideaux étaient fermés. Il fit alors le tour de

la maison derrière laquelle il aperçut une poubelle débordant d'ordures et une grande caisse pleine de bouteilles de cognac vides. Il tourna la poignée de l'entrée de service qui s'ouvrit devant lui.

Il fit un pas et se trouva dans une petite cuisine. Son pied heurta quelque chose. Le bruit résonna dans le silence et il se mit à sacrer à voix basse. Il sortit de son imperméable une petite lampe de poche et l'alluma.

La cuisine était dans un désordre indescriptible. Une pile d'assiettes sales était posée sur la table, le sol était couvert de farine, de poussière et de miettes de pain. D'autres bouteilles de cognac étaient entassées dans un coin et il régnait dans la pièce une odeur de lait suri qui lui fit faire la grimace.

Il ouvrit la porte et se glissa dans un couloir obscur. Il atteignit bientôt le salon, ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dans la pièce.

Elle était vide. Une bouteille de cognac renversée s'était vidée sur le tapis, devant la cheminée où le feu était en train de mourir. Un verre cassé gisait sur le sol.

Il aperçut sur le divan un petit rectangle blanc à moitié dissimulé par un coussin. C'était un mouchoir de femme; dans le coin, deux initiales brodées : « L. M. »

Il hocha la tête. Lois avait dû persuader Corrine de partir avec elle, et elles avaient oublié d'éteindre la lumière.

Il chercha des yeux le téléphone pour appeler English et lui demander si Lois était rentrée, et ses yeux effleurèrent de nouveau la bouteille de cognac. Est-ce que Corrine était saoule? se demanda-t-il. Le coup de sonnette de Lois l'avait-elle surprise au point de lui faire renverser la bouteille? Peu vraisemblable, conclut-il. Il retourna dans le hall.

En face de lui se trouvait une porte qu'il ouvrit. La pièce était plongée dans l'obscurité. Il chercha à tâtons l'interrupteur, le trouva et alluma.

Cette chambre à coucher était aussi sale que la cuisine. Au milieu du parquet gisait un déshabillé de soie rose. Des bas, de la lingerie et un manteau de fourrure étaient éparpillés sur

le lit. La coiffeuse était couverte de poudre et la glace aurait eu besoin d'un bon coup de chiffon. Une bouteille de lotion pour les mains avait été renversée et son contenu blanc et crémeux était répandu sur le parquet.

Leon fit la grimace, haussa les épaules. Il s'apprêtait à éteindre la lumière quand il s'immobilisa, les yeux plissés.

La porte qui lui faisait face avait attiré son attention. Elle était entrouverte de quelques centimètres et, attachée au portemanteau, se trouvait une corde rouge qui passait par-dessus cette porte et disparaissait derrière.

Cette corde était tendue. Trop tendue, comme si elle supportait une lourde charge.

Leon traversa rapidement la pièce et poussa la porte qui pivota. Un objet volumineux battait par à-coups pesants de l'autre côté du panneau.

Leon, le cœur serré, pénétra dans une salle de bains blanche et bleue.

Il s'attendait à moitié à ce qu'il allait trouver, et pourtant, son estomac se contracta quand il aperçut le visage révolté de Corrine English.

Elle pendait derrière la porte dans une position grotesque, les genoux relevés, sa figure, poupine bouffie et enflée, la langue pressée entre ses petites dents blanches. Le cordon de soie rouge avait pénétré profondément dans son cou et ses mains rigides étaient crispées comme des griffes, on aurait dit qu'elle avait essayé de repousser un ennemi au moment de son agonie.

Leon toucha une de ses mains. Elle était encore tiède, il fit un pas en arrière, le visage pâle, les traits tendus.

Il réfléchit un long moment, sans regarder le cadavre, puis il regagna rapidement le salon.

Il pensait à Lois maintenant. Était-elle arrivée à la villa pour trouver Corrine morte ou avant l'assassinat?

Leon sentait la sueur dégouliner sur son front. S'il mettait English au courant, English allait quitter sa cachette. Rien ne pourrait l'en empêcher, surtout s'il croyait Lois entre les mains de Sherman.

Leon s'épongea le visage avec son mouchoir. Il semblait bien, en effet, que Sherman eût enlevé Lois. Il hésita un instant sur ce qu'il devait faire et décida de vérifier d'abord si Lois n'était pas rentrée chez elle. Ce n'était peut-être qu'une fausse alerte, après tout.

Il chercha le numéro de Lois dans l'annuaire et appela.

Il attendait impatiemment, en écoutant la sonnerie de l'appareil. Puis il y eut un déclic et une voix d'homme demanda :

— Qui est-ce?

Leon se raidit, n'ayant pas reconnu la voix d'English.

— C'est bien Westside 57794? demanda-t-il prudemment.

— Oui. Qui est à l'appareil?

Leon était sûr, cette fois, que ce n'était pas English.

— Je voudrais parler à Miss Marshall, dit-il.

— Elle n'est pas là. Qui est à l'appareil?

— Au fait, fit Leon d'un ton rogue, qui êtes-vous vous-même, et qu'est-ce que vous faites chez Miss Marshall, si elle n'est pas là?

— Ici le lieutenant Morilli, de la Brigade criminelle, aboya la voix. Ça suffit comme ça. Qui êtes-vous?

Leon sentit un frisson lui passer dans le dos. Morilli! English avait-il réussi à s'enfuir?

Il raccrocha précipitamment.

#### IV

Nick English marchait lentement de long en large, les mains dans les poches, le visage anxieux. Il regardait sans cesse la pendule sur la cheminée. Il y avait maintenant plus d'une heure que Lois était partie, et un quart d'heure que Leon s'était mis à sa recherche.

English calcula qu'il fallait vingt minutes à Leon pour atteindre le Lawrence Boulevard. Même s'il ne trouvait pas

Lois là-bas, cela ne signifiait pas forcément qu'elle était en danger. Elle avait peut-être quitté la villa avant l'arrivée de Leon.

Quelle imprudence, quelle sottise de sa part de l'avoir laissée partir! songeait-il avec rage. Il aurait dû comprendre que Corrine représentait un danger pour Sherman.

Il s'immobilisa un instant pour contempler la pièce. C'était exactement de cette façon qu'il s'était imaginé l'intérieur de Lois : bien meublé, confortable, gai et accueillant. Si jamais il lui était arrivé quelque chose...!

Il comprit seulement alors, et avec une espèce de stupeur, qu'il lui était très attaché. Maintenant que Julie était morte, il se rendait compte de ce que Lois représentait pour lui. Il n'avait eu pour Julie qu'une attirance purement physique. Une poupée avec laquelle il aimait jouer et coucher. Lois, elle, avait travaillé avec lui pendant cinq années pénibles et il savait que sa réussite était due pour une bonne part à son dévouement et à la confiance qu'elle avait mise en lui.

Si jamais il lui était arrivé quelque chose!

Il gagna la fenêtre d'un pas impatient et écarta les rideaux pour regarder la rue inondée de pluie. Il resta ainsi un long moment, dans l'espoir de voir surgir Lois.

Au moment où il allait lâcher le rideau, il aperçut les phares d'une voiture qui remontait rapidement la rue et il se pencha en avant, espérant que c'était Lois qui revenait.

La voiture s'arrêta devant la maison. English aperçut la lanterne rouge sur le capot et reconnut les carreaux noirs et blancs de la carrosserie. Il laissa vivement tomber le rideau.

La police!

Étaient-ils prévenus de sa présence ici ou procédaient-ils à une simple vérification? Il traversa rapidement la pièce, saisit son pardessus et son chapeau et sortit dans le hall. Là, il s'immobilisa, les sourcils froncés.

Il ne savait même pas s'il y avait une porte de service dans

l'immeuble, et même dans ce cas, elle était probablement gardée.

Il hésita un instant, puis il jeta son pardessus et son manteau sur un fauteuil et retourna dans le salon.

Puisqu'il était pris, il était pris. Il n'allait tout de même pas détalier comme un pickpocket pris en faute!

Il s'arrêta devant la cheminée, les mains derrière le dos, et attendit.

Les minutes passaient. Il commençait à espérer qu'il s'agissait d'une fausse alerte quand la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Il décrocha rapidement le téléphone et composa le numéro de Crail. Ce fut Crail lui-même qui répondit, presque immédiatement.

— Sam? Ici Nick, dit English à voix basse et rapide. Tu as gagné. Ils sonnent à la porte, en ce moment.

— Ne dis rien, aboya Crail. J'arriverai au commissariat avant toi. Je m'occupe de tout, Nick. Ne dis pas un mot. Où est Leon?

— Il n'est pas là. Reste en rapport avec lui, Sam. Il faut maintenant que je compte sur vous deux.

— Compte sur nous, dit Crail. Boucle-la et laisse-moi m'occuper de tout.

— Excellent conseil, répondit English avec amertume. (Il entendit sonner de nouveau.) Ils s'impatientent. Je te verrai au commissariat.

Et il raccrocha.

Puis il alla ouvrir.

Morilli se tenait sur le seuil, une main dans la poche de son veston. Son visage mince en lame de couteau était blême et son regard soucieux.

— Bonsoir, inspecteur, dit English calmement. Je ne m'attendais pas à votre visite. Que voulez-vous?

— Puis-je entrer, monsieur English?

— Vous êtes seul?

— J'ai un homme avec moi, mais il est en bas.

— Entrez, dit English en s'effaçant.

Morilli pénétra dans le hall, referma la porte et fit signe à English de gagner le salon. English passa devant, se dirigea vers la cheminée et se retourna vers Morilli.

— Je suis seul ici, dit English. Miss Marshall est sortie.

Morilli passa l'ongle de son pouce sur sa fine moustache.

— Inutile de vous dire ce qui m'amène, monsieur English.

English sourit :

— Il y a des années que j'ai renoncé à deviner quoi que ce soit. Si vous me le disiez, plutôt ?

— Vous êtes accusé de l'assassinat de Julie Clair et de Harold Vince, répondit Morilli en détournant les yeux.

— Je suis extrêmement surpris que vous vous soyez chargé de cette affaire, inspecteur, dit English. Je croyais que vous étiez de mon côté ?

— Je suis toujours de votre côté, répondit Morilli. C'est pour ça que je suis venu. J'ai pensé qu'il valait mieux pour vous que je procède moi-même à l'arrestation.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne seriez pas le premier à recevoir une balle dans le dos parce que vous refusez de vous laisser arrêter, dit Morilli. Il y a pas mal de gens bien placés qui seraient ravis d'être débarrassés de vous, monsieur English.

— Y comprit le commissaire ?

Morilli eut un geste dubitatif :

— Je ne sais pas, mais j'ai pensé vous rendre service en m'occupant moi-même de cette histoire. C'est extrêmement grave, monsieur English. Pour le district attorney par exemple, l'affaire est dans le sac.

English ne répliqua pas.

— Vous êtes bien allé chez Vince, n'est-ce pas ? demanda Morilli.

— Craill m'a dit de ne pas parler, répondit English d'un ton léger. Je lui ai déjà donné pas mal d'argent, dans le temps, alors je préfère écouter ses conseils maintenant, inspecteur.

— Bon, d'accord, fit Morilli qui caressa de nouveau sa moustache. Mais vous aurez du mal à vous en tirer.

— Eh bien! je ne veux pas vous faire attendre plus longtemps. On y va?

C'est à ce moment que le téléphone se mit à sonner. Il voulut aller répondre, mais Morilli décrocha.

English le contemplait, l'œil attentif, le visage tendu.

— Qui est-ce? demanda Morilli d'un ton sec.

Il écouta un instant, puis répondit :

— Oui. Qui est à l'appareil?

Il écouta de nouveau et dit :

— Elle n'est pas là. Qui est à l'appareil?

English sentit un frisson glacé lui remonter le long de la colonne vertébrale. Ce devait être Ed qui demandait à parler à Lois. Autrement dit, il ne l'avait pas trouvée chez Corrine.

— Ici le lieutenant Morilli de la Brigade criminelle! Ça suffit comme ça! Qui êtes-vous?

Il jura entre ses dents en entendant l'autre raccrocher et se mit à secouer le crochet du téléphone :

— Mademoiselle? Ici le lieutenant Morilli, préfecture de police. D'où venait cet appel téléphonique?

Il attendit, et reprit :

— Bon, merci. Passez-moi la préfecture, voulez-vous?

Il attendit de nouveau et dit :

— Barker? Ici Morilli. Envoie une voiture au 25, Lawrence Boulevard, aussi vite que possible. J'ai peur qu'il y ait eu du grabuge. Rappelle-moi à Westside 57794 dès que tu auras reçu le rapport.

— C'est le numéro de ma belle-sœur, dit English. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle a des ennuis?

Morilli lui jeta un coup d'œil froid et scrutateur :

— Pourquoi ne répond-elle pas au téléphone? Et qu'est-ce que Leon fait là-bas?

English fronça les sourcils :

— Leon? Il y était?

— J'ai reconnu sa voix. Je ne suis quand même pas com-

plètement abruti. Votre belle-sœur est pour vous un important témoin à charge. Le commissaire serait désolé s'il lui arrivait quelque chose.

— Pourquoi voulez-vous qu'il lui arrive quoi que ce soit? Alors, nous partons ou nous attendons?

— Nous attendons, répondit Morilli qui se mit à errer dans la pièce en jetant de temps à autre à English des regards furtifs.

English s'assit. Il avait la bouche sèche et le cœur battant. En tout cas, il saurait au moins s'il s'était passé quelque chose chez Corrine. Il versa un peu de whisky dans un verre :

— Un verre, lieutenant?

Morilli secoua la tête.

Ils attendirent. Les aiguilles de la pendule semblaient s'être immobilisées.

Le téléphone sonna tout à coup et Morilli décrocha :

— Oui, Morilli à l'appareil. Quoi? Alors, ça, c'est le bouquet! Est-ce qu'on a ramassé Leon? Eh bien! qu'on le cherche. Il était là-bas il n'y a pas dix minutes. Je veux qu'on m'arrête ce gars. Oui, j'arrive dès que je peux. Dis à Jamieson qu'il s'occupe de l'affaire. O.K., à tout à l'heure.

Et il raccrocha brutalement.

English se raidit. Il voyait à l'expression de Morilli qu'il s'était passé quelque chose de grave.

— On vient de découvrir votre belle-sœur pendue, annonça Morilli vert de rage. Qu'est-ce que vous en dites? Vous ne lui avez pas envoyé Leon pour la faire taire une bonne fois, par hasard?

— Elle est morte? demanda English en se levant.

— Assassinée! Pendue, comme Mary Savitt, mais cette fois, je ne vais pas vous couvrir, s'exclama Morilli d'un ton haineux.

« Où donc est Lois? se demandait English, le cœur serré d'angoisse. Il faut absolument la retrouver. »

— Est-ce que dix mille dollars suffiraient, lieutenant? demanda-t-il calmement en dévisageant l'autre intensément.

— Vous vous faites des illusions, répondit Morilli hargneux. Fini, pour vous, les distributions d'oseille! D'ici demain matin, plus aucune banque n'acceptera vos chèques. Le commissaire n'a pas oublié que ce qui faisait votre puissance, c'était l'argent. Alors, il a pris des mesures. Vous êtes liquidé, cette fois. Inutile de m'agiter vos dollars sous le nez, vous n'en avez plus. Allez, suivez-moi.

— J'ai de l'argent au bureau. Ne faites donc pas l'imbécile. Personne ne sait que je suis ici. Laissez-moi une chance et vous encaissez dix mille dollars.

— Il y a déjà un flic assis près de votre coffre. Le commissaire a pensé à tout, dit Morilli avec un sourire mauvais. Vous n'avez plus un sou. Venez!

English haussa les épaules. Il était bien décidé à ne pas se laisser coffrer dans une cellule tant que Lois était en danger. Il fit un pas nonchalant en direction de Morilli, mais quelque chose dans son attitude avertit l'autre qui, d'un geste vif, sortit son pistolet.

— Doucement. Ne faites pas de bêtises, English, ou je vous tire dessus. Passez devant, et si vous essayez de filer, je vous descends.

English sourit :

— Ne soyez pas aussi mélodramatique, lieutenant. Même si j'arrivais à m'enfuir, où pourrais-je me réfugier? Je préfère me défendre au procès.

— Allez, en route, et tenez-vous tranquille, répliqua Morilli.

Ils descendirent à pied les quatre étages.

Dans le hall se trouvait un détective trapu et rubicond qui mâchonnait un cure-dent. Il jeta un coup d'œil à English, puis se tourna vers Morilli.

— Allons-y, fit celui-ci avec impatience. On a encore un assassinat sur les bras, une fois qu'on aura bouclé ce gars-là.

— Oh, merde! fit le détective dégoûté. Moi qui voulais aller au match, ce soir.

— Tu te feras une raison, répondit Morilli. Allez grouille.

Le détective sortit de l'immeuble et se glissa au volant de la voiture qui attendait.

English le suivit, Morilli sur ses talons. Au moment où il s'installait dans la voiture, Morilli lui enfonça son pistolet dans les côtes :

— Si vous faites du grabuge, je vous troue la peau, dit-il d'un air féroce.

English sourit :

— Pour un de mes obligés, vous me montrez bien peu de respect.

— Suffit! En route, Nankin. Et appuie sur le champignon.

La voiture bondit en avant et se dirigea vers le centre, en évitant les rues fréquentées.

English, qui sentait contre ses côtes le pistolet de Morilli, était parfaitement immobile, mais il bouillait intérieurement. Il avait peu de chances de réussir à s'enfuir, et il lui fallait maintenant compter sur Ed.

Au moment où la voiture s'engageait sur Blackstone Bridge, English poussa une exclamation :

— Mais ce n'est pas le chemin du commissariat? Qu'est-ce qui vous prend?

Morilli sourit :

— J'ai d'abord une course à faire. Vous énervez pas. Vous n'êtes pas pressé d'arriver, non?

— Mais il arrivera quand même, ricana Nankin.

English se laissa aller contre le dossier de la banquette. Il aurait dû comprendre plus vite que l'inspecteur n'oserait jamais le ramener vivant. Il devait estimer qu'English en savait trop long sur son compte. Il y avait d'abord les cinq mille dollars qu'il lui avait donnés.

En outre, non seulement Morilli essayait de se protéger, mais encore, en liquidant English, il rendait un service signalé à pas mal de personnes bien placées. C'était une méthode simple et sans bavures pour mettre fin à une affaire embarrassante.

English jeta un coup d'œil au pistolet de Morilli. Il était

toujours braqué sur lui et Morilli avait le doigt sur la détente. Il était donc inutile de tenter quoi que ce soit dans la voiture. Il lui faudrait essayer de s'enfuir au moment où ils descendraient.

Ils avançaient maintenant le long du fleuve. La pluie tambourinait sur le toit de la voiture.

La berge était déserte. L'endroit était bien choisi pour un règlement de comptes, songea English. Une balle, puis le fleuve.

— Arrête, Nankin, dit soudain Morilli d'une voix sèche. Nankin ralentit et stoppa la voiture devant un hangar.

— Sortez, dit Morilli à English.

Celui-ci le regarda droit dans les yeux :

— De quoi s'agit-il? D'une exécution officieuse?

Morilli lui enfonça son pistolet dans les côtes :

— Allez, dehors. Je ne tiens pas à ce que vous salopiez les coussins.

English ouvrit la portière; Nankin sortit vivement de la voiture et se précipita vers lui, un pistolet à la main; il en menaça English jusqu'à ce que Morilli fût descendu à son tour.

— Vous avez tort de faire ça devant un témoin, annonça calmement English. Il va vous faire chanter, si vous me supprimez.

Nankin se mit à rire :

— On travaille ensemble, mon vieux, le lieutenant et moi. Vous faites pas de bile pour nous.

Morilli leva son pistolet et le braqua sur English :

— Fini, pour vous, English. Je ne tiens pas à ce que vous parliez. Reculez contre le mur.

English banda ses muscles. Il était trop éloigné du fleuve pour y sauter, et trop loin de Morilli pour l'attaquer. Il était à un doigt de la mort et il le savait. Il fut surpris de ne ressentir aucune panique. Son seul regret était de ne pouvoir se venger de Sherman.

Il recula d'un pas.

— Lâchez vos flingues, aboya une voix, derrière la voiture. Vite ou je vous fais sauter le caisson!

Nankin obtempéra précipitamment. Morilli se tourna vers la voiture, les lèvres retroussées de fureur.

Un coup de feu éclata. Morilli pivota sur lui-même, lâcha son arme et se saisit le poignet.

Chuck Eagan sortit de derrière la voiture.

— J'ai pensé qu'il valait mieux vous accompagner, patron, fit-il avec bonne humeur. J'ai jamais eu confiance dans ces sacrés pieds-plats!

English se baissa pour ramasser le pistolet de Morilli. D'un coup de pied, il expédia celui de Nankin dans le fleuve.

— Eh bien! tu as vraiment attendu le dernier moment, Chuck, dit-il avec un sourire caustique.

— Mieux vaut tard que jamais, rétorqua Chuck, ravi, Qu'est-ce qu'on en fait, de ces fumiers-là?

— Je voudrais qu'ils me fichent la paix pendant quelques heures, Chuck, dit English. Qu'est-ce que tu proposes?

— Facile! répondit Chuck qui s'approcha de Nankin et lui assena un solide coup de crosse sur la tête.

Nankin s'affala à plat ventre et Morilli fit un pas en arrière.

— Ne bougez pas, lui dit English. J'ai bien envie de vous envoyer un pruneau.

Morilli écumait :

— Vous me le paierez! fit-il.

Chuck le frappa sur la nuque et il s'écroula sur les genoux. Un deuxième coup l'étendit sur le ciment trempé de pluie.

— Reste avec eux, Chuck. Cache-les quelque part. Il me faut une ou deux heures de tranquillité.

— Vous n'allez pas partir tout seul, fit Chuck, inquiet.

— Reste avec eux, répéta English d'un ton bref. C'est un ordre.

Il monta ensuite dans la voiture de la police et s'installa au volant.

En mettant le contact, il se pencha à la portière :

— Et merci, Chuck! Je penserai à toi dans mon testament! Puis, après avoir viré, il partit comme un bolide vers la ville.

## V

Lois ouvrit les yeux et les plissa avec une grimace de souffrance sous la lumière crue de l'ampoule vissée au plafond. Une douleur lancinante lui taraudait le crâne.

Elle resta un long moment immobile. Son esprit émergeait lentement du brouillard. Où donc était-elle? Elle se rappelait Corrine s'écroulant évanouie, elle se rappelait s'être penchée sur elle. Elle avait alors entendu un sifflement au-dessus de sa tête, puis plus rien.

Elle devait se trouver dans la cabine d'un bateau. La pièce était lambrissée et luxueusement meublée. Lois était étendue sur un lit et elle s'empressa de vérifier si elle était toujours habillée. On lui avait simplement ôté son imperméable, son chapeau et ses chaussures.

Elle leva lentement la tête et fit une grimace en sentant la douleur battre à ses tempes.

— Alors, tu reviens sur terre? demanda, tout près d'elle, une voix d'homme qui la fit sursauter.

Elle jeta un coup d'œil sur sa gauche. Un grand type dont le visage était barré d'une mince cicatrice blanche et l'œil gauche affligé d'un léger strabisme, était assis dans un fauteuil devant la porte de la cabine. Une cigarette pendait entre ses lèvres minces et un gros pansement entourait son poignet droit.

— T'as dû te coller une sacrée beigne, ajouta-t-il en l'examinant des pieds à la tête. Ça fait plus d'une heure que t'es dans les pommes.

Quand elle vit ses yeux, elle baissa instinctivement la main vers sa jupe pour la tirer sur ses genoux.

— T'excite pas, fit l'homme à la cicatrice en sortant de sa poche un paquet de cigarettes. C'est pas la première paire de guibolles que je vois et ce sera sûrement pas la dernière.

— Où suis-je? demanda Lois d'une voix mal assurée.

— Sur le yacht de Sherman. Il va venir dans un petit moment. Il veut te causer.

— Qui êtes-vous? demanda Lois en se redressant sur les coudes.

— Je m'appelle Penn, répondit-il, tout sourires. Je m'occupe des affaires de Sherman. C'est pour ça que je m'occupe de toi. Pas d'autres questions?

— Pourquoi m'a-t-il amenée ici?

— Il veut te parler, je te dis. Entre nous, fillette, je crois que t'en as plus pour longtemps à vivre. Il liquide à une telle vitesse que j'essaie même plus de compter les macchabées. Il a déjà rectifié Corrine, ce soir. Il en gaspille, des jolies filles, mais qu'est-ce que tu veux y faire? Tu savais qu'il lui avait tordu le cou?

Lois sentit une nausée l'envahir.

— Si t'es gentille avec moi, poursuivit Penn qui fixait sur elle son œil droit, je pourrai peut-être le faire changer d'avis. Qu'est-ce que tu en penses?

— Si vous m'approchez, je hurle, répondit Lois d'un ton féroce.

Penn secoua la tête et fit tomber à terre la cendre de sa cigarette :

— Quand Sherman aura quitté le bateau, tu pourras toujours gueuler. Il n'y a personne à neuf kilomètres à la ronde, à part Sherman. Enfin, si tu veux faire la méchante, moi, je veux bien. Un petit peu de bagarre, ça me déplaît pas.

Lois ne répliqua pas. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, mais il n'y avait qu'une porte dans la cabine et Penn était installé devant.

Penn pencha la tête de côté et se leva.

— Le voilà, dit-il. Fais gaffe, fillette. Il est mauvais, quand on l'embête.

Il enleva le fauteuil de devant la porte qui s'ouvrit devant Sherman. Debout sur le seuil, mastiquant son éternel chewing-gum, les mains dans les poches, il regarda Lois.

— Sors, dit-il à Penn.

Le grand gaillard obtempéra sans un mot et ferma la porte derrière lui.

Sherman avança le fauteuil et s'assit :

— Désolé de vous avoir frappée, Miss Marshall, dit-il d'un ton aimable. Mais vous êtes arrivée au mauvais moment. Pourquoi êtes-vous venue?

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici? demanda Lois en s'asseyant au bord du lit.

— Répondez à ma question, fit Sherman d'une voix soudain menaçante. Si vous y mettez de la mauvaise volonté, j'appelle Penn pour qu'il s'occupe de vous. Pourquoi êtes-vous allée chez Corrine English?

Lois hésita. Les yeux froids et vides d'expression l'épouventaient, mais elle était bien décidée à ne pas dire à Sherman qu'elle espérait persuader Corrine de témoigner contre lui.

— J'ai entendu parler de la scène qu'elle avait faite à la Tour d'Argent, répondit-elle calmement. Je voulais savoir si M. English l'avait fait ramener chez elle.

Sherman la dévisageait, ne sachant si elle mentait ou pas.

— Vous ne savez pas où est M. English?

Lois hocha la tête.

— Vous êtes sûre?

De nouveau, elle hocha la tête.

— Vous savez, je suppose, qu'il a tué Julie Clair et son amant, et que la police le recherche?

— J'ai appris qu'ils avaient été assassinés, mais je suis sûre que M. English n'y est pour rien.

Sherman sourit :

— Evidemment, puisque vous êtes amoureuse de lui. J'aurais dû m'en douter.

Lois ne répliqua pas.

— Vous êtes amoureuse de lui, n'est-ce pas ?

— Est-ce que cela vous regarde ?

— Peut-être, répondit Sherman qui la contemplant d'un air songeur. La police ne l'a pas encore ramassé, et quand un homme comme English se balade en liberté, il peut être dangereux. Il faut qu'on l'arrête rapidement, sinon je serai forcé d'intervenir.

— Vous feriez mieux de me laisser partir, dit Lois d'un ton ferme. Le rapt est un délit grave.

Sherman sourit :

— Le meurtre aussi. Mais je ne veux pas vous tuer tout de suite. Je vais attendre jusqu'à demain matin. Si, d'ici là, English n'a pas été arrêté, il faudra que je le trouve moi-même, et c'est là que vous intervenez. Je ne pense pas que ça offrira de difficultés quand il saura que vous êtes entre mes mains. Il sera bien obligé de composer, et ensuite, bien sûr, il se suicidera, comme son frère. On le trouvera mort, un pistolet à la main. On vous trouvera un peu plus tard, noyée, et on pensera que vous êtes morte comme est morte Mary Savitt; parce que vous ne pouviez plus continuer à vivre, une fois votre amant disparu. C'est une méthode efficace, et je ne vois pas pourquoi je ne recommencerais pas.

— Vous devez être fou, affirma Lois avec conviction. Un être sain d'esprit ne pourrait pas parler ni agir comme vous le faites.

Sherman haussa les épaules :

— Je suis fou ? Peut-être. Et après ? Pourquoi les gens sont-ils si horrifiés à l'idée qu'on puisse les prendre pour des fous ? Moi, ça m'est égal. Je suis parfaitement satisfait de la façon dont mon esprit fonctionne. Après tout, la folie, c'est une question de point de vue. Vous vous prétendez saine

d'esprit. Eh bien! regardez où vous en êtes. Je ne suis pas dans votre situation. Un homme sain d'esprit comme vous dites, reculerait devant le meurtre; or, il se trouve que le meurtre est ma seule porte de sortie. Je ne recule pas, et par conséquent, vous en déduisez que je suis fou. Ça m'est d'ailleurs indifférent d'être fou ou non. En fait, ma mère était folle, du moins, on la prétendait telle, mais c'était la femme la plus intelligente que j'aie jamais connue. On l'a mise dans un asile où elle est morte. Si elle avait tué mon père, comme je le lui avais conseillé, elle ne serait pas allée à l'asile. Elle a reculé devant le meurtre. C'est une leçon que je n'ai pas oubliée. (Il se croisa les jambes.) Curieux, comme le meurtre fait boule de neige. Je ne serais pas dans ce pétrin, si ce misérable petit escroc n'avait pas essayé de me rouler. Je n'aurais jamais dû le faire travailler pour moi. Avant que je l'engage, j'avais une affaire solide. Maintenant, si je ne fais pas très attention, elle est fichue. Or, elle me rapporte deux cent cinquante mille dollars par an auxquels je ne vais pas renoncer sans lutter. J'ai tué Roy English dans un moment de colère. Il aurait été plus simple de le mettre à la porte et de le remplacer par un autre, mais j'étais tellement hors de moi en m'apercevant qu'il me volait, que je l'ai tué. Et la boule de neige a commencé à descendre la pente. Mary Savitt devait disparaître. Elle en savait sur moi autant qu'English et en apprenant sa mort, elle aurait parlé. Puis ce vieil imbécile de Hennessey a eu la langue trop longue et il a fallu aussi l'éliminer. May Mitchell, également. Mais cette fois, votre M. English, cet homme si intelligent, m'avait percé à jour. Il a eu la mauvaise idée de me menacer. Au début, j'ai pensé que j'allais tout simplement le tuer, mais il m'a semblé plus simple et plus amusant de le laisser se couler lui-même à sa manière. Je me suis débrouillé pour qu'il soit averti de la liaison de sa maîtresse avec Harry Vince. Comme je n'étais pas sûr qu'il les tue, il a fallu que je le fasse moi-même. C'est alors que vous vous êtes manifestée, et je me suis rendu compte que Corrine English pouvait

aussi être dangereuse. Il a donc fallu la supprimer. Vous voyez, je suis franc avec vous. Le meurtre est un sujet qui me passionne. Bientôt, je vous tuerai, puis je tuerai English. Ça pourrait s'arrêter là, mais il y a encore Leon. Il en sait trop long, il faudra sans doute que je le supprime. Un seul meurtre en déclenche toute une série. Intéressant, n'est-ce pas?

Lois le contemplait, horrifiée.

— English m'inquiète, reprit Sherman. Il est comme un taureau : il charge sans s'occuper de rien, et il risque fort de me faire des difficultés s'il n'est pas bientôt stoppé.

— Il vous fera en effet des difficultés, dit Lois, mais ne vous imaginez pas qu'il va s'inquiéter sur mon sort. C'est un être impitoyable. Je ne représente rien pour lui, alors inutile de vous servir de moi comme appât, ça ne marchera pas. Il se bagarrera contre vous, mais à sa façon et lorsqu'il jugera le moment venu.

Sherman se mit à rire.

— Allons donc ! fit-il en se levant. English est le genre chevaleresque. Il a vu trop de films. Il foncera, même si vous n'êtes rien pour lui. J'attends jusqu'à demain matin, et si la police ne l'a pas arrêté, je prépare ma souricière. Il viendra. En attendant, vous restez ici. Vous ne pouvez pas vous échapper, nous sommes à six milles au large. Je reviendrai vous voir demain matin.

Il ouvrit la porte et fit signe à Penn de revenir.

— Surveille-la, dit-il d'un ton sec. Je reviendrai demain matin à dix heures.

Penn sourit :

— Elle sera là.

— Je l'espère pour toi, dit Sherman qui s'éloigna dans l'étroit couloir.

Penn s'appuya à la porte, un mauvais sourire aux lèvres. Il resta un long moment immobile, la tête penchée de côté. Ils entendirent tous les deux le moteur du canot qui démar-

rait. Penn était toujours appuyé contre la porte. Lois le surveillait, le cœur battant à se rompre, les mains glacées et crispées sur ses genoux.

Ils restèrent à se dévisager jusqu'à ce que le bruit du moteur se fût éteint. Penn pénétra alors dans la cabine et ferma la porte. Il tourna la clé, et la mit dans sa poche.

## CHAPITRE VII

### I

Ed Leon passa lentement au volant de sa voiture, devant la maison de Lois, l'œil aux aguets, mais aucune voiture de police ne stationnait dans la rue, et les fenêtres de Lois étaient éteintes.

Il s'arrêta au coin de la rue et revint à pied devant la maison. « Est-ce qu'English a été arrêté? se demandait-il, ou bien a-t-il réussi à fausser compagnie à Morilli? » Sam Crail devait être au courant. Il retourna à sa voiture, démarra et alla s'arrêter devant un drugstore pour téléphoner à Crail. Tout en composant le numéro, il consulta sa montre. Il était dix heures moins vingt. Avec un geste d'impatience, il raccrocha, car la ligne était occupée, et alluma une cigarette.

C'est alors qu'il se rappela Gloria Windsor. Elle savait peut-être où se cachait Sherman. Il résolut d'aller lui faire une visite et refit le numéro de Crail.

Helen Crail répondit.

— Ici Ed Leon, fit-il. Sam est là?

— Il sort à l'instant. Si c'est important, je peux le rattraper. Il sort la voiture du garage. Il va au commissariat. Vous savez que Nick a été arrêté?

— Oui. Allez le chercher, s'il vous plaît, madame Crail. C'est très urgent.

— Un instant.

Leon s'adossa au mur de la cabine. Les sourcils froncés. S'il ne jouait pas serré, songeait-il, Nick était foutu.

— Allô? fit la voix de Crail. C'est vous, Leon?

— Oui. Alors, ils ont eu Nick?

— Il m'a téléphoné il y a deux minutes. La police frappait à la porte. Je pars au commissariat. Ah! nom de Dieu! il aurait dû se livrer tout de suite, comme je le lui avais dit! Je vais avoir un de ces boulots pour le sortir de là!

— Vous énervez pas comme ça, répondit Leon d'un ton sec. Lois a disparu. Sherman a dû l'embarquer. Corrine English a été assassinée.

— Qu'est-ce que vous dites? hurla Crail.

— Lois est allée chez Corrine. Nick pensait que Corrine et Sherman travaillaient ensemble. Lois devait la ramener pour qu'English puisse lui parler. Comme Lois ne revenait pas, je suis allé voir ce qui se passait. J'ai trouvé Corrine étranglée et pas de trace de Lois. Mais elle est bien allée là-bas, puisque j'ai retrouvé son mouchoir. Il faut que je la retrouve, Crail. Dites à Nick que je vais aller cuisiner un peu la même Windsor. Elle sait peut-être quelque chose. C'est notre seule chance. Dites à Nick de ne pas s'en faire. Je retrouverai Lois, dussé-je y laisser ma peau.

— Qui est cette Windsor?

— Je vous expliquerai ça plus tard. Nick est au courant. Prévenez-le. Il faut que je file.

— Rappelez-moi, alors, fit Crail d'un ton pressant.

— D'accord. Dès que j'aurai vu la fille. Dans combien de temps serez-vous rentré?

— Je ne sais pas; dans une heure, je pense. Rappelez-moi dans une heure.

— Entendu, dit Leon.

Il regagna sa voiture. Dix minutes plus tard, il s'arrêtait devant l'immeuble de l'Agence Eclair.

Arrivé devant la porte de Gloria Windsor, il leva le heurtoir de cuivre et frappa deux fois. Les mains dans les poches

de son imperméable, il avança le pied, prêt à bloquer la porte en cas de besoin.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit.

Une grande fille rousse vêtue d'un pull-over vert à col roulé et d'un pantalon tabac, le regardait d'un air interrogateur. Elle avait environ vingt-huit ou vingt-neuf ans. Son joli visage était déparé par une bouche dure et un menton trop volontaire. Leon se dit qu'elle avait la silhouette la plus provocante qu'il eût jamais vue et il ne parvenait pas à détourner les yeux de son buste étroitement moulé par le pull-over collant.

— Miss Windsor? demanda-t-il en soulevant son chapeau.

Les yeux gris plongeaient dans les siens. Les lèvres écarlate esquissèrent un demi-sourire.

— Oui. Qu'est-ce que vous voulez?

— Je m'appelle Ed Leon. Je suis détective et je voudrais vous parler.

Elle continua à sourire, mais son regard se fit méfiant :

— Vous rigolez! fit-elle avec mépris. Si vous êtes un pied-plat, moi je suis Margaret Truman.

Leon sortit son portefeuille et lui tendit son insigne et sa carte.

— Vous êtes convaincue?

— Oh! un privé! fit-elle avec un mépris olympien. Allez, taillez-vous, boy-scout, j'ai pas de temps à perdre avec des amateurs.

Elle voulut refermer la porte, mais Leon la bloquait du pied.

— Je vous dis que j'ai à vous parler, fit-il. Allez, on va poser nos fesses quelque part pour discuter le bout de gras.

Furieuse, elle recula :

— Vous allez vous attirer des ennuis si vous essayez la manière forte avec moi.

— Ça fait rien, j'essaie quand même, rétorqua Leon en refermant la porte derrière lui. C'est pas tous les jours que

j'ai l'occasion de me colleter avec une rousse aussi bien balancée. Dites-moi un peu, pour satisfaire ma curiosité... C'est un décorateur qui vous a conçue, ou bien vous avez poussé comme ça toute seule?

Une lueur amusée apparut dans les yeux gris :

— Un petit farceur! fit-elle en levant les yeux au ciel. Je ne vois que ça toute la journée; treize à la douzaine. Allez, maintenant que vous êtes là, faites votre petit numéro et foutez le camp. Je veux voir le match à la télévision.

— Vous aussi? Attendez une seconde, j'arrive à peine dit Leon qui passa devant elle et pénétra dans un spacieux living-room. Eh bien! vous avez le sens du confort, vous, ajouta-t-il en examinant la pièce. J'ai l'impression que vous vous débrouillez pas mal, avec votre silhouette.

— Mettez ça au pluriel, sinon je vous arrache l'œil gauche, répondit-elle d'un air langoureux en se laissant tomber dans un grand fauteuil.

— A moins que ce ne soit le chantage qui rapporte, poursuivit Leon en épiait ses réactions.

Elle le regarda du coin de l'œil et sa bouche se durcit.

— De quoi parlez-vous? demanda-t-elle d'un ton glacial.

— Vous voilà dans le pétrin, ma belle, fit Leon en se plantant devant la cheminée où pétillait un feu de bois. C'est là que votre carrière s'achève. Ça vous dirait de passer dix ans dans une jolie petite cellule bien confortable?

Elle se tourna carrément vers lui, cette fois :

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je vais atterrir en taule, pied-plat?

— Certains faits et certains chiffres extrêmement précis.

— Quels faits et quels chiffres?

— Le racket de Sherman vient de lui exploser en pleine poire. Vous travaillez ensemble, tous les deux. Il va être bouclé à brève échéance. En attendant, on cueille déjà le menu fretin, comme vous.

Elle leva les sourcils :

— Qui est Sherman? De quoi parlez-vous donc?

Leon sourit :

— Ne vous fatiguez pas, ma belle! Vous savez fort bien de quoi je parle. C'est vous qui avez donné Roy English. Vous serviez à Sherman de machine enregistreuse. Vous entendiez tout ce qui se passait dans le bureau d'English et vous le répétiez à Sherman. Vous êtes donc sa complice.

— Mais vous êtes complètement cinglé! s'écria-t-elle, furieuse. Foutez-moi le camp, sinon j'appelle les flics!

— Allez-y, ne vous gênez pas. Ça m'évitera de vous amener moi-même au commissariat.

Elle bondit de son fauteuil et se dirigea vers le téléphone.

— Les flics, par ici, savent ce qu'il faut faire avec un salaud de votre espèce! Suivez donc mon conseil et filez pendant qu'il en est encore temps.

— Appelez-les donc, répondit Leon en s'adossant à la cheminée. J'en sais assez sur vous pour vous faire écoper de dix ans. Ça ne pardonne pas, le chantage, de nos jours.

— Vous ne pouvez rien prouver, dit-elle, la main sur l'écouteur.

— Je peux prouver que vous travaillez avec Sherman. Il vient de bousiller cinq personnes : Roy English, Mary Savitt, Joe Hennessey, May Mitchell, et la dernière, Corrine English, il y a une heure. Vous êtes complice du meurtre de Roy. Ça je peux le prouver. Si vous ne faites pas très attention, ils vont l'installer sur la chaise électrique, votre ravissant châssis.

Elle se tourna à moitié pour décrocher le téléphone, racrocha brutalement, ouvrit à toute volée un tiroir dont elle sortit un automatique .25 qu'elle braqua sur Leon.

— Pas un geste, poulet, dit-elle, le visage tendu, les yeux étincelants. J'ai bien envie de t'envoyer un pruneau dans le ventre et de dire aux flics que tu essayais de me cambrioler.

Leon tenta de bluffer :

— Quoi... avec ce joujou? Ça ne me ferait même pas saigner.

— C'est ce qu'on va voir!

— Et à quoi ça vous avancera? demanda-t-il. Réfléchissez un peu et soyez raisonnable.

— C'est-à-dire?

— Je veux Sherman. Vous, vous ne m'intéressez guère, et je peux vous laisser partir. Il se planque quelque part. Où peut-il bien être?

Elle le scrutait intensément.

— Supposons que je le sache et que je vous le dise : et ensuite?

— Je vous donne douze heures pour mettre les bouts. Passé ce délai, je serai obligé de dire aux flics que vous travailliez avec Sherman, mais avec douze heures d'avance et un bon moyen de transport, on peut déjà arriver assez loin.

— A condition d'avoir de l'argent, fit-elle.

— C'est juste, reconnut Leon.

— Combien? demanda-t-elle.

— Deux mille. C'est une proposition honnête, ma petite. Deux mille et douze heures d'avance.

— Ça ne m'intéresse pas! répondit-elle sèchement. C'est des poussières, ça. Foutez-moi le camp.

— Proposez un chiffre, alors.

Elle hésita.

— Dix.

Leon se mit à rire.

— Incroyable! Dix mille dollars pour un renseignement que les flics vous extorqueront à coups de poing? Enfin, je veux bien monter à cinq mille, mais c'est bien parce que vous êtes rousse. Les rouquines, ça fait du bien à mon ulcère.

— Sept alors. Vous me donnerez le fric et douze heures d'avance, si je vous dis où il est?

— Oui. Où est-il?

— Comment est-ce que je touche l'argent?

— Sam Crail, l'avocat, vous le remettra.

Elle hésita encore, puis se décida enfin :

— Il a un yacht, ancré dans Bay Creek. C'est là qu'il passe ses week-ends. S'il se cache vraiment quelque part, c'est là qu'il est. Vous ne pouvez pas vous tromper c'est le seul yacht ancré à cet endroit-là.

— Vous ne vous payez pas ma tête, hein?

— Mais non! Comment est-ce que je palpe?

Leon s'approcha du bureau placé près de la fenêtre, gribouilla une note et la lui tendit.

— Donnez ça à Crail. Répétez-lui ce que vous m'avez dit et il vous paiera.

— Si jamais il ne me...

— Il vous paiera. Pas ce soir, peut-être, mais sûrement demain matin. Et je vous promets vos douze heures d'avance.

— Est-ce que je peux y aller maintenant?

— Il vaut mieux attendre demain matin. Il ne pourra pas vous trouver sept mille dollars ce soir.

— J'y vais quand même. Il peut m'en donner une partie, peut-être, et m'envoyer le reste.

— Comme vous voudrez, répondit Leon en gagnant la porte. Moi, j'ai du pain sur la planche.

Après le départ de Leon, elle réfléchit un instant, le regard soucieux, puis, se précipitant dans sa chambre à coucher, elle sortit deux valises de dessous le lit et se mit à faire rapidement ses bagages. Elle ne voulait emporter que l'essentiel et jetait ses vêtements en vrac dans les valises.

Elle passa rapidement un manteau de fourrure sur son sweater et son pantalon, prit ses deux valises et gagna la porte d'entrée qu'elle ouvrit. Elle s'arrêta alors brusquement, le cœur serré d'angoisse.

Sherman se tenait sur le palier, les mains dans les poches de son imperméable, son chapeau dégouttant d'eau, et il mâchait paisiblement son chewing-gum, le regard vide d'expression.

— Bonsoir, Gloria, fit-il aimablement.

Elle ne répondit pas.

— Vous vous sauvez? demanda-t-il en regardant les deux valises.

— Comment ça? parvint-elle à articuler. Je m'en vais seulement pour le week-end.

— Mais vous n'en revenez pas? Vous avez la trouille, Gloria?

— Pourquoi voulez-vous que j'aie la trouille? demanda-t-elle en s'efforçant de parler d'une voix calme. Qu'est-ce qui vous prend? Je ne peux pas partir pour le week-end sans que vous vous fassiez des idées?

Il haussa les épaules :

— Peu m'importe où vous allez, Gloria. Vous vous sauvez, n'est-ce pas?

— Mais absolument pas! fit-elle avec une véhémence exagérée. Qu'est-ce qui vous prend? C'est vous qui avez peur.

Sherman sourit :

— Puis-je entrer un moment? J'ai un mot à vous dire.

— Je... je ne veux pas rater mon train...

Il avança sur elle et elle recula. Sherman pénétra dans le living-room. Lentement, comme hypnotisée, elle posa à terre ses deux valises et s'appuya au mur pour le regarder.

— Ce n'est pas la peine de vous sauver, Gloria, dit-il en circulant dans la pièce. Je tiens English maintenant. Il ne peut plus nous causer d'ennuis. La police le recherche. Il a tué sa maîtresse.

Elle ne répliqua pas et le regarda s'avancer vers la fenêtre.

— J'ai cru d'abord qu'il allait me donner du fil à retordre, mais c'est fini, maintenant. Où en êtes-vous, Gloria, financièrement? Je crois que je vous dois quelque chose, non?

— Oh! ça ira, dit-elle d'une voix rauque. Je... je n'ai besoin de rien pour le moment.

Sherman lui sourit :

— C'est bien la première fois que je vous entends dire ça. Est-ce que mon argent vous ferait peur, maintenant, par hasard? Ce serait ridicule, vous savez.

— Si vous en avez, je veux bien le prendre, mais je ne suis pas particulièrement fauchée.

— Non, je ne pense pas, en effet. (Il s'était arrêté devant la fenêtre et examinait la cordelière du rideau.) Tiens, comme

c'est curieux, cette coïncidence. Il y a des semaines que je cherche une corde comme celle-là. C'est incroyable, mais je n'arrive pas à trouver cette teinte-là. (Il enleva la corde du crochet et l'examina soigneusement.) Vous ne vous rappelez pas où vous l'avez achetée?

— Chez Sackville, répondit Gloria qui épiait avec angoisse les gestes de Sherman.

— Vous êtes sûre? demanda-t-il en s'avançant nonchalamment vers elle. Il me semble bien y être allé, pourtant.

Elle regardait la corde qui pendait entre ses doigts et, les yeux dilatés d'horreur, elle se plaqua contre le mur.

— Ne m'approchez pas! dit-elle d'une voix chevrotante.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Sherman, souriant. De quoi avez-vous peur? Ne me dites pas, Gloria, que vous avez mauvaise conscience!

Il était maintenant à cinquante centimètres d'elle. Elle prit son élan soudain pour se ruer sur la porte. Il la poursuivit d'un pas souple et vif et, au moment où elle posait la main sur la poignée, il lui passa la corde autour du cou.

Le hurlement de terreur de la fille s'étrangla dans sa gorge quand il croisa les mains sur sa nuque et serra la corde.

## II

La silhouette d'un homme surgit de l'ombre au moment où Crail descendait de voiture.

— Sam?

— Nick! s'exclama Crail en jetant un regard alentour pour être sûr que personne ne les épiait. Qu'est-ce que tu fous là? Qu'est-ce qui s'est passé?

— Entrons, veux-tu? fit English d'une voix tendue.

Crail éteignit les phares et gagna la porte d'entrée qu'il ouvrit. English le suivit dans le hall.

Helen Crail arriva immédiatement du salon. C'était une grande jeune femme mince aux cheveux chatain clair, au regard vif et amical. English s'était souvent demandé pourquoi elle avait épousé Crail. Elle était bien trop jolie fille, songeait-il, pour être l'épouse d'un avocat entre deux âges, et bedonnant par surcroît. Cependant, malgré leur différence d'âge et d'apparence, ils semblaient bien s'entendre.

— Venez près du feu, Nick, dit-elle. Je vais vous chercher un verre.

— Non, je vous en prie, Helen, ne vous dérangez pas. Je m'excuse, mais il faut que je parle affaires avec Sam. Non, ne vous sauvez pas.

Helen jeta un rapide coup d'œil à Crail qui hocha la tête.

— Tu as des nouvelles d'Ed? demanda English.

— Oui, il m'a téléphoné, répondit Crail en suivant English dans le salon. Enlève ton manteau, tu es trempé. Qu'est-ce qui t'es arrivé? Je m'amène au commissariat, j'attends. Le capitaine Swinney n'avait pas le moindre renseignement. Il m'a appris qu'on te recherchait, mais qu'il n'avait encore reçu aucun rapport à ton sujet. Je ne lui ai pas dit qu'on t'avait trouvé. Tu t'es sauvé?

English eut un sourire amer :

— Oui, en fin de compte, Morilli avait manigancé une arrestation maison qui devait arranger ses petites affaires. Qu'est-il arrivé à Lois?

— Je ne sais pas. Ed la cherche. Il devait me rappeler une heure plus tard. Il ne va plus tarder, maintenant.

Helen prit le pardessus d'English et alla le pendre dans le hall.

— Il t'a dit ce qu'il avait découvert en arrivant chez Corrine? demanda English.

Crail acquiesça :

— Oui. Sherman y était passé. Il avait étranglé Corrine. Lois aussi y était passée. Ed a trouvé un mouchoir à elle, mais on ne sait toujours pas si Sherman l'a embarquée ou non.

English serra les poings :

— Il faut absolument le stopper, Sam!

— Mais toi-même, tu es mal parti, fit anxieusement Crail. Tu aurais dû te livrer quand Morilli est venu te chercher. En te sauvant...

— Je ne me suis pas sauvé. Je l'ai laissé m'arrêter.

Et English lui raconta le reste de l'histoire.

Sidéré, Crail s'épongea le visage avec son mouchoir.

— Je vais de ce pas raconter ça au commissaire, dit-il. Il faudra bien qu'il m'écoute. Où tu as laissé Morilli?

— A Hampton Wharf. Chuck le surveille. Emmène un journaliste avec toi, Sam. C'est pas une mauvaise idée. Morilli va peut-être se mettre à table.

— Compte sur moi, dit Crail en remettant son pardessus. En attendant, Nick, reste ici et ne te fais pas voir. Je vais m'en occuper, de ce fumier de Morilli!

Quand il fut parti vers le garage, Helen dit à English :

— Vous êtes inquiet pour Lois, n'est-ce pas, Nick?

Il acquiesça :

— Si jamais cette crapule la tue...

— Il ne faut pas penser à ça. Reposez-vous un peu. Ed va la retrouver. Il connaît son métier, Nick.

— Mais Morilli a mis la police à ses trousses, et il ne le sait même pas. S'il se fait harponner, qu'est-ce qui arrivera à Lois?

— Ne vous en faites pas pour lui, il se débrouillera.

English se laissa tomber dans un fauteuil :

— Si seulement je savais où trouver Sherman! Je ne peux quand même pas fouiller toute la ville. Je serais arrêté au bout de dix minutes.

— Ed a dit qu'il allait voir une fille... une nommée Windsor, je crois. Il pensait qu'elle devait savoir où se trouvait Sherman.

Le visage d'English s'éclaira :

— Ah! je l'avais oubliée! Ed pense qu'elle travaille avec Sherman. Je me demande s'il a pu lui soutirer un renseignement.

— Il va téléphoner dans un instant.

— Il est peut-être chez elle en ce moment! s'exclama En-

glish en bondissant de son fauteuil. Je peux essayer de l'appeler.

Il trouva rapidement dans l'annuaire le numéro de Gloria Windsor et le composa. Après avoir attendu plus d'une minute, avec une impatience de plus en plus fébrile, il raccrocha.

— Elle ne répond pas. Elle est peut-être sortie et il ne l'a peut-être pas encore vue. (Il consulta sa montre.) Quand je pense à Lois... Mais nom de Dieu, il faut que je fasse quelque chose! Je ne peux pas rester là à attendre...

— Ne vous énervez pas, Nick. Il faut faire confiance à Ed. Il la trouvera. Ecoutez! fit-elle en levant la main.

Une voiture, qui remontait la rue à toute allure, s'arrêta devant la maison avec un crissement de pneus.

English s'avavançait vers la fenêtre, mais Helen le repoussa :

— Ne vous faites pas voir, Nick. C'est peut-être la police. Laissez-moi regarder.

Elle leva le rideau et se tourna vivement vers English, le visage illuminé.

— C'est Ed! cria-t-elle en courant vers la porte d'entrée.

Ed s'apprêtait à sonner quand Helen ouvrit la porte. Il était trempé jusqu'aux os. Le regard anxieux, il semblait harassé.

— Sam est là? demanda-t-il.

— Entrez, répondit Helen. Nick est là, lui.

— Nick! Nom de Dieu! Je le croyais en taule.

English venait à sa rencontre.

— Tu parles d'une veine! s'exclama Leon. J'avais renoncé à te retrouver.

— Où est Lois? demanda English.

— Je ne suis pas encore sûr. Je suis venu ici chercher de l'argent. Il faut que je loue un bateau. Sherman a un yacht ancré à six milles dans Bay Creek. Je pense que Lois est à bord. Il me faut cent dollars pour louer un canot. Tu les as?

— Oui, bien sûr, répondit English. Je viens avec toi.

— Vaut mieux pas. Les flics sont toujours à ta recherche.

— Toi aussi, ils te cherchent. Morilli a donné l'ordre de t'arrêter. Il essaie de te coller le meurtre de Corrine sur le dos. Allons-y.

Il endossa son pardessus.

— C'est loin, Bay Creek? demanda-t-il.

— A peu près quatre kilomètres, répondit Leon en ouvrant la porte.

— Dites à Sam où je suis allé, Helen, fit English. Et merci de m'avoir hébergé.

— Bonne chance, Nick. Et soyez prudent.

English suivit Leon et s'installa avec lui dans la voiture qui démarra en trombe.

— J'ai réussi à faire parler la même Windsor, dit Leon, mais ça va te coûter sept sacs et ça ne servira peut-être à rien. J'ai bien l'impression que Sherman a dû emmener Lois sur son yacht. Et toi, qu'est-ce qui t'est arrivé?

— Morilli a essayé de me descendre. Sans Chuck, j'étais liquidé.

Leon lui jeta un bref coup d'œil.

— Il a essayé de te descendre?

— Eh oui. Il avait peur que je parle. En plus, ça lui aurait valu une promotion. Où est-ce, Bay Creek, Ed?

— Tu sais où est le club de golf? Bay Creek est à un kilomètre plus loin. Il y a un hangar à bateaux là-bas. J'ai vu le yacht. Il est ancré à six milles, à peu près, dans l'estuaire. Il y a quelqu'un à bord, j'ai vu de la lumière, mais le gars qui a le canot ne veut pas m'emmener à moins de cent dollars. J'ai cru devenir cinglé à essayer de le persuader, mais il n'y a rien eu à faire. Alors, il a fallu que je revienne chez Sam chercher le fric.

English jeta un coup d'œil à la vitre arrière :

— Nous sommes suivis, Ed!

Leon écrasa le champignon :

— Les flics?

— J'ai bien l'impression. Ils ont dû repérer ton numéro. Je t'ai dit qu'ils te cherchaient.

— Je n'arriverai jamais à semer une voiture-patrouille avec ce vieux clou, dit Leon, inquiet. Qu'est-ce qu'on fait?

— Continue, toi. Moi, je vais chercher Lois. Prends le prochain tournant, ralentis et laisse-moi sauter. Je vais essayer de filer.

— Ils nous rattrapent, dit Leon en accélérant encore.

Le compteur de vitesse monta à 110 et la distance augmenta entre les deux voitures.

— Cramponne-toi. Je tourne à droite.

Arrivé à une vingtaine de mètres du tournant, Leon freina brutalement et vira sur deux roues. Il entendit grincer les pneus de l'autre voiture qui freinait au maximum. Les phares de la police illuminèrent la voiture de Leon qui fonçait dans la rue latérale. La voiture de police continua sur sa lancée et freina de nouveau quand Leon ralentit.

— Bonne chance! cria-t-il au moment où English ouvrait la portière.

English sauta et fit deux pas en avant avant de s'affaler lourdement par terre. Il roula sur lui-même, se remit sur pieds et se rua vers une ruelle située en face de lui.

La voiture de police, qui avait fait marche arrière, arrivait dans la rue latérale au moment où il atteignait l'entrée de la ruelle. Une voix lui hurla de s'arrêter, mais il continua de courir.

Un éclair illumina la nuit et une détonation retentit. Une balle lui siffla aux oreilles. Il poursuivit sa course aveugle dans l'obscurité de la ruelle qui aboutissait au fleuve et déboucha bientôt sur le quai. Soudain, il entendit des pas précipités derrière lui et chercha un endroit où se cacher. A quelques mètres de lui se trouvait une énorme pile de caisses vides. Il bondit derrière et s'accroupit.

Un instant plus tard, un flic surgit de la ruelle, pistolet au poing. Il jeta un coup d'œil sur le quai désert et tendit l'oreille.

English l'observait, et un sourire amer lui détendait les lèvres. Nick English se cachant d'un flic! Ça aurait été comique, songea-t-il, si Lois n'avait pas été en danger.

Il attendait persuadé que le flic allait regarder derrière les

caisses. Il retint son souffle quand le flic commença, lentement et prudemment, à entreprendre le tour de la pile.

— Allez, je vous ai vu! aboya soudain le flic en levant son arme. Sortez de là ou je vous colle un pruneau!

English ne broncha pas, car il était sûr que l'autre ne pouvait pas le voir. A pas de loup, il se mit à tourner dans le même sens que le policier et bientôt les deux hommes avaient achevé le tour complet de la pile.

Poussant un grognement dégoûté, l'autre repartit vers le quai, son pistolet et sa lampe de poche braqués devant lui.

Après l'avoir vu disparaître, English gagna vivement la rue la plus proche et héla un taxi en maraude.

— Vous savez où est le club de golf de Bay Creek? demanda-t-il au chauffeur en gardant la tête penchée pour éviter d'être reconnu.

— Bien sûr, répondit l'autre. Vous voulez quand même pas faire une partie à cette heure-là, non?

— Un peu plus loin, il y a un hangar à bateaux. C'est là que je veux aller.

— Ah! oui, je sais où c'est. Chez Tom Kerr.

English monta dans le taxi :

— Vingt dollars si vous m'y amenez en dix minutes.

— Ça, c'est pas possible, mais je vous y conduis en un quart d'heure.

— Allons-y.

English se laissa aller contre les coussins et fouilla ses poches à la recherche d'une cigarette. Il se sentait tout à coup fatigué et découragé. Lois était partie de chez elle depuis plus de trois heures. Il y avait de fortes chances pour qu'elle soit morte; étranglée par ce dément. Mais cette fois, Sherman ne s'en tirerait pas comme ça. Il la vengerait, songeait-il avec une sombre fureur.

Une fois sorti de la ville, le taxi prit de la vitesse sur la grand-route qui serpentait dans les collines de sable. Au bout de dix minutes d'une course insensée, il passa devant le club tout illuminé.

Quatre minutes plus tard, le chauffeur annonça :

— Et voilà le hangar de Kerr.

English se pencha en avant et aperçut une grande bâtisse de bois au bord du fleuve. Les fenêtres étaient allumées.

Il tira vingt dollars de son portefeuille.

— Vous voulez m'attendre? demanda-t-il. Je reviens sûrement, mais ça risque d'être un peu long. Ça fera vingt dollars de plus.

— Oh! moi, pour ce prix-là, j'attendrais bien toute la nuit, répondit le chauffeur avec empressement.

Il s'arrêta devant le hangar.

— Kerr doit être dans la cabane qui est au bout de la jetée, dit-il en prenant les vingt dollars.

English s'avança rapidement vers la cabane et frappa.

La porte s'ouvrit et un bonhomme grassouillet, vêtu d'un pull-over à col roulé et chaussé d'une paire de grosses bottes en caoutchouc, lui jeta un coup d'œil interrogateur.

— Vous êtes Tom Kerr?

— Soi-même. Entrez.

English pénétra dans une pièce chaude et agréable. Une jeune femme, assise devant un feu de cheminée, allaitait un bébé. Elle regarda English et il la vit sursauter légèrement en le reconnaissant.

— Il me faut un canot tout de suite, dit-il à Kerr. Dans combien de temps pouvons-nous partir?

Kerr lui jeta un coup d'œil pénétrant :

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, monsieur English? demanda-t-il.

English eut un sourire ambigu :

— C'est parfois bien agréable d'être quelqu'un de connu, dit-il. Je voudrais aller sur un yacht ancré dans Bay Creek.

— Emmène-le, Tom, intervint la jeune femme d'un ton tranchant et ne pose pas de questions. Tu ne vois pas que M. English est pressé?

— Bon, d'accord, fit Kerr. Attendez-moi ici. J'en ai pour cinq minutes. Je vais chercher le bateau.

Il prit son ciré et sortit de la cabane.

English essuya son visage dégoulinant de pluie. Au bout d'un long moment de silence, il regarda la femme :

— Vous savez que la police me recherche, dit-il. Je ne voudrais pas vous attirer des ennuis.

La femme sourit :

— Nous, on se mêle pas des affaires des autres, et d'ailleurs, Tom et moi, on aime bien vos spectacles, monsieur English. Et on a regardé votre grand match à la télévision. On est bien contents de pouvoir vous rendre service.

— J'ai plus d'amis que je ne pensais, fit English.

La porte s'ouvrit et Kerr passa la tête :

— Paré, monsieur English. Voulez-vous que je vous prête un ciré?

English hocha la tête :

— Non, merci. Je suis trempé, de toute façon. (Il se tourna vers Mme Kerr.) Encore merci, madame.

Il ressortit dans la pluie et gagna un puissant bateau à moteur qui dansait sur les vagues. Kerr l'aida à monter, appareilla, mit les gaz. Le canot bondit vers l'embouchure de l'estuaire.

— Nous n'avons pas fixé le prix, dit English qui se tenait tout près de Kerr. Cent dollars, ça ira?

Kerr acquiesça :

— Parfait, monsieur English.

— Il va peut-être y avoir un peu de bagarre sur le yacht, poursuivit English. Une jeune fille a été kidnappée et je crois qu'elle est à bord. Je me charge de la récupérer. Vous, restez dans le canot. Je voudrais que vous nous rameniez, si elle est bien là-bas.

— S'il y a de la bagarre, comptez sur moi, dit Kerr, ravi. J'étais champion poids lourd du Middle-West, avant mon mariage, et il y a des années que je ne me suis pas servi de mes poings.

— Il faut penser à votre femme et à votre bébé, rétorqua English. Ce n'est pas avec leurs poings que ces brutes-là se battent.

Kerr saisit un aspect et le brandit :

— Moi non plus! Laissez-moi faire.

— S'il y a plus d'une personne à bord, il faudra bien que je fasse appel à vous.

Ils atteignirent maintenant l'embouchure de l'estuaire et aperçurent au loin les lumières du yacht.

— Plus vite, fit English, bouillant d'impatience.

Kerr obtempéra. Le canot fendait la houle et laissait derrière lui un sillage écumant.

Plissant les yeux pour se protéger des embruns, English regardait le yacht. « Si Lois n'est pas à bord, songea-t-il. Si jamais nous nous sommes trompés...! »

Maintenant qu'ils n'étaient plus à l'abri de la baie, le vent leur sifflait aux oreilles et la mer mugissait. Il y avait peu de chances pour qu'on entende le canot approcher, à bord du yacht.

— Ralentissez, ordonna English, et laissons-nous dériver jusqu'au yacht. Je ne veux pas qu'ils sachent qu'on arrive.

— D'accord, répondit Kerr en coupant les gaz.

Le bateau continua à courir sur son erre et, au bout de quelques minutes, Kerr accosta le long du yacht.

English saisit la rambarde et immobilisa le canot pendant que Kerr l'amarrait. Puis ils sautèrent tous les deux à bord.

Le pont du yacht était désert, mais une lumière brillait aux deux hublots de la cabine.

— Je passe devant, chuchota English. Ne vous faites pas voir. S'il y a du grabuge, essayez de rester à l'arrière.

Il se dirigea silencieusement vers l'écouille et s'arrêta au sommet de l'échelle, l'oreille tendue. Comme il n'entendait rien, il se mit à descendre avec précaution. Au moment où il arrivait au dernier barreau, la porte de la cabine, au bout du couloir, s'ouvrit brutalement.

Il se baissa un peu et attendit, sachant qu'il ne pouvait plus avancer ni reculer sans être vu. Si la personne qui sortait de la cabine avait un revolver, il allait être abattu avant même d'avoir pu faire un mouvement.

Alors il aperçut Lois.

Elle sortait de la cabine, le visage blême, le regard fou. Son corsage de nylon blanc était déchiré à l'épaule et un de ses bas lui pendait sur la cheville.

— Lois! appela-t-il doucement.

— Oh, Nick! dit-elle et elle courut vers lui.

### III

Arrivé au milieu de l'escalier, Kerr s'arrêta pile, la bouche grande ouverte. Il s'attendait à se colleter avec une bande de tueurs, et la vue d'English tenant une fille dans ses bras lui coupa le souffle.

Mais English ne se préoccupait guère de la stupeur de Kerr. Il tenait Lois serrée contre lui, remerciant le ciel de l'avoir retrouvée vivante.

— Vous n'êtes pas blessée? demanda-t-il anxieusement.

— Non, ça va. Je... j'ai cru que c'était Sherman qui revenait. Oh! je suis tellement contente de vous voir, dit Lois, embarrassée, en s'écartant de lui. Je m'excuse de m'être précipitée dans vos bras, comme ça, mais j'avais tellement peur...

— Ma chère petite... commença English.

Mais il s'interrompt en comprenant que ce n'était pas le moment de faire des discours.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un à bord? demanda-t-il.

Lois frissonna :

— Il y a Penn. Il est là. (Elle indiqua une autre cabine.) Je n'ai pas osé retourner là-dedans. Je l'ai assommé.

— Vous l'avez assommé? Qu'est-ce qui s'est passé?

— Il a voulu me violer. Je me suis dégagée et je lui ai donné un coup de bouteille sur la tête. Je... je crois que je l'ai tué.

English s'aperçut qu'elle faisait un effort pour refouler ses larmes et il lui passa un bras autour des épaules.

— Ne vous faites pas de mauvais sang, dit-il. Je vais vous

emmener d'ici. (Il se tourna vers Kerr.) Regardez un peu là-dedans ce qui s'est passé.

Kerr pénétra dans la cabine. Il en revint une minute plus tard, le visage épanoui.

— Eh ben! et comment que vous l'avez sonné, Miss! fit-il avec admiration, mais il n'est pas mort. Il a sûrement le crâne fêlé, mais il s'en remettra.

Lois s'appuya contre English.

— J'avais peur qu'il soit mort, dit-elle, mais il était tellement ignoble...

— Venez, dit English. Je vous ramène chez vous.

— Non, attendez, dit-elle en lui prenant le bras. C'est très important, Nick. Il y a quelque chose, dans cette cabine, que nous devons emmener.

— D'accord. Tout de suite. (English se tourna vers Kerr.) Vous croyez que vous arriverez à transbahuter cet individu dans le bateau? J'ai besoin de lui.

— Bien sûr, répondit Kerr. Confiez-le-moi.

English suivit Lois dans la cabine voisine de celle où elle avait été enfermée.

— Voilà ce que j'ai trouvé, Nick, dit-elle en lui montrant une valise carrée en cuir. C'est un magnétophone. Je crois que Penn avait l'intention de faire chanter Sherman. Les bandes ont enregistré toutes sortes de conversations entre Sherman et Penn, et aussi une conversation qui vous innocente complètement. Sherman est venu me parler et Penn a dû mettre l'appareil en marche. Ecoutez ça.

Elle ouvrit la valise et poussa la manette. Les deux rouleaux sur lesquels se trouvaient les bandes enregistreuses se mirent à tourner. La voix de Sherman résonna dans la cabine :

*Curieux, comme le meurtre fait boule de neige. Je ne serais pas dans ce pétrin, si ce misérable petit escroc n'avait pas essayé de me rouler. Je n'aurais jamais dû le faire travailler pour moi. Avant que je l'engage, j'avais une affaire solide. Maintenant, si je ne fais pas très attention, elle est fichue. Or, elle me rap-*

*porte deux cent cinquante mille dollars par an, auxquels je ne vais pas renoncer sans lutter. J'ai tué Roy English dans un moment de colère. Il aurait été plus simple de le mettre à la porte...*

Côte à côte, ils écoutaient la voix neutre et métallique de Sherman et quand il dit, *je me suis débrouillé pour qu'il soit averti de la liaison de sa maîtresse avec Harry Vince. Comme je n'étais pas sûr qu'il les tue, il a fallu que je le fasse moi-même...*, English prit Lois par les épaules et la serra contre lui.

— Voilà! Cette fois, je suis sauvé!

— Allons-nous-en, Nick, dit Lois en coupant le contact. Je voudrais voir la tête des flics quand on va leur apporter ça!

English, qui avait l'air déconcerté soudain, regardait derrière elle :

— Je n'ai pas l'impression que j'avais fermé cette porte, dit-il en tournant la poignée. (Il poussa, secoua la porte, et recula d'un pas.) Bizarre! Elle est fermée à clé.

— Oh, Nick! fit Lois, prise de panique. Vous croyez qu'il est revenu?

— Mais non, répondit English en essayant de forcer la poignée. Hé, Kerr! Ouvrez la porte. On est enfermés.

— Nick! Mettez la main sur le mur. On dirait que le moteur est en marche!

English obtempéra, sentit contre le mur une légère vibration.

— Vous avez raison. Kerr a peut-être décidé de ramener le bateau à terre.

— Ce n'est pas Kerr... c'est Sherman. J'en suis sûre!

English se précipita vers le hublot pour regarder dehors. Il arriva juste à temps pour apercevoir le canot qui s'éloignait dans l'obscurité.

— Il a coupé l'amarre du canot, dit-il en se retournant vers Lois. Vous aviez raison. Sherman est à bord.

Il alla de nouveau secouer la porte.

Les vibrations étaient plus fortes, maintenant, comme si le yacht prenait de la vitesse et Lois, qui regardait à son tour

par le hublot, aperçut l'eau qui bouillonnait contre le flanc du bateau.

— Il va droit au large. Qu'est-ce que nous allons faire, Nick?

English examinait la porte :

— Elle s'ouvre de l'extérieur, cette sacrée porte! On n'arrivera jamais à faire sauter la serrure. Il faut pourtant qu'on sorte de là, Lois. Si encore j'étais armé!

— La table! On pourrait s'en servir comme d'un bélier!

— C'est une idée. Essayons. Allez, on la prend chacun d'un côté.

Ils arrachèrent la table à ses attaches et la transportèrent près de la porte.

— Un, deux, trois!

Au bout de deux coups de table un des panneaux de la porte se fendit.

— Encore une fois, dit English. Je crois que ça va marcher.

Un coin de la table pénétra dans le panneau et y fit un trou.

— Parfait, fit English.

Il défonça le reste du panneau d'un coup de pied, passa le bras et tourna la clé. La porte s'ouvrit.

— Ecoutez, Lois, vous allez rester ici, ou plutôt vous allez vous enfermer dans l'autre cabine. Emportez le magnétophone avec vous. Il ne faut s'en séparer à aucun prix. Moi, je vais aller voir ce qui se passe.

— Non, je vous en prie, Nick, ne me laissez pas. Si jamais il vous arrive quelque chose...

— Je serai prudent. Allez m'attendre dans l'autre cabine. (Il prit le magnétophone et poussa Lois dans le couloir.) N'écrivez rien pour moi.

Avant qu'elle ait pu protester à nouveau, il lui mit la valise dans les mains et se dirigea vers l'échelle.

Lois le regarda partir, le visage blême, le regard anxieux. English se mit à gravir l'échelle, l'oreille aux aguets, mais

il n'entendait que le bruit du moteur et les remous de la mer contre le bateau.

Arrivé au sommet, il s'immobilisa un instant, puis il jeta un coup d'œil sur le pont. Celui-ci était désert et la passerelle aussi. Sherman avait dû bloquer le gouvernail et se cacher dans un coin.

Il perçut alors un mouvement dans l'ombre, devant lui, et se baissa rapidement.

La voix de Sherman sortit de l'ombre :

— Bonsoir, English. Je vous prévient que je suis armé.

English regarda dans la direction d'où venait la voix. Sherman était trop loin pour qu'il puisse lui sauter dessus. Il redescendit d'une marche et attendit.

— Je pensais bien que vous viendriez tôt ou tard vous jeter dans ma souricière, poursuivit Sherman. Lois ne voulait pas croire que vous viendriez à sa rescousse, mais je lui ai bien dit que vous aviez la mentalité d'un héros de mélodrame.

— Où donc croyez-vous aller? demanda English. Tous les gardes-côtes sont à votre recherche.

— Voilà un mensonge parfaitement ridicule, riposta Sherman. Dans quelques heures, quand Kerr se remettra du coup que je lui ai flanqué sur la tête, ils se mettront peut-être à notre poursuite, mais il sera trop tard.

— C'est ce que vous croyez. Vous ne pensez tout de même pas pouvoir leur échapper, avec ce yacht, non?

Sherman se mit à rire :

— Non, bien sûr, mais quand ils commenceront leurs recherches, le bateau sera déjà par le fond, dit-il en sortant de l'ombre. (Il tenait un automatique à la main.) C'est là que nous allons, English. Vous, la fille et moi : au fond de la mer.

— Est-ce vraiment nécessaire? demanda English. Vous ne tenez certainement pas à être du voyage.

— Cette fois, je veux en finir. Je suis fatigué de tuer des gens. Je n'aurais pas dû tuer Gloria. Le concierge m'a vu

quitter l'immeuble. Evidemment, j'aurais pu le tuer, mais ça ne peut pas durer indéfiniment, ce carnage. J'en ai assez. Il n'y a plus de raisons que ça s'arrête. Je vais donc en terminer et mettre également une fin à vos exploits.

— Et comment comptez-vous vous y prendre? demanda English, cherchant à se renseigner.

Il savait qu'il était inutile d'attaquer Sherman. La distance entre eux était trop grande. Il serait abattu avant d'avoir pu l'atteindre.

— J'ai mis le feu au yacht, répondit Sherman. On va avoir une belle flambée d'ici peu. Vous avez le choix entre brûler vif ou vous noyer. Nous sommes à peu près à douze milles du rivage et le bateau avance toujours. Personnellement, je préfère périr noyé.

English savait maintenant tout ce qu'il voulait savoir. Il se laissa glisser dans le couloir. Lois était au pied de l'échelle et avait entendu tout le dialogue. Son visage était pâle, mais son regard calme.

— Il est complètement fou, dit English. Il prétend avoir mis le feu au bateau. Il ment peut-être, mais sinon, il va falloir essayer de se sauver à la nage. Vous savez nager, Lois?

Elle sourit :

— Oui. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Précisément, je suis inquiet pour vous. Ce n'est vraiment ni l'endroit ni le moment, mon petit, mais je préfère vous dire tout de suite que je vous aime. Et depuis des années, je crois bien. C'est seulement quand j'ai risqué de vous perdre que je m'en suis aperçu. Désolé, Lois, mais c'est comme ça. Bon, maintenant que je vous ai tout dit, il s'agit de trouver des ceintures de sauvetage. Il doit y en avoir quelque part.

Elle lui jeta un bref coup d'œil, puis entra dans la cabine. Au bout de quelques minutes, ils avaient découvert trois ceintures de sauvetage et deux suroîts.

— On va envelopper le magnétophone dans les suroîts et l'attacher à une ceinture de sauvetage, dit English. Je ne veux

pas perdre ça, à moins de ne pas pouvoir faire autrement.

— Il y a le feu, Nick, dit soudain Lois en étendant le suroît par terre. Sentez cette odeur.

English sortit dans le couloir. La fumée filtrait entre les lattes du parquet, et quand il se pencha pour le tâter, il s'aperçut qu'il était brûlant. Il retourna dans la cabine et aida Lois à fixer le magnétophone à la ceinture de sauvetage.

— On ne peut pas quitter le bateau sans retourner sur le pont, dit English en aidant Lois à ajuster sa ceinture, et il garde le sommet de l'échelle. Attendez ici. Je vais voir ce qu'il fait.

— Soyez prudent, Nick.

Il lui souleva le menton pour l'embrasser :

— Et comment! Mais il faut qu'on se sorte de là.

Une bouffée de fumée tourbillonna soudain dans la cabine et ils se mirent à tousser. Quand English ressortit dans le couloir, il s'aperçut qu'il était plein de fumée et que la chaleur devenait intolérable.

— Venez, Lois. Vous ne pouvez pas rester ici.

Ils coururent à l'échelle.

Une lueur rouge parvenait de la passerelle et la chaleur était telle qu'English dut se protéger la figure pour essayer de voir à travers la fumée.

Il ne distinguait rien, mais il entendait le ronflement des flammes qui dévoraient le pont et rongeaient lentement la passerelle.

Prudemment, il grimpa sur le pont. Toujours pas trace de Sherman.

— Lois! appela-t-il doucement à mi-voix.

Elle le rejoignit et lui fit signe de se baisser.

— Je ne le vois pas. Partons d'ici. Donnez-moi la valise.

— Votre ceinture, dit-elle en la lui passant.

Au moment où il tendait la main pour la prendre, il vit Sherman surgir de la fumée. Il lâcha la ceinture, saisit Lois par le bras et lui fit rapidement traverser le pont.

— Allez, ouste! dit-il.

Et la prenant dans ses bras, il la jeta à la mer.

Puis il se rua sur le magnétophone. Au moment où il le saisissait, Sherman l'aperçut.

— Ne bougez pas! hurla-t-il.

English fit un écart sur la droite, atteignit le bastingage et jeta le magnétophone par-dessus bord. Comme il posait la main sur la rambarde pour sauter par-dessus, Sherman tira.

English ressentit au côté un choc violent qui irradiia une douleur intense dans tout son corps. Il tomba à plat ventre sur le pont brûlant.

Le plancher était si chaud que ses vêtements trempés se mirent à grésiller et quand il essaya de se relever, la peau de ses mains resta collée au pont. Il se mit à rouler sur lui-même, essayant désespérément de passer sous la rambarde pour tomber à la mer.

Se précipitant sur lui, Sherman le saisit par une cheville et le tira en arrière.

— Vous ne vous sauvez pas! hurla-t-il comme un dément. Vous allez rôtir ici avec moi. Qu'est-ce que vous en dites, English? Quelle impression vous fait cet avant-goût de l'enfer?

English lança son pied en avant et l'atteignit à la rotule. Sherman s'écroula. L'automatique partit et la balle érafla le pont, près de la tête d'English.

English roula sur Sherman, l'immobilisant sur le pont. Les lèvres retroussées de rage et de douleur, Sherman tenta de lever sa main droite qui tenait toujours l'automatique, mais English lui attrapa le poignet à deux mains et l'appuya sur le revêtement métallique qui bordait le yacht.

Sherman poussa un hurlement en sentant le métal chauffé à blanc lui entrer dans les chairs. English, de toutes ses forces, maintint la main de Sherman dans cette position.

Sherman envoya son poing gauche dans le visage d'English qui ne lâcha prise que lorsque les doigts de Sherman s'ouvrirent, lâchant le pistolet dans la mer.

Il essaya alors de se relever, mais sa blessure au côté le

faisait tellement souffrir qu'il perdit conscience un instant.

Quand il revint à lui, le dos brûlé par le pont, Sherman, agenouillé sur lui, lui enfonçait les doigts dans la gorge. English saisit les pouces de Sherman et, en les retournant, le força à lâcher prise. Comme Sherman tendait de nouveau les mains vers sa gorge, English lui lança son poing dans la figure et le fit basculer en arrière. Il saisit alors la rambarde pour se redresser. Avant que Sherman ait eu le temps de l'atteindre, English perdit l'équilibre et tomba la tête la première dans la mer.

L'eau froide le ranima et, quand il revint à la surface, il fit la planche un instant.

Le yacht flambait comme une torche et illuminait la mer. En quelques brasses, English s'écarta du bateau et de la chaleur intense qu'il dégageait.

— Nick!

Une main se referma sur son épaule. Il tourna la tête. Lois était à son côté, l'autre main cramponnée au magnétophone.

— Oh! mon amour, tu es blessé?

— Ça va! haleta English. Ce n'est rien. Qu'est-ce qui est arrivé à Sherman?

— Je crois qu'il est toujours à bord.

English tendit la main et passa le bras par-dessus le magnétophone pour se maintenir à flot. Ses jambes pendaient sous lui comme du plomb et sans l'aide de la valise qui flottait, il aurait coulé à pic.

— Reste près de moi, Lois, dit-il. Je saigne un peu et ne me sens pas très bien.

— Mets-toi sur le dos. Je vais te soutenir. Ne lâche pas la valise.

Au moment où il se mettait sur le dos, il aperçut Sherman qui nageait vigoureusement dans leur direction.

— Attention! cria English en repoussant Lois loin de lui.

La main de Sherman se referma sur l'épaule d'English.

— On coulera ensemble! hurla-t-il d'une voix perçante. Cette fois, c'est la fin, English!

English essaya de le frapper, mais ses forces l'abandonnaient. Il n'arrivait pas à repousser Sherman et il sentit les doigts de ce dernier qui lâchaient son épaule pour se refermer sur sa gorge.

Ils coulèrent ensemble. Sherman avait enroulé ses jambes autour du corps d'English et lui serrait la gorge.

Lois les vit disparaître et elle essaya de plonger à leur suite, mais, sa ceinture de sauvetage la ramena immédiatement à la surface.

Elle essaya frénétiquement de dénouer la corde pour s'en débarrasser, mais les nœuds avaient durci dans l'eau et elle ne put les desserrer.

— Nick! hurla-t-elle.

Elle essaya de nouveau de plonger, mais sans succès.

Puis il y eut un grand remous dans l'eau. Elle aperçut les deux hommes, toujours collés l'un à l'autre, qui émergeaient un peu plus loin. Elle vit la main d'English chercher le visage de Sherman et lui enfoncer les pouces dans les yeux. Puis l'eau se referma de nouveau sur eux.

Elle attendit, le cœur battant, malade de peur pour English, en regardant les bulles d'air que faisaient les deux hommes luttant sous l'eau. Ils firent surface une deuxième fois. Sherman semblait avoir abandonné la lutte. Ses bras et ses jambes étaient toujours serrés autour du corps d'English qui se débattait désespérément pour se dégager.

Elle se mit à nager vers eux, espérant les atteindre avant qu'ils ne coulent à nouveau, mais elle arriva trop tard. Ils s'enfoncèrent, alors qu'English était à quelques centimètres de sa main tendue.

Puis, au bout d'un long moment, un corps remonta à la surface, roula sur lui-même et se mit à flotter, à moitié submergé, auprès d'elle. Elle le retourna et, avec un sanglot de soulagement, reconnut le visage blême d'English évanoui.

Soutenant sa tête hors de l'eau, elle le poussa vers le magnétophone et le hissa à moitié dessus.

Elle le tenait toujours hors de l'eau, un quart d'heure plus tard, quand Kerr les découvrit, à proximité de l'épave qui flambait encore.

#### IV

Au premier étage du nouvel hôpital aveuglant de blancheur, Sam Crail trouva English étendu dans son lit, devant une fenêtre ouverte. Sur sa table de chevet s'amoncelait une pile de lettres, de télégrammes et de livres.

Chuck Eagan était assis dans un coin, la mâchoire agressive, l'œil vigilant. Personne, dans l'hôpital, n'avait réussi à prendre sa place. Il y avait maintenant trois jours qu'il était dans la pièce, c'est-à-dire depuis l'arrivée d'English, et English lui-même n'arrivait pas à se débarrasser de lui.

— Alors, Nick? fit Crail en s'approchant du lit. Comment va?

— Bonjour, Sam. Prends une chaise. Je vais fort bien. Ma blessure est presque refermée, mes brûlures en voie de cicatrisation. Je ne vois vraiment pas pourquoi on fait tant d'histoires.

Crail fronça les sourcils :

— Tu es resté deux jours dans le coma, et tu ne t'en es tiré que grâce à ta robuste constitution, m'a dit le toubib. (Il jeta un coup d'œil à Chuck.) Allez donc faire un tour, Eagan. Il ne craint rien, avec moi.

Chuck eut un ricanement vengeur :

— Ouais? Regardez un peu ce qui lui arrive dès que je le quitte des yeux? Moi, je bouge pas d'ici. Personne ne va s'amuser à le farcir encore de plomb, si je peux l'empêcher.

— Laisse-le, fit English en riant. J'ai essayé de me débarasser de lui, mais j'y ai renoncé. Quoi de neuf?

— Tout va bien, répondit Crail. Le magnétophone a fait merveille. Tu n'as plus de soucis à te faire. Je ne serais même pas surpris que le commissaire général vienne te voir pour s'excuser.

— Pas la moindre envie de le voir, dit English en faisant la grimace. Et Sherman?

— On a retrouvé son corps. Tu lui as cassé la nuque, Nick.

— Il m'aurait achevé, si je ne lui avais pas fait une prise de judo. Il s'en est fallu de peu, Sam, de bien peu. Comment va Lois?

— Très bien. Je lui ai téléphoné ce matin. Elle avait l'air en grande forme.

— Elle ne t'a pas dit si elle viendrait me voir? demanda anxieusement English. J'attendais sa visite.

Crail haussa les épaules :

— Elle ne m'a rien dit, mais elle viendra sûrement.

English voulut ajouter quelque chose, mais il se ravisa, et demanda seulement :

— Qu'est-ce qui est arrivé à l'autre, à ce Penn?

— Il est sous clé. Kerr était en train de le mettre dans son canot quand Sherman s'est amené par-derrière et l'a assommé. Kerr est tombé dans son bateau qui est parti à la dérive, sans quoi Sherman l'aurait sûrement achevé. Quand Kerr est revenu à lui, il a vu le yacht qui flambait et s'est approché pour voir ce qui se passait. Il vous a repêchés juste à temps.

— C'est un type bien, dit English. Fais quelque chose pour lui, Sam. Il a une gosse magnifique. Va un peu bavarder avec lui. Il me laisserait peut-être lui payer ses études, quand elle sera plus grande.

— D'accord. J'irai le voir.

— D'après Chuck, reprit English, Morilli a lâché le paquet. Qu'est-ce qui lui arrive?

— Il est accusé de tentative de meurtre. Il va falloir l'accabler, Nick. Heureusement, j'avais emmené avec moi un

ou deux reporters. Le commissaire ne peut pas étouffer l'affaire. Il en a pour un bout de temps à ne plus te causer d'ennuis, le Morilli.

— En somme, tout se passe pour le mieux. Il doit y en avoir des gens déçus, dans cette ville, en ce moment. Ress a dû verser quelques larmes.

— Tu penses! Il croyait vraiment que cette fois, il allait te posséder. Malheureusement, toute l'histoire va se savoir. On ne peut pas passer plus longtemps sous silence les activités de Roy.

English haussa les épaules, mais eut une grimace de douleur :

— Merde! Ça me fait encore mal, dit-il en se mettant dans une position plus confortable. Qu'est-ce que tu veux, on ne peut pas l'éviter! poursuivit-il. Mais ça va me faire du tort, Sam.

— Pas pour longtemps. Quand le scandale sera oublié, tout ira bien.

English hocha la tête :

— Non, ça ne sera plus jamais pareil. Et le plus drôle, c'est que je m'en fiche éperdument, maintenant. J'ai beaucoup réfléchi, depuis que je suis couché. J'ai décidé d'essayer autre chose. Je vais partir d'ici, Sam. J'ai des projets.

— Mais tu ne peux pas faire ça! protesta Crail, inquiet. ne peux pas lâcher une organisation pareille, alors que tellement de gens ont besoin de toi pour gagner leur vie!

— Oh! je mettrai quelqu'un à ma place. Est-ce que ça t'intéresse, Sam?

— Tu parles sérieusement? répondit Crail, fort surpris.

— Tout à fait. Mais ne t'engage pas à la légère, réfléchis. Il faudra que tu renonces au barreau, mais ça vaut le coup. Je me contenterai de prendre vingt-cinq pour cent du bénéfice net, et je te laisse le reste, si tu t'occupes de toute l'affaire.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire? C'est toute ta vie, Nick. Tu ne peux pas y renoncer comme ça.

— J'aurai bien assez d'argent avec ce pourcentage de vingt-cinq pour cent. J'ai envie de voyager, de courir le monde. Quand j'en aurai assez je repartirai à zéro. Tu sais, Sam, les plus beaux jours de ma vie, je les ai vécus quand j'essayais de percer. Alors, je vais tâcher de retrouver cette atmosphère. Je me retire, c'est décidé.

Crail se leva :

— Bon, eh bien! je vais y penser. Je crois que c'est tout réfléchi, d'ailleurs. Le temps de prévenir Hélène et je te donne mon accord.

Un peu plus tard, dans l'après-midi, English eut la visite de Leon.

— Je venais voir comment ça allait, dit Leon en serrant la main d'English. Il faut que je retourne à Chicago. Je pars dans un instant. Tu n'as plus besoin de moi?

English hocha la tête :

— Non, je ne pense pas. Merci pour tout ce que tu as fait, Ed. Dès que je serai rentré au bureau, je t'enverrai un chèque. On s'est quand même pas mal débrouillés, hein?

— Pas mal. Si tu avais vu la gueule des flics quand Lois s'est amenée avec le magnétophone. Elle aussi, elle s'est bien débrouillée, non?

— Tu penses! Je ne comprends pas pourquoi elle n'est pas venue me voir. Tout le monde m'a rendu visite, sauf elle. Qu'est-ce qui lui prend, bon Dieu, Ed?

Leon se mit à rire :

— Alors, ça c'est un peu fort! Tu crois que ton boulot se fait tout seul, pendant que tu te prélasses au lit? Tu oublies peut-être que le nouveau spectacle commence soir? Elle travaille vingt heures par jour, pour que ça marche. Elle n'a même plus le temps de se poudrer le bout du nez, cette pauvre fille!

— Oh! merde pour le nouveau spectacle! fit English, excédé. On s'en fout, de toute façon. Je veux la voir.

— Elle va venir. Elle a vaguement parlé de passer ici ce soir avant d'aller au théâtre. Tu devrais lui être reconnaissant. C'est elle qui a fait ta fortune.

— Oui, d'accord, dit English en fronçant les sourcils. Mais il est temps qu'elle cesse de travailler comme une esclave.

— Je te dis ça depuis que je la connais, mais tu n'as jamais voulu m'écouter. Bon, maintenant, il faut que je file. A bientôt, vieux, et tiens-toi tranquille. Tu as eu assez d'émotions comme ça pour le reste de tes jours.

Après le départ de Leon, Chuck demanda d'un air gêné :

— C'est vrai, patron, que vous quittez le boulot?

English le regarda d'un air épanoui :

— Oui. J'ai une occupation plus importante qui m'attend. Une occupation qui me prendra le plus clair de mon temps et à laquelle j'aurais dû m'attaquer depuis des années.

Chuck ouvrit de grands yeux.

— Il y aura quelque chose pour moi, patron?

English hocha la tête :

— Je ne pense pas, répondit-il d'un air jovial. C'est strictement personnel. Je vais me marier et fonder un foyer.

L'expression horrifiée de Chuck lui parut tellement comique qu'il éclata de rire.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

- UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 1  
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 4  
12 CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 5  
TRAQUENARDS, n° 6  
QU'EST-CE QU'ON DÉGUSTE, n° 7  
ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 8  
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 9  
C'EST LE BOUQUET, n° 10  
VIPÈRE AU SEIN, n° 11  
PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 12  
C'EST MA TOURNÉE, n° 16  
LA CULBUTE, n° 17  
LÂCHEZ LES CHIENS, n° 18  
LE DÉMONIAQUE, n° 19  
LA PETITE VERTU, n° 20  
DANS LE CIRAGE, n° 21  
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 22  
POCHETTE SURPRISE, n° 23  
PAS DE VIE SANS FRIC, n° 24  
AU SON DES FIFRELINS, n° 25  
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 28  
UN HOMME À L'AFFÛT, n° 29  
DU GÂTEAU, n° 30  
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 31  
TU SERAS TOUT SEUL DANS TON CERCUEIL, n° 32  
UN TUEUR PASSE, n° 33  
DOUZE BALLES DANS LA PEAU, n° 34  
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 35  
LE CORBILLARD DE MADAME, n° 38  
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 39

COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 40  
RETOUR DE MANIVELLE, n° 41  
GARCES DE FEMMES, n° 42  
PARTIE FINE, n° 43  
LE REQUIEM DES BLONDES, n° 44  
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 45  
EN CREVANT LE PLAFOND, n° 46  
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 48  
ELLES ATTIGENT, n° 50  
FAITES DANSER LE CADAVRE, n° 52  
SIGNÉ LA TORTUE, n° 54  
LA MAIN DANS LE SAC, n° 58  
MÉFIEZ-VOUS, FILLETES!, n° 60  
TRAITEMENT DE CHOC, n° 64  
LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 66  
MISE EN CAISSE, n° 68  
DÉLIT DE FUITE, n° 69  
TIREZ LA CHEVILLE, n° 71  
UN ATOUT DANS LA MANCHE, n° 73  
RIEN NE SERT DE MOURIR, n° 76  
PAS DE MENTALITÉ, n° 78  
IL FAIT CE QU'IL PEUT, n° 79  
ET TOC!, n° 87  
EVA, n° 95  
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 102  
À VOUS LE PLAISIR, n° 103  
EN TROIS COUPS DE CUILLER À POT, n° 107  
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 108  
OFFICIEL, n° 114  
EN GALÈRE, n° 120  
L'HÉROÏNE D'HONG-KONG, n° 128  
UN LOTUS POUR MISS CHAUNG, n° 129  
LE DENIER DU COLT, n° 133

TROP PETIT MON AMI, n° 139  
CHANTONS EN CHŒUR, n° 144  
CAUSE À L'AUTRE, n° 150  
LE ZINC EN OR, n° 153  
SIMPLE QUESTION DE TEMPS, n° 155  
TUEUR DE CHARME, n° 157  
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 160  
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 173  
À PIEDS JOINTS, n° 199  
JOKER EN MAIN, n° 208  
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 211  
ON REPIQUE AU JEU, n° 231  
QUI VIVRA, RIRA, n° 242  
PLANQUE-TOI À LA MORGUE, n° 269  
MEURTRES AU PINCEAU, n° 289  
QUESTION DE FLAIR (inédit), n° 301  
TU CROIS PAS SI BIEN DIRE (inédit), n° 326  
LA GRANDE FAUCHE (inédit), n° 350  
FILE-MOI UNE COUVERTURE (inédit), n° 378  
PASSEZ UNE BONNE NUIT (inédit), n° 405  
TU ME SUIVRAS DANS LA TOMBE (inédit), n° 431  
CHAMBRE NOIRE, n° 584  
EH BIEN MA JOLIE, n° 585

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),  
le 13 avril 1988.*

*Dépôt légal : avril 1988.*

*1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : mars 1972.*

*Numéro d'imprimeur : 4263.*

ISBN 2-07-043033-2./Imprimé en France.

**43448**